PER
V-213
Ex. 2

Courrier de 2e classe
Enregistrement no 5188
Port payé à Montréal

LA VIE EN ROSE

LE MAGAZINE FÉMINISTE D'ACTUALITÉ
BIMESTRIEL • No 15 JAN./FEV 83 • 2,50$

DEMAIN LA GUERRE?

Souper avec Benoîte Groult

Conte de fée à la Grenade

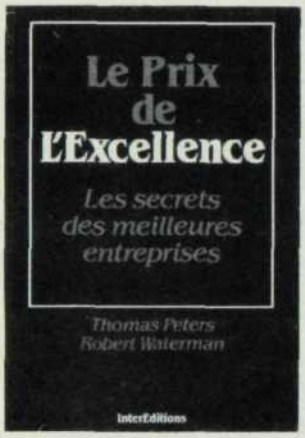
1,200 économistes au Forum... du CSF

Culture: les 10 ans de Vidéo Femmes

Montréal, 22 octobre

LIBRAIRIES CLASSIC

POUR BIEN COMMENCER L'ANNÉE 1984, LISEZ:



DIFFUSION MIRABEL

Chacun(e) de nos gérants(es) est autorisé à démarquer
les best sellers de son choix
à tous les deux jeudis de chaque mois.
Venez les rencontrer et profitez de leurs spéciaux.

LIBRAIRIE CLASSIC
825 BOULEVARD ST-LAURENT
PLACE LONGUEUIL
LONGUEUIL
TÉL: 677-8341

LIBRAIRIE CLASSIC
1430 OUEST STE-CATHERINE
MONTRÉAL, QUÉBEC
TÉL.: 866-8276

LIBRAIRIE CLASSIC
1 PLAZA ALEXIS NIHON
WESTMOUNT, QUÉBEC
TÉL.: 933-1806

LIBRAIRIE CLASSIC
GALERIES D'ANJOU
VILLE D'ANJOU, QUÉBEC
TÉL.: 353-6950

LIBRAIRIE CLASSIC
LE CARREFOUR LAVAL
BOUL. LE CARREFOUR
LAVAL, QUÉBEC
TÉL.: 681-7700

LIBRAIRIE CLASSIC
CENTRE LAURIER
2700 BOUL. LAURIER
STE-FOY, QUÉBEC
TÉL.: 653-8683

LIBRAIRIE CLASSIC
LES GALERIES DE LA CAPITALE
5401 BOUL. DES GALERIES
QUÉBEC, QUÉBEC
TÉL.: 627-3855

LIBRAIRIE CLASSIC
PLACE FLEUR DE LYS
550 BOUL. HAMEL
QUÉBEC, QUÉBEC
TÉL.: 529-9609

LIBRAIRIE CLASSIC
PLACE DE SAGUENAY
BOUL. TALBOT
CHICOUTIMI, QUÉBEC
TÉL.: 543-3882

LIBRAIRIE CLASSIC
LES PROMENADES D'OUTAOUAIS
1100 BOUL. MALONEY
GATINEAU, QUÉBEC
TÉL.: 561-1319

LIBRAIRIE CLASSIC
CENTRE PLACE VERTU
3205 BOUL. CÔTE VERTU
VILLE ST-LAURENT, QUÉBEC
TÉL.: 335-2971

LIBRAIRIE CLASSIC
LES GALERIES DE GRANBY
40 RUE ÉVANGÉLINE
GRANBY, QUÉBEC
TÉL.: 378-6547

LIBRAIRIE CLASSIC
CENTRE LES RIVIÈRES
4125 BOUL. DES FORGES
TROIS-RIVIÈRES, QUÉBEC
TÉL.: 378-8708

Ce livre est en vente dans toutes les librairies Classic et les autres bonnes librairies.

BONNE ANNÉE 1984!

sommaire

LA VIE EN ROSE, NUMÉRO 15, JANVIER 1984

DOSSIER

19 **DEMAIN LA GUERRE ?**

20 **Québec, automne 83**
COMMERCE DE GUERRE ET STRATÉGIES DE PAIX
Francine Pelletier

23 **ELLES ONT CHOISI LEUR CAMP**
Greenham Common, G.B.
LE SIÈGE LE PLUS LONG
Sally Burch, Catherine Germain

25 **Hastelbach, RFA**
AU COEUR DE LA CIBLE
Adriane-Bettina Kobusch

26 **Camiso, Italie**
SANS LE CONSENTEMENT DU PAPE
Lucia Malvisi

27 **Seneca, É.-U.**
LES LOUVES DE ROMULUS
Eileen Bolonsky

29 **Cole Bay, Canada**
AVEC LES FEMMES AUTOCHTONES
Francine Pelletier

30 **Pine Gap, Australie**
UN PAS À LA FOIS

31 **France**
UN CAS PARTICULIER
Carole Beaulieu

32 **Hollande**
LES SOEURS AMIES

33 **Allemagne de l'Est**
LE CÔTÉ DU MUR À L'OMBRE
Sabine Gruen

35 **Prague et ailleurs**
L'INTERNATIONALE PACIFISTE DES DES FEMMES
Lorraine Jobin

La photo de couverture a été prise par Gabor Szilasi lors de la Chaîne pour la paix du 22 octobre à Montréal.

ÉDITORIAL **5**

COURRIER **6**

COMMUNIQUÉS **8**

LUTTES DE FEMMES **11**

TRAVAIL **12**

CHRONIQUE DÉLINQUANTE / Hélène Pedneault **14**
Y a-t-il un président dans la salle ?

COMMENTAIRES / Rosette Côté, Shirley Roy **15**
Le syndicalisme... et la tolérance
Le risque d'un cul-de-sac

DOSSIER / Coordination : Francine Pelletier **19**
Demain la guerre ?

IMAGE X 5 / Danielle Blouin, Andrée Brochu, Marie-Josée Lafortune, Nicole Morisset, Sylvie Roche **36**
La guerre c'est..

ÉCOLOGIE / Magali Marc **40**
Les pluies acides : un problème corrosif

JOURNAL INTIME ET POLITIQUE / Marie Sabourin **42**
Conte de fée à la Grenade

FICTION / Louise Bouchard **44**
Une lettre zen

ACTUALITÉ / Sylvie Bélanger, Ariane Émond, Lise Moisan
1 200 économistes au Forum... du CSF **46**
Au milieu des Jésuites **48**

ACTUALITÉ / Francine Pelletier **49**
Philippines : dictature dans les îles

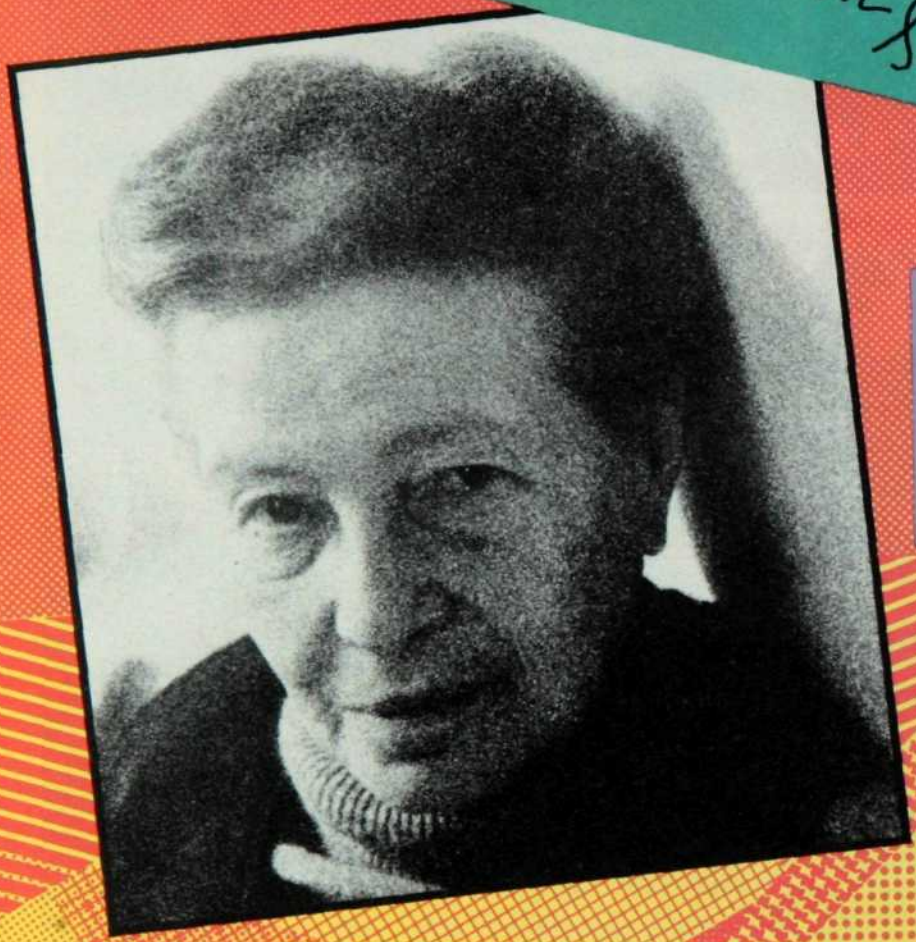
8 MARS / La Vie en rose **51**
Rose Tango

ENTREVUE / Hélène Pedneault, Françoise Guénette, Ariane Émond **52**
Souper avec Benoîte Groult

CULTURE / Hélène Pedneault, Hélène Lazar, Christiane Poulin, Francine Pelletier
Une longue bouffée de création **56**
10 chandelles pour Vidéo femmes **57**
Des femmes et des formes **59**
Un théâtre de nouveaux gais **60**

FLASHES CULTURELS
Livres, cinéma, théâtre, musique, danse, calendrier **61**

On ne naît pas femme, on le devient
S. de Beauvoir



La Vie en rose, un rendez-vous avec la pensée féministe. «Tout compte fait», abonnez-vous.

☐ NOUVEL ABONNEMENT À PARTIR DU NUMÉRO _____ ☐ RÉABONNEMENT NUMÉRO D'ABONNÉE DATE D'EXPIRATION

NOM DE FAMILLE PRÉNOM

RUE

VILLE

PROVINCE ET/OU PAYS

☐ J'ABONNE UNE AMIE À PARTIR DU NUMÉRO _____ CODE POSTAL TÉLÉPHONE

NOM DE FAMILLE PRÉNOM

RUE

VILLE

PROVINCE ET/OU PAYS

CODE POSTAL TÉLÉPHONE

☐ J'INCLUS MON CHÈQUE À L'ORDRE DE: LA VIE EN ROSE, 3963 ST-DENIS, MONTRÉAL H2W 2M4

☐ VISA
☐ MASTER CARD NUMÉRO DE LA CARTE EXPIRATION

SIGNATURE

NE RIEN ÉCRIRE DANS CET ESPACE ▲

S.V.P. DÉCOUPER OU PHOTOCOPIER CE COUPON, L'INSÉRER DANS L'ENVELOPPE ET AFFRANCHIR SUFFISAMMENT

Abonnez-vous à LA VIE EN ROSE c'est dans votre intérêt et dans le nôtre...

☐ **Un an/6 numéros 11$**
une économie de 4$ sur le prix de vente en kiosque

☐ **2 ans/12 numéros 20$**
une économie de 10$ sur le prix de vente en kiosque

Abonnement international
☐ voie de surface 18$
☐ par avion 24$

☐ **Abonnement de soutien**
Un an/25$ ou plus

Le jour avant

J'avais 13 ans lors de la fameuse crise des missiles cubains, crise que je traversai en toute insouciance et parfaite ignorance. Je n'étais pas au courant. Je ne savais pas que le monde risquait de sauter à tout moment et que nous fûmes sauvé-e-s, comme par miracle, lorsque les navires soviétiques s'immobilisèrent à quelques kilomètres de leur but.

Depuis la crise de Cuba, 20 ans ont passé. Aujourd'hui, qu'ils aient vu ou non *The Day After,* des enfants de 13 ans et moins parlent de la menace extraordinaire de la bombe atomique, et de leur avenir- qui n'est plus ce qu'il était. Il y a quelque chose de stupéfiant, et en même temps de réconfortant, à les entendre évoquer si lucidement le sort qui nous attend.

Comment se fait-il que la grande majorité des quatre milliards d'habitant-e-s de cette planète soient contre la guerre et que nous poursuivions de plus belle ce parcours suicidaire? Pourquoi acceptons-nous de nous faire répondre absurdement: «Si tu veux la paix, prépare la guerre.» L'argument est aussi fallacieux que si nous disions aux femmes: "Si vous voulez l'égalité, achevez vos oppresseurs.» Pourquoi cette fatalité de la guerre existe-t-elle et, surtout, comment pourrons-nous jamais en sortir?

Le caractère inévitable de la guerre tient sans doute à une certaine schizophrénie. D'abord à celle, déjà identifiée par Machiavel, des «princes» gouvernants, capables d'envisager sereinement l'anéantissement de millions d'enfants et, par ailleurs, excellents pères de famille. Et puis à notre propre schizophrénie collective, à ce dédoublement qui fait que nous pouvons rester calmement assis-e-s devant toute l'information qui annonce notre condamnation, à cette façon bien apprise de nous dissocier des grandes catastrophes, comme si nous n'y étions pour rien, comme si ce n'était jamais de notre faute, comme si la distance impliquait la «déresponsabilisation». Du moment qu'il s'agit d'eux -ennemis ou victimes- et de là-bas. Pourtant, «nous ferions erreur de croire, écrivait récemment un journaliste américain, que ceux dont l'idéologie diffère de la nôtre ou dont les actes nous déplaisent ne s'affligent pas devant la mort, n'aspirent pas à la paix ou n'essaient pas de bien faire autant que nous».'
Cette déshumanisation des autres, entretenue par le système, ne fait que servir la guerre. Dans *Shikasta.* Doris Lessing identifie aussi la destruction du monde à un manque d'empathie, à une objectivation des autres : en se croyant «à part», il devient possible de faire aux autres ce qu'on ne ferait jamais à soi-même.

Les femmes connaissent bien cette mentalité qui consiste à faire de ceux et celles qui ne nous ressemblent pas, des «Autres». C'est la base du racisme, de l'exploitation, du sexisme. Et c'est l'inspiration de toutes les guerres, en même temps qu'une raison du recours automatique à la violence. Suffirait-il alors, comme le suggère un auteur américain de science-fiction, que «toute personne portant atteinte à une autre sente le coup, l'injure, le meurtre dans son propre corps» ? En commençant par les chefs d'État eux-mêmes.

Car la responsabilité de la guerre revient d'abord, bien sûr, aux hommes - et aux quelques femmes - qui *ont* le pouvoir. Les décisions d'envahir la Pologne en 1939 ou la Grenade en 1983 sont tout aussi impardonnables. La décision de Trudeau de permettre les essais des missiles Cruise, après ses beaux discours prodésarmement à l'ONU, avant sa mission de paix si admirable de novembre, est impardonnable aussi. Comme l'est l'insensibilité ignorante de Ronald Reagan sur la question nucléaire. «Le plus gros de son information est inexact», de dire Helen Caldicott à qui le président américain accordait récemment une entrevue, «il a même dû demander à son aide de camp de lui situer certains pays en Amérique centrale.»[2]

Pourtant, nous pardonnons à Ronald, Youri, Pierre Elliott, Margaret, Menahem et les autres. Plus tard, nous retiendrons d'eux ce qui nous aura le moins dérangé-e-s : le beau sourire, les beaux enfants, les belles paroles de John F. Kennedy plutôt que sa partie de roulette russe avec Nikita Khrouchtchev. Notre irresponsabilité va plus loin encore. Malgré le fait que Reagan soit certainement un personnage au pouvoir terrifiant, sa façon de «négocier» reçoit l'aval de beaucoup de gens - et c'est tout aussi inquiétant. À Miami en novembre, des étudiants manifestaient leur appui à l'invasion de la Grenade. Dans un sondage du New York Times, le 11 décembre, plus de 60% des Américains disaient préférer le risque d'anéantissement nucléaire à la domination soviétique, approuvant ainsi plus ou moins les stratégies de Reagan, les femmes et les Noir-e-s venant cependant loin derrière les mâles blancs. C'est dire que, collectivement, l'envie de «se réaliser» par la force est toujours très forte, même chez ceux et celles qu'on pourrait croire plus évolué-s ou sensibles. Même chez une petite fille de ma connaissance, à qui on expliquait que la guerre était une possibilité à envisager, et qui rétorqua : «S'ils viennent faire la guerre ici, j'vais les tuer!» Même chez ce petit gars qui l'autre jour me souriait derrière la vitre de l'autobus : quand je lui fis un salut de la main, il me mit en joue et fit le geste de tirer, toujours souriant.

(... **suite à la page 69)**

ÉQUIPE DE RÉDACTION
Ariane Émond, Françoise Guénette, Lise Moisan, Francine Pelletier.

COLLABORATION
Anne-Marie Alonzo, Carole Beaulieu, Sylvie Bélanger, Eileen Bolonsky, Jean-Anne Bouchard, Louise Bouchard, Sally Burch, Madeleine Champagne, Anne-Marie Cloutier, Rosette Côté, Catherine Germain, Sabine Gruen, Lorraine Jobin, Adriane-Bettina Kobusch, Danielle Lapointe, Hélène Lazar, Lucia Malvisi, Magali Marc, Jovette Marchessault, Christiane Poulin, Marie-Anne Rainville, Marijke Rawie, Shirley Roy, Michèle Roy, Marie Sabourin, Chantal Sauriol, Marie-Claude Trépannier.

ILLUSTRATION
Danielle Blouin, Andrée Brochu, Viviane Katz, Marie-Josée Lafortune, Nicole Morisset, Sylvie Roche.

COUVERTURE
Photo : Gabor Szilasi

PHOTOGRAPHIE
Louise de Grosbois, Anne de Guise.

MAQUETTE
Berthelot/Marcoux, Diane Blain, Andrée Brochu, Luce Venne-Forcione, Nicole Morisset, Francine Sylvestre.

CORRECTION D'ÉPREUVES
Suzanne Bergeron, Claudine Vivier.

COMPOSITION
Concept Médiatexte inc., 834, av. Bloomfield, Outremont ; Tricycle Compo, 856, Marianne Est, Montréal.

IMPRESSION
Imprimerie Transmag inc., 5696, boul. des Grandes-Prairies, Saint-Léonard.

DISTRIBUTION
Les Distributeurs Associés du Québec (DAQ), 3600, boul. du Tricentenaire, Pointe-aux-Trembles.
Média Services, 185, Louvain Ouest, Montréal.

PERMANENCE
Louise Legault (administration), Ariane Émond (promotion), Françoise Guénette et Francine Pelletier (rédaction), Nicole Morisset (graphisme).

PUBLICITÉ
Claude Krynski : (514) 843-7226.

ABONNEMENT
1 an, 6 numéros : 11$
2 ans, 12 numéros : 20$
De soutien : 25$
Responsable : Nicole Bernier.

LA VIE EN ROSE est publiée par les Productions des années 80, corporation sans but lucratif. On peut nous rejoindre de 9 h 30 à 17 h au 3963, rue St-Denis, Montréal H2W 2M4, ou en téléphonant : (514) 843-8366 ou 843-7226. Date de tombée des textes : 2 mois avant la prochaine parution.

Dépôt légal : Bibliothèques nationales du Québec et du Canada, ISSN-0228-549. Indexée dans RADAR. Courrier de deuxième classe : 5188.

LVR seul magazine féministe d'actualité?

À la lecture de votre éditorial du numéro 14, nous avons été indignées de voir que vous continuez à vous proclamer «le seul magazine d'information féministe et autonome produit au Québec.»

La revue du R.A.I.F. (Réseau d'action et d'information pour les femmes), revue d'actualité féministe, existe pourtant depuis 1973, publiant régulièrement des dossiers spécialisés augmentés d'analyses politiques et d'autres documents pertinents. Notre revue est disponible en kiosque et sur abonnement (Casier postal 5, Sillery, Québec, G1T 2P7). À la différence de *La Vie en rose,* qui se dit pourtant «autonome», nous ne recevons aucune subvention, préférant nous autofinancer afin de garder une entière liberté d'expression.

Comment pouvez-vous être d'une telle mauvaise foi, puisque vous parlez de votre revue à la page 59 *du même numéro ?* Un peu de cohérence serait donc de mise. Votre obstination à vous déclarer «les seules» est d'autant plus choquante que vous réclamez, dans votre éditorial, un mouvement pluraliste, souple, ouvert. Auriez-vous oublié la solidarité?

LORI SAINT-MARTIN,
pour le R.A.I.F.

N.D.L.R.

Nous sommes évidemment conscientes -et heureuses- qu'il existe de nombreuses autres publications périodiques faites par des femmes au Québec. La confusion vient du terme utilisé pour qualifier la nôtre. En effet, nous définissons LVR comme un *magazine* c'est-à-dire une publication à moyen tirage «généralement illustrée» (Petit Robert) où se côtoient reportages, commentaires sur l'actualité, fiction, bande dessinée, chroniques régulières, pages culturelles, etc. À notre connaissance, LVR est la seule publication du genre faite par des femmes au Québec. Contrairement aux *revues* - comme la vôtre - dont les caractéristiques principales demeurent l'analyse, le compte-rendu, l'essai.

Michigan : féministes chez les lesbiennes

AVIS : La Vie en rose ne s'adresse pas à toutes ; les lesbiennes y sont exclues, car leur réalité est déformée. Pire, on prend un événement réalisé grâce à l'existence et à la participation des lesbiennes et on le transforme en un événement féministe taxé de capitaliste! (voir l'article sur le Festival de musique de femmes du Michigan, «Quelques arpents sans neige», LVR novembre.)

Le silence de La Vie en rose sur notre réalité lesbienne est chose connue, mais jamais nous nous résoudrons au silence complice en voyant l'utilisation de notre réalité, bafouée encore une fois dans un but récupérateur. Par récupération nous entendons que l'article ne tient pas compte que ce festival annuel n'aurait tout simplement pas lieu sans les lesbiennes ! ! ! Si La Vie en rose se donne comme objectif de définir et d'analyser la réalité des femmes (syndiquées, mères, prisonnières, etc.) pourquoi alors évacuer celle des lesbiennes?

Il est clair que cette revue est visiblement soutenue par l'idée utopique qu'il est possible de plaire à tout le monde en taisant, bien sûr, ce qui dérange le grand public. Quand on veut plaire à tout le monde, on ne peut éviter la confusion. Pour alimenter cette confusion, l'article utilise de l'information privilégiée appartenant aux lesbiennes et on a même l'audace indécente de publier des photos (possession des lesbiennes) pour offrir aux regards pornographiques nos moments de joies intimes et politiques ! ! ! Voilà qui en dit long sur la récupération...

S'il vous plaît, La Vie en rose, ne parlez plus des lesbiennes et tenez-vous-en à votre «actualité féministe» puisqu'elle est moins dérangeante.

DANIÈLE TESSIER.
SYLVIE DESBIENS
FRANCINE MAYER

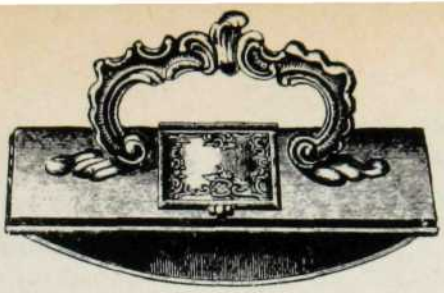
Réponse : lesbiennes et féministes

Oui, bien sûr, cet article aurait pu être une démonstration de l'importance politique et culturelle du Festival du Michigan pour nous toutes, lesbiennes. Il est moins sûr que j'aurais moi-même réussi à l'écrire ainsi.

Mon texte illustre bien ce qui arrive lorsqu'une non-journaliste tente de remplir une «commande» sans la motivation nécessaire. En l'écrivant, je me suis bien aperçue que j'étais peu portée à user de mes talents «d'interprète» en tant que lesbienne féministe. J'étais plutôt préoccupée par certains détails - moi-même, le festival, «nous» - trop provisoires selon moi pour mériter publication et, de plus, non représentatifs de l'atmosphère générale du festival. Bref, en l'absence d'une approche enthousiaste et «lesbian-identified», je n'ai pu fournir que le texte publié - sans la moindre ingérence de la part de LVR, soit dit en passant.

L'allusion au capitalisme était une façon de dire ma préoccupation quant à la constante ambiguïté qui règne dans nos rapports entre lesbiennes ainsi que dans la société nord-américaine en général. C'était voulu comme l'identification d'un déchirement (que je partage) et non comme une critique des efforts déployés par d'autres lesbiennes féministes. Puisque personne n'échappe au rapport à l'argent.

JOYCE ROCK



Quels regards pornographiques?

Si la position pro-lesbienne de la revue La vie en rose vous paraît confuse, je dois dire que la vôtre m'apparaît l'être encore plus ! Vous l'accusez de ne pas suffisamment parler de la réalité lesbienne et lorsqu'elle en parle, comme dans le présent article, vous l'accusez encore, mais cette fois «d'utiliser de l'information privilégiée appartenant aux lesbiennes...»

Pour ma part, j'ai demandé à toutes les femmes l'autorisation de les photographier et je les ai informées du fait que ces photos seraient publiées dans une revue féministe montréalaise. Mon intention était de montrer le climat de liberté et de plaisir qui régnait au festival et à ma connaissance, la plupart des femmes l'ont perçu ainsi.

Quant à «l'audace indécente de publier des photos (...) pour offrir aux regards pornographiques...» Qui lit majoritairement la revue, sinon des femmes que nous tentons justement d'informer de toutes les réalités, y compris celle des lesbiennes? Présumez-vous qu'elles ont un regard pornographique? Ou vous adressez-vous encore une fois aux quelques hommes qui, de toute façon, «pornographiquement parlant», ont amplement le choix de se rincer l'oeil ailleurs, tous les kiosques de |ournaux en témoignent ?

Et, entre nous, pour une fois qu'on illustre clairement que nous ne sommes pas de «vieilles frustrées» qui condamnent en bloc la nudité des femmes, vous n'avez pas raté l'occasion de ramener ce vieux discours qui nous associe constamment à droite!

ANNE DE GUISE

N.D.L.R.

Vous avez raison . le Festival de musique du Michigan aurait dû être présenté comme la manifestation la plus spectaculaire et significative de toute la culture lesbienne nord-américaine - ce qu'il est Parce qu'elle nous force à préciser notre position pro-lesbienne, que nous réaffirmons, cette «critique» nous sera utile. Ce n'est pas le cas du procès d'intention politique qui la sous-tend.

À propos des femmes piégées...

J'ai particulièrement aimé le commentaire de Line-Sylvie Perron à propos des femmes piégées. Je me suis reconnue à 100%...

Au début du mois, j'ai quitté Montréal et mon «tchum» après sept ans de vie commune (17 à 24 ans), avec sous le bras seulement mes vêtements et... mes enfants (quatre mois et deux ans et demi). Je savais que je devais partir loin pour ne plus être sous son influence. Oui. avec cette distance je peux en effet constater «l'immense pouvoir qu'un homme acquiert sur une femme à partir du moment où il semble l'encourager et l'approuver dans ses façons de vivre et de penser»... Dès que je le revois, je sais que |e suis encore sous son influence. Ça s'estompe avec le temps mais ça prend du temps, beaucoup de temps.

DOMINIQUE ROUSSELLE
Sherbrooke

«Paulo» m'a dit...

Bravo. Continuez votre bon travail. Votre radicalisme me permet d'être plus en confiance et de ne pas me sentir seule dans ma lutte. «Paulo» m'a tellement dit que j'étais folle et que je devrais voir un psychiatre, pas une psychiatre.

DIANE PROULX
Montréal

Ni héros ni collaborateur

Décidément, vous avez réussi à en faire une belle. Oui, je suis en furie et dégoûté. Dans votre dernier numéro, vous avez publié sous le titre de *Héros ou collaborateurs ?* une liste de noms de personnes qui, à un moment ou l'autre de leur vie, ont occupé une fonction syndicale dans le secteur public et parapublic et qui ont ensuite travaillé au gouvernement.

Étant donné que je ne me sens aucune qualité de héros (je doute de toute façon que les auteures qui ont courageusement signé «deux syndiquées anonymes» aient employé ce terme autrement que pour camoufler leurs sinistres intentions), le titre de *collaborateur* a évidemment attiré mon attention. Au cas où vous ne le sauriez pas, le terme collaborateur a une signification historique précise. Le Petit Robert, à la portée de toute journaliste consciencieuse, le définit ainsi «Au cours de l'occupation allemande en France, Français partisan d'une collaboration totale avec l'envahisseur allemand». Ni plus ni moins.

Oui, j'ai été coordonnateur-CSN lors du Front commun de 1975-76. Oui, de 1976 à 1979, j'ai été directeur du cabinet politique de Madame Lise Payette. Vos braves auteures ont sans doute oublié que j'ai été le candidat défait du PQ à l'élection partielle de 1979 dans Maisonneuve. Et oui, depuis 1980, je suis directeur de l'Institut de recherche appliquée sur le travail.

S'il y a là quoi que ce soit de collaboration avec le nazisme et ses rejetons, et si vous êtes conscientes du sens des mots, j'ai bien hâte d'entendre vos explications (...). Cela me permettra de chasser de mon esprit l'impression déconcertante que la lutte féministe a besoin d'un tel procédé pour progresser,

JACQUES DESMARAIS

Réponse à Jacques Desmarais

Tant qu'à donner une définition, aussi bien la donner en son entier. *Collaborateur/trice :* 1. Personne qui travaille avec une ou plusieurs autres personnes à une oeuvre commune. V. *Adjoint,* aide, associé, collègue, second, etc. 2. Au cours de l'occupation allemande en France (1940-44), Français partisan d'une collaboration totale avec l'envahisseur allemand.

Que M. Desmarais identifie le PQ au nazisme, nous n'aurions jamais osé aller jusque-là, quoique lors de l'adoption de la loi 111, plusieurs en aient évoqué le spectre. Dans sa lettre, M. Desmarais admet une collaboration partielle avec le PQ. C'est bien suffisant. Dans un contexte où l'on ne sait plus qui travaille pour qui, l'anonymat relève d'une prudence élémentaire, doublement lorsqu'on est féministe et travailleuse d'une organisation syndicale.

TOUJOURS ANONYME

P.S. : Si VOUS aviez été élu en 79, auriez-vous voté en faveur des lois 68, 70, 72, 105 et 111?

N.D.L.R.

L'anonymat nous déplaît autant qu'à vous. Nous l'avons accepté de nos collaboratrices parce qu'il nous semblait justifié. Cela dit, et bien que votre biographie nous ait impressionnées, n'est-il pas toujours risqué d'associer son nom au parti politique au pouvoir? Vous ne pouvez nier que le PQ ait pris des décisions impopulaires auprès des travailleuses-eurs que vous représentiez jadis. Êtes-vous vraiment surpris de leurs réactions actuelles ?

LVR

La santé mentale sur vidéo

Auto-psy (autonomie-psychiatrisé-e-s), organisme provincial de défense des droits des psychiatrisé-e-s, s'apprête à réaliser trois vidéos : un premier fera le portrait de personnes vivant ou ayant vécu dans le circuit psychiatrique, un autre traitera de leur réinsertion dans le milieu du travail et le troisième fera témoigner des victimes de harcèlement sexuel[1] (ou d'assaut) de la part de leur thérapeute, psychiatre, psychologue et psychothérapeute.

Toute femme touchée par ce dernier sujet et intéressée à témoigner est invitée à communiquer avec *Marie-Hélène Rouleau: (418)* 525-5727 *ou 529-1978* Ou à contacter La Vie en rose: (514) 843-8366.

Aidez le mouvement contre le viol

En tant qu'organisme offrant des services essentiels aux femmes victimes de violence, viol, inceste, agression sexuelle, il est primordial

d'assurer notre stabilité financière. Depuis plus d'un an, nous essayons de développer nos propres moyens d'assurer cette stabilité. Participez activement à notre travail en envoyant vos dons à :

Mouvement contre le viol
C.P. 391, Succ. De Lorimier
Montréal, H2H 2N7
(514) 526-2460, et indiquez si vous désirez recevoir un reçu pour fins d'impôts.

Enfants demandés

À la *garderie St-Louis,* votre enfant trouvera des ami-e-s de différentes cultures, des activités qui développeront sa motricité, son habileté manuelle et mentale. Il-Elle apprendra à s'amuser, à partager et à vivre avec d'autres enfants de son âge. En plus, la garderie lui offre un déjeuner, un repas chaud, deux collations et une sieste de deux heures tous les jours. Pour plus d'informations :
Camille: (514) 521-7450.
De 9h à 5h, du lundi au vendredi.

Échanges entre femmes

C'est le nom d'un nouveau centre de femmes à Ville Saint-Laurent dont le but est l'amélioration des conditions vécues par les femmes de tous âges. Services : ateliers de travail sur le logement, le revenu, la santé physique et mentale, etc. ; conférences ; cours de formation, rencontres récréatives et culturelles. Endroit: 7475, *rue Filion, au sous-sol de l'Église St-Hippolyte, Ville Saint-Laurent. 10h à 16h, lundi, mardi et mercredi.*

Responsables : *Janine Séguin, présidente: 744-0157*
Rita Labrèche, secrétaire : •744-5457.

Pour lesbiennes

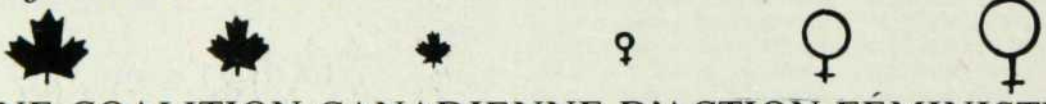
Le Women's Press (maison d'édition féministe de Toronto) annonce la mise sur pied du *Lesbian Manuscript Group.* Nous cherchons des propositions de textes et des traductions, par des femmes lesbiennes sur le lesbianisme. Faites parvenir à :
Lesbian Manuscript Group
The Women's Press
76 Baldwin Street
Toronto, M5T 1L2

L'émission *Côte-à-côte* de Radio Centre-Ville (1 02,3 MF à Montréal) est diffusée pour la communauté gaie. Des informations pour hommes et femmes, tous les lundis, de 15h30 à 16h30.

New Society Publishers annonce la parution de *No Turning Back : Lesbian and Gay Liberation For The '80's,* de Gerry Goodman, George Lakey, Judy Lashof et Erika Thorne. 152 pages, 7,95$ (U.S.), format de poche. Commander à :
New Society Publishers
4722 Baltimore Ave.
Philadelphia, PA 19143,
USA.

Global Lesbianism No 2 est le deuxième numéro de la revue féministe américaine CONNEXIONS sur le lesbianisme à travers le monde. Abonnement d'un an: 12$ (U.S.) pour 4 numéros. Global Lesbianism No 1 et No 2 : 6$ (U.S.) ou 3,50$ (U.S.) chacun. Écrire à :
CONNEXIONS
4228 Telegraph Avenue
Oakland. CA 94609. USA

Si le «fédéral» vous intéresse...



UNE COALITION CANADIENNE D'ACTION FÉMINISTE

Depuis 12 ans déjà, le **National Action Committee on the Status of Women**, regroupant plus de 260 associations, groupes de femmes, comités de condition féminine ainsi que quelques syndicats, travaille à faire adopter les revendications des femmes par le gouvernement fédéral.

POURQUOI VOUS OU VOTRE GROUPE DEVRIEZ EN DEVENIR MEMBRE?

☐ Parce qu'une grande partie des lois qui nous concernent, régissent nos vies et affectent nos revenus, comme celles sur le divorce et les pensions de vieillesse, l'avortement, le viol et la pornographie, les soins de santé et les services sociaux, les politiques d'emploi et d'immigration... sont de juridiction fédérale.

☐ Parce que la solidarité des femmes passe par des alliances concrètes et un travail collectif. Et parce que, de plus en plus, le contexte politique actuel nous oblige à aller voir ce qui se passe ailleurs.

Retournez à LA VIE EN ROSE, 3963 St-Denis, Montréal, H2W 2M4, (514) 843-8366
Renseignements: Carol Wallace: (514) 271-7835

COUPON: Je/mon groupe veut devenir membre ☐
Envoyez-moi/nous plus d'information ☐

NOM: .....
ADRESSE: .....
VILLE: ..... CODE POSTAL .....
SPÉCIFIEZ LA NATURE DU GROUPE, S'IL Y A LIEU .....

Activités CLSC

Le CLSC Centre-sud présente : *C'est pas des farces ...ce que je te dis-là.* Ce document d'animation sur le partage des responsabilités contraceptives a été entièrement réalisé par des femmes du quartier Centre-sud à Montréal, en collaboration avec le CLSC Centre-sud et le Centre St-Pierre-Apôtre.

Devis technique : vidéo 3/4" cassette, couleurs, 28 min., Tarif de location : Institutions : 25$ plus frais de manutention. Groupes populaires : 1 5$ plus frais de manutention. Information: *Gisèle Lafrance ou Diane Achim: (514) 527-2361.*

Le CLSC Métro annonce sa *Clinique des femmes* au 3465 rue Peel à Montréal. Services offerts : médecine générale, conseils sur la contraception, gynécologie, programme de périnatalité, méthodes d'auto-santé, dépistage du cancer, aide aux victimes d'agression sexuelle, conseils et références pour avortement, aide et information sur la ménopause. Information: *(514) 845-8576.*

L'une à l'autre

Cette nouvelle revue trimestrielle sur la grossesse et l'accouchement est publiée par *Naissance-Renaissance,* regroupement provincial de groupes d'humanisation de la maternité et de la naissance. Vous y trouverez régulièrement des chroniques sur la santé de la mère et de l'enfant, les droits des femmes, les sages-femmes, l'aspect médical, ainsi que des informations sur Naissance-Renaissance.

Disponible par abonnement (15$ par année, groupe ou individue) ou chez *Naissance-renaissance, C.P. 249, Station E, Montréal, H2T3A7, (514)845-3368.*

Revenir sur le marché du travail

L'Enjeu, centre d'emploi pour femmes, offre les services suivants : rajeunir un curriculum vitae, choisir des cours de recyclage, préparer une entrevue... Pour plus d'information:
Ginette Lamarre-Cyr
850 boul. Laurentien
Ville St-Laurent
331-1925 ou 331-1779.

États généraux populaires sur les communications

«Pour faire le point sur nos pratiques et dégager nos perspectives d'action». Organisé par l'Institut canadien d'éducation des adultes, (ICEA), les 21 et 22 janvier 84, Polyvalente Jeanne-Mance. 4240 Bordeaux, Montréal. Pour plus d'informations: (574) 842-2766.

La lutte contre la porno et la loi sur l'obscénité

Le *Regroupement féministe contre la pornographie* incite les groupes de femmes à discuter son document concernant la réforme de la loi fédérale sur l'obscénité et à lui faire connaître leurs commentaires. Si VOUS n'avez pas dé|à reçu ce document de travail ou êtes intéressées à l'avoir, écrivez le plus tôt possible au *Regroupement féministe contre la pornographie, C.P. 308, Succ. La Cité, Montréal, H2W 2N8 ou appellez: (514) 274-9991.*

Le Centre de santé des femmes du quartier

Géré par un collectif de femmes développant une pratique différente, féministe, de la santé, le Centre vous offre :

En tout temps : service de consultation médicale, pratique d'avortement, pratique d'auto-santé.

Cet hiver : des ateliers d'auto-examen (du vagin, du col de l'utérus et des seins), des soirées d'information sur la contraception douce, un atelier s'adressant aux femmes vivant des difficultés d'ordre psychologique.

Pour plus d'informations :
Centre de santé des femmes du quartier
16, boul. St-Joseph est
Montréal, (514) 842-8903

Où es-tu Marcelle ?

Marie Denis (de Belgique) aimerait retrouver son amie Marcelle Desjardins (du Québec). Contacter La Vie en rose *(514) 843-8366 ou 843-7226.*

LE MOUVEMENT CONTRE LE VIOL
Centre de Montréal
mène sa
Campagne de souscription
du 29 janvier au 12 février

DES CENTRES AUTONOMES: POUR NOUS, LES FEMMES, C'EST IMPORTANT!

Faites parvenir vos dons au:

Mouvement contre le viol
Collectif de femmes de Montréal
C.P. 391, succ. Delorimier
Montréal, Qué. H2H 2N7

s.v.p. indiquez si vous désirez un reçu pour fin d'impôt

informations: 526-2460

ENTRE LE JAZZ, LE ROCK ET LA TENDRESSE et entre nous, femmes.

Spectacle-bénéfice au profit du Mouvement contre le viol, centre de Montréal. Vendredi le 3 février à 20:30 heures au Tritorium : 255 rue Ontario Est. Métro Berri.

Artistes invitées: Sylvie Tremblay, Karen Young, Linda Morrison, Jacinthe Landry, le groupe Pink Power, Danielle Roger, Judith Grubon Stitzer (de Wonder brass).

prix d'entrée: (taxe incluse) $13.00 et $11.00 (pour étudiantes, chômeuses).

en vente à: Librairie Aube-Épine, librairie Androgyne, Café Haut-Pluriel, Musique Internationale, Archambault Musique, Bar Lilith, Pavillon d'Éducation communautaire.

informations: 526-7972 526-2460

FEMMES PROFESSIONNELLES

Thérapie individuelle et de groupe

4581 Fabre H2J 3V7
Métro Mont-Royal
524-3289

marie cabana
psychologue

Bur. Laval
(514) 688-1044

Bur. C.C.P.E.
1497 est, boul. St-Joseph
Montreal H2J 1M6
(514) 522-4535

Luce Bertrand M.P.s.
PSYCHOLOGUE
«Une femme à l'écoute des femmes»

PEURS – DÉPENDANCES – CULPABILITÉ
HÉTÉROSEXUALITÉ – HOMOSEXUALITÉ
CROISSANCE – CHEMINEMENT

Paquet, Bibeault, Sauriol
1385 est Mont-Royal, Montréal, Québec H2J 1Y8

Chantal Sauriol
avocate

(514) 527-1387

HÉLÈNE BÉLANGER
DOCTEUR EN CHIROPRATIQUE

407, ST-LAURENT, SUITE 110, MONTREAL, QUEBEC H2Y 2Y5 (métro Place d'Armes)
SUR RENDEZ-VOUS (514) 871-8520

ÉTUDE JURIDIQUE À MAJORITÉ FÉMININE

Unterberg
Labelle
Jenneau
Dessureault
et associés

1980 ouest Sherbrooke suite 700
Montréal H3H 1E8
934-0841

Paul Unterberg
Lise Labelle
Michèle Jenneau
Hélène Dessureault
François Lebeau
Louise Rolland
Lina Desbiens

AVOCATS

Bohémier, Dame, Lamarche
822, rue Mont-Royal est
Montréal H2J 1X1

Me Hélène Bohémier
Me Suzanne Dame
Me Lucie Lamarche
Avocates

526-9164

FRANCE BOULAY ARCHITECTE
3575 ST-LAURENT, LOCAL 303
MONTRÉAL, H2X 2T7
(514) 843-6684

Les commandos du souvenir

Il est 11 heures, le 11 novembre, et la cérémonie du souvenir se poursuit mollement au Carré Dominion, à Montréal. Quelques centaines de militaires, de légionnaires canadiens, de veuves de guerre et de badauds attendent qu'une poignée de dignitaires déposent leurs couronnes de fleurs plastifiées au pied du monument aux soldats morts.

Encadrée de ses deux complices (Pascale Noizet et Joanne Pilon) Dana Zwonok, tout en noir, s'avance entre les rangées de vétérans et vient déposer une 21e et dernière gerbe, vraie celle-là, auprès des autres. Sauf que la banderole dit clairement : «Pour toute femme violée en guerre/For every woman raped in war».

1

2

Aussitôt, un responsable de la Légion canadienne s'avance, outré, saisit la gerbe sacrilège et la jette *au* loin. Où Dana va la reprendre. S'ensuit un brouhaha, un attroupement de spectateurs-trices scandalisé-e-s et de photographes. Une femme de vétéran à tuque couleur de coquelicot se précipite et arrache la banderole: «C'est dégueulasse!», appuyée par certains : «C'est effrayant de profiter d'une occasion comme ça pour faire du scandale et de la publicité!" Imperturbable, Dana répond : «Madame, vous n'avez pas le droit de faire ça : ces fleurs sont pour toutes les femmes victimes des guerres, et vous en êtes une aussi. S'il y a un scandale, c'est à cause de vous. Nous voulions déposer cette gerbe dans le respect et la dignité.»

3

Aux photographes de presse, elle précise : «C'est une déclaration en faveur de la paix et contre la violence. C'est un plaidoyer pour toutes ces victimes, dont les femmes violées, qu'on oublie toujours durant et après les guerres.»

La couronne enfin déposée derrière le monument, les trois commandos féministes reviennent ravies, toujours photographiées par Martine Fourcand. L'action, improvisée 24 heures plus tôt et inspirée d'un geste semblable posé en 1 982 par les Torontoises du WAV (Womyn Against Violence), est réussie. Une manifestation dénuée, après des années, de sens réel et complètement de mauvais goût, a donné l'occasion de rappeler le sort des femmes. L'an prochain, la Légion canadienne se méfiera. Il faudra être 400 féministes avec autant de fleurs et de banderoles.

4

5

6

Photos : Martine Fourcand

(P.S. Pour toutes les femmes intéressées : Dana Zwonok, 934 rue Pratt, Outremont, H2V 2V1, 739-2886)

7

Viol: l'affaire Courtenay

Dans une lettre adressée au ministre des Affaires sociales, Pierre-Marc Johnson, le Regroupement des Centres d'aide et de lutte contre les agressions à caractère sexuel (CALACS) dénonce le jugement O'BRIEN, condamnant récemment une jeune femme à sept jours de prison pour avoir refusé de témoigner contre ses violeurs.

«Une fois de plus, nous sommes indignées de constater que notre système judiciaire n'accorde aucune considération à la femme agressée... On se fout de son vécu, de ses peurs, de ses tiraillements et. une fois de plus, on la prend par la force !.. Quand on sait qu'un viol sur dix est rapporté, il ne faudra pas se surprendre si, éventuellement, cette statistique accuse une baisse plus considérable encore.»

Et le Regroupement profite de l'occasion pour réitérer sa demande au gouvernement provincial d'abolir la clause dans le protocole médico-légal autorisant le médecin traitant «à aviser un agent de paix afin d'enclencher le processus de plainte». Bien que la clause prévoie la «révocation de la plainte, en tout ou en partie, en tout temps», l'affaire Courtenay montre bien l'aspect aléatoire d'un tel «protocole»

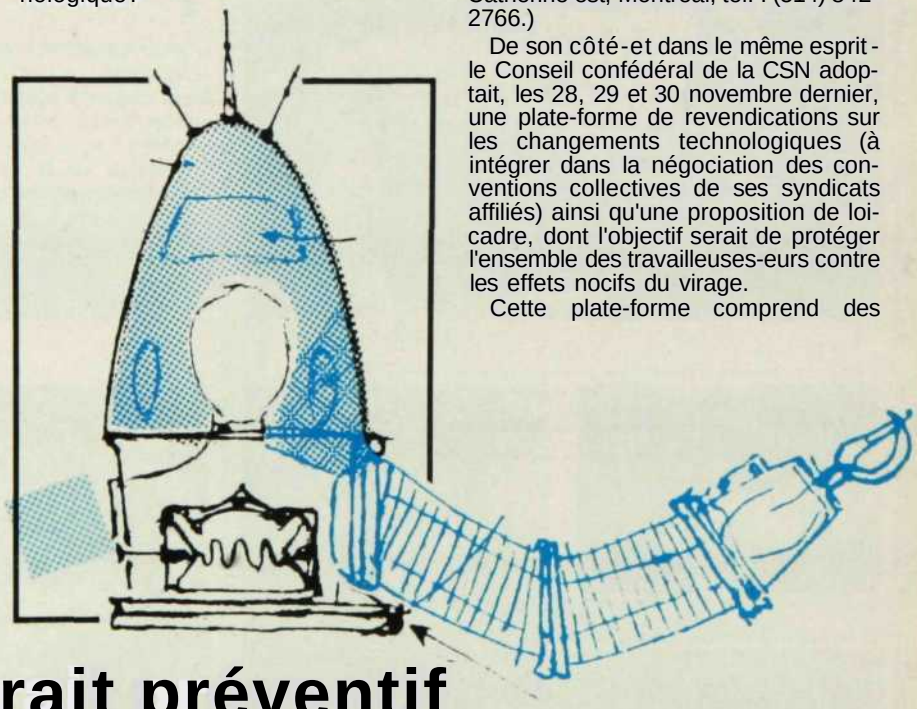
Progression des changements technologiques

Que l'on pense en termes de *micro-ordinateurs* ou de *logiciels* pour l'école ou la maison ; que l'on parle de *robotisation* pour moderniser nos vieilles usines de bois, de textile ou d'automobiles ; que l'on écoute des émissions de télé reproduites en direct ou par *satellite,* on ne peut que constater la progression des changements technologiques dans tous les secteurs de la production et de la consommation. Mais, à l'exception d'une élite technocratique ou d'affaires, qui parmi nous a eu son mot à dire sur nos besoins *réels* en termes de *culture, d'organisation du travail,* etc., et surtout sur la *manière* d'opérer le virage technologique?

C'est à cette conclusion qu'en arrivaient les quelque 600 participant-e-s au premier colloque populaire sur la télématique, *Négocier le virage technologique,* organisé en février 83 par l'Institut canadien d'éducation aux adultes. Les actes de ce colloque, publiés conjointement par l'ICEA et la CEQ, sont maintenant disponibles. Parce qu'il fait état de toutes les pistes de revendication ébauchées par divers groupes aux prises avec les changements technologiques, en plus de décrire la situation économique et politique actuelle de nos sociétés industrialisées, cet ouvrage est un document de référence essentiel. (Inf. : ICEA, 506, rue Sainte-Catherine est, Montréal, tél. : (514) 842-2766.)

De son côté - et dans le même esprit - le Conseil confédéral de la CSN adoptait, les 28, 29 et 30 novembre dernier, une plate-forme de revendications sur les changements technologiques (à intégrer dans la négociation des conventions collectives de ses syndicats affiliés) ainsi qu'une proposition de loi-cadre, dont l'objectif serait de protéger l'ensemble des travailleuses-eurs contre les effets nocifs du virage.

Cette plate-forme comprend des



Recul du retrait préventif

La santé des femmes coûterait-elle trop cher à l'État? À peine deux ans après l'entrée en vigueur de la loi (17) sur la santé et sécurité au travail, le retrait préventif des travailleuses enceintes perd du terrain : on le refuse à de plus en plus de travailleuses. Pourtant, 5 174 femmes en ont fait la demande depuis janvier 1981 et 4 446 d'entre elles l'ont obtenu. Elles craignaient toutes que leurs conditions de travail comportent des dangers physiques pour le foetus ou pour elles-mêmes. Dans les cas où l'employeur ne pouvait les affecter à une autre tâche, c'est la commission de santé-sécurité au travail du Québec (CSST) qui leur a assuré 90% de leur salaire jusqu'à la fin de la grossesse.

Or, depuis mars 1983, les médecins responsables de certifier l'état des risques ont reçu des directives visant à bloquer systématiquement toute demande avant la 20e semaine de grossesse. Alors qu'on sait que la période la plus critique pour le développement du foetus se situe entre la 2e et la 8e semaine de la vie utérine.

Parce qu'elles encourent des risques réels dus à leurs conditions de travail - station debout prolongée, souvent avec effort, risques d'infections et de radiations, etc. - les 9 000 infirmières de la Fédération québécoise des infirmières et infirmiers (FQII) ont été parmi les premières à dénoncer fin novembre ces nouvel les directives contraires à l'esprit et aux termes mêmes de la loi 17. En leur nom et en celui de toutes les travailleuses.

LVR, *d'après la* FQII

mesures comme *le droit de négocier tes changements technologiques, le droit à l'information, aucune mise à pied et la protection du volume d'emploi, la réduction des formes de travail précaire, le droit au recyclage et à la formation générale et professionnelle,* etc. Pour les femmes spécifiquement, la CSN recommande «des *dispositions spéciales, afin de privilégier l'accès des femmes à la formation générale et professionnelle et aux emplois qualifiés»,* et réitère la nécessité du *«retrait préventif, dès qu'il y a présomption de risque pour la femme enceinte ou qui allaite».*

La loi-cadre revendique sensiblement les mêmes mesures, élargissant les recours aux non-syndiqués. La CSN propose enfin une caisse de stabilisation de l'emploi, susceptible d'intervenir dans tous les cas de mises à pied provoquées par les changements technologiques.

JEAN-ANNE BOUCHARD

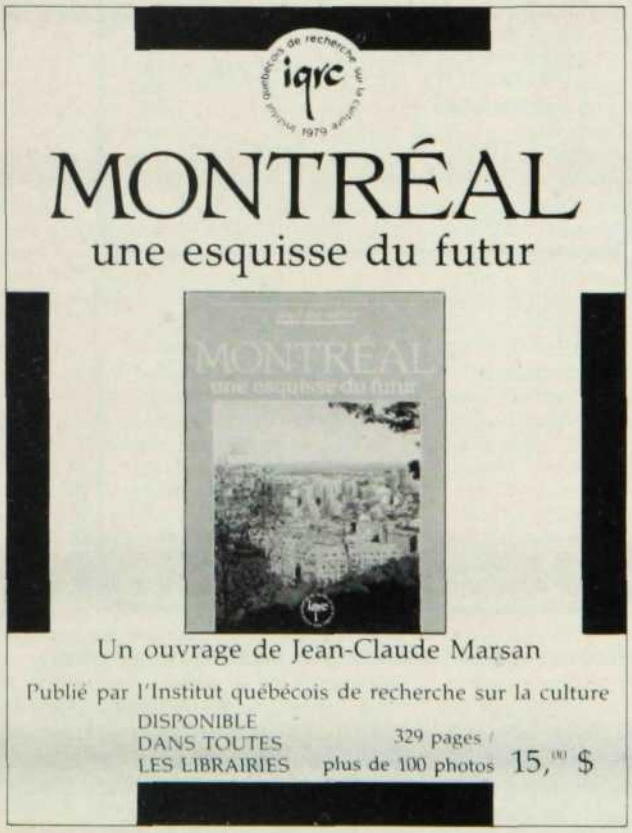
Ne pas se laisser marcher sur les pieds

En mai dernier, vous souvenez-vous?... La *Grande Marche* quittait Québec pour arriver 1 6 jours plus tard à Montréal : cortège hétéroclite de chômeurs et chômeuses, d'assisté-e-s sociales, de syndicalistes, de jeunes et moins jeunes, uni-e-s par les mêmes revendications pour l'emploi et pour de meilleures conditions de vie... Mais dans tout ce concert de revendications, une lutte semblait avoir été étrangement oubliée : celle des femmes pour leurs droits.

La présence d'un homme particulièrement peu discret quant à ses positions envers les femmes, et harceleur notoire, déclencha une remise en question globale du comportement des hommes dans la marche. L'expulsion du gêneur, décidée en assemblée générale, suffit à clore le chapitre pour certains, trop contents de s'absoudre ainsi de leurs péchés sexistes. Mais pour la plupart des femmes, il était difficile de considérer cette expulsion comme l'arrêt miraculeux du sexisme ambiant. D'autant plus que nous constituions le groupe le plus nombreux, comme dans tant d'actions de ce genre, sans qu'y ait été incluse une seule revendication des femmes. N'est-ce pas là une preuve flagrante de récupération ?

Il est temps que nous fassions de nos luttes une priorité ainsi que la condition préalable de notre participation à toute autre «juste cause». Moi j'marche plus sans ça!

LYNE ET CÉCILE.
marcheuses



DOIT-ON PENDRE JOCASTE?

Micheline Carrier répond à C. Olivier **(Les enfants de Jocaste)** dans un livre qui reflète la tendre relation de l'auteure avec sa mère. Elle bouscule des mythes sur la rivalité «féminine» soi-disant immuable et inspire confiance dans l'aptitude des femmes à changer la vie. Une lecture qui rend fière d'être femme, quels que soient votre âge, votre situation socio-économique, vos choix amoureux et idéologiques. Aussi pour les hommes sensibles de bonne volonté.

Doit-on pendre Jocaste?
98 pages (8$)

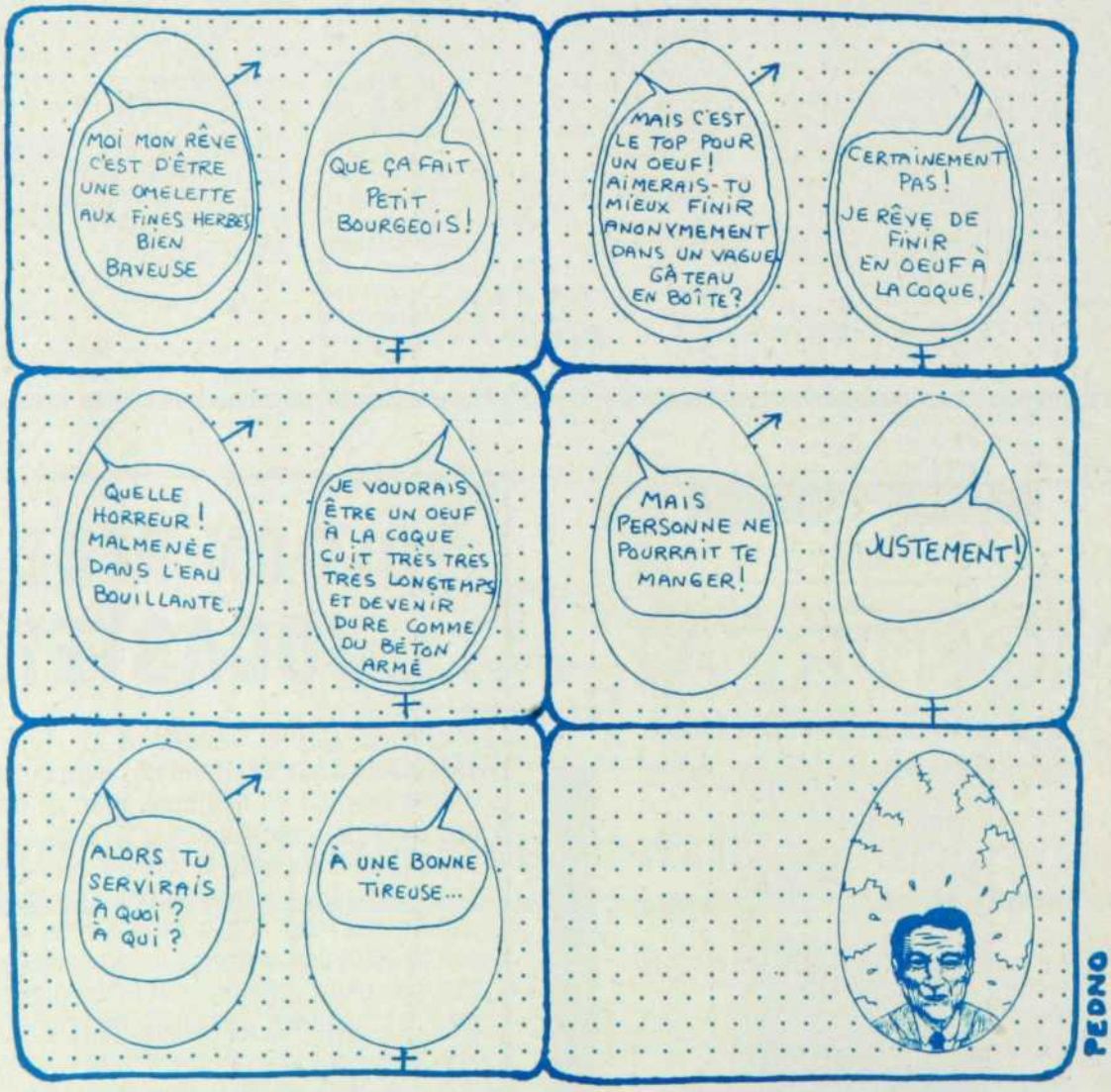
Publications Apostrophe Enr.
1337, Maguire, suite 1
Sillery, Québec, G1T 1Z2
(418) 681-2910

chronique délinquante

«Y a-t-il un président dans la salle ?»

Histoires d'oeufs

Peut-on faire une guerre sans casser les oeufs ? Eh bien oui La preuve : cette conversation surprise dans une porte de réfrigérateur un soir de dégivrage. La lune était pleine. De guerre lasse, j'avais rangé le marteau, l'arrache-clous et le couteau à boucherie qui me servent normalement à casser les deux pieds de glace qui m'empêchent à tous les deux mois d'ouvrir la porte du congélateur. J'avais les bras morts et les mains gelées. C'était la défaite. Le désir de vivre m'ayant momentanément abandonnée, je décidai d'opérer une retraite stratégique vers mon lit. La porte du réfrigérateur était entrouverte. Les chats, très angoissés à cause de la lune et de ma mauvaise humeur, rôdaient autour de mon lit, incertains, comme s'ils avaient marché sur un terrain miné. J'essayais courageusement de faire redescendre la moutarde qui m'était montée au nez quand, tout à coup, j'entendis des murmures. Saisie, je glissai sur la pointe des pieds jusqu'au réfrigérateur haï. Je tendis l'oreille, et je pris note de ce qui suit



Note de la traductrice : J'ai bien envie de l'aider à réaliser son rêve. J'ai une casserole et un excellent tire-roches...

HÉLÈNE PEDNEAULT

ERRATUM

Contrairement à ce que certain-e-s ont cru, H.P. ne faisait aucunement allusion à madame Rosette Côté de la CEQ, en signant sa chronique de novembre du nom de Rosette Charette. C'était le choix fortuit d'une chroniqueuse délinquante tout à fait ignorante des dossiers syndicaux. LVR.

Illustration : Andrée Brochu

Le syndicalisme... et la tolérance

Il est intéressant de noter que votre éditorial du numéro sur le syndicalisme appelle au pluralisme et à la mouvance du mouvement des femmes et reconnaît la multiplicité des fronts de lutte à l'intérieur desquels... «toutes et chacune peuvent se reconnaître.» Or, il me semble que les différents articles présentent le mouvement syndical comme s'il constituait un bloc monolithique, ce qui n'est pas le cas. D'où l'obligation, d'une part, lorsque l'on veut questionner le féminisme dans le syndicalisme, de prêter oreille aux différentes composantes du mouvement syndical, ce que vous avez peu fait, du moins en ce qui concerne la C.E.Q. D'autre part, toute analyse critique de ce genre doit tenir compte de plusieurs variables dont les réalités concrètes organisationnelles ou structurelles; les terrains et lieux de lutte; la composition du membership, ses attentes et son vécu; les orientations politiques globales eu égard à la question des femmes; les multiples degrés de conscience et de politisation des femmes ; la force des réseaux d'influence formels ou informels; le modèle traditionnel de la socialisation et des mentalités ; les obstacles engendrés par divers freins structurels ou individuels. Tous ces éléments, n'ayant pas le même poids d'un groupe syndical à l'autre, interagissent. Ils sont indivisibles mais n'interviennent pas toujours en même temps, au même moment ou avec la même intensité.

Une réalité reste claire: les femmes doivent porter la lutte là où elles sont. Elles n'ont pas le choix de ne pas lutter sur le terrain syndical pas plus que le mouvement des femmes ne peut négliger cette force de femmes. Il n'y a pas de lieu de lutte privilégié. C'est l'ensemble qui crée un contre-pouvoir réel. Multiplier les intervenantes et les lieux d'intervention devrait résumer notre devise collective. Partout où il y a des femmes, dans le mouvement syndical comme ailleurs, on doit faire pénétrer le discours féministe et ses revendications en respectant le cheminement de chaque femme, les milieux dans lesquels chacune évolue et les stratégies d'action et d'intervention qu'elles initient. Nous n'avons pas le droit, collectivement, de tomber dans le sectarisme en classant les féministes en deux ; celles qui ont la vérité et les bons moyens de lutte et les autres. Nous ne ferions ainsi que répéter ce que les ténors de l'idéologie traditionnelle ont fait de nous et contre nous.

Loin de nous l'idée de blanchir le syndicalisme. Il nous faut le questionner non pour qu'il subisse plus d'attaques - c'est présentement une cible par excellence - et s'affaiblisse, mais pour qu'il se renforce en se transformant dans le sens des intérêts des femmes. Tout en sachant que certains droits des femmes ont été consignés grâce aux luttes syndicales (Ex. : droits parentaux), le monde syndical a été et est encore un lieu qui véhicule, par-delà son discours, une idéologie sexiste et patriarcale où, là comme ailleurs, certains mécanismes renforcent les inégalités, les rapports de pouvoir et le conditionnement subis par les femmes. Malgré certains progrès, le syndicalisme fonctionne encore sur la base de la différenciation des sexes. Nos militantes savent cela, quand elles ne le vivent pas. On ne change pas une société en un coup de baguette, ne serait-ce que quand on regarde la diversité des champs sociaux que le mouvement des femmes investit.

Dans le champ syndical, les femmes vivent des problèmes importants. Elles constatent une sous-représentation réelle aux différents lieux d'influence et de décision, un partage inégal des responsabilités, dossiers, décisions, outils de formation et d'apprentissage syndical où la parole et le discours des femmes sont sous-estimés ou faibles. Elles vivent des rapports femmes-hommes difficiles parce que ces rapports demeurent baignés par une conception traditionnelle des rôles sociaux et par une polarisation des sexes qui affecte et commande tous les domaines et aspects de la vie syndicale.

Lorsqu'on milite dans une organisation de masse, nous faisons face à une pluralité d'opinions, de convictions politiques et de pratiques individuelles. D'ailleurs, la lutte des femmes renvoie chaque personne à son vécu, à ses attitudes et à ses pratiques individuelles contrairement à d'autres luttes qui peuvent s'articuler autour de grands principes mais qui nous touchent moins dans notre quotidienneté, notre regard sur soi, nos attitudes envers les autres, d'où une plus grande résistance.

Sachant cela et malgré la lenteur des changements, faut-il abandonner? Sommes-nous assez naïves pour croire que le nouveau type de société qu'on entrevoit pourrait s'élaborer sans la militance des femmes du mouvement syndical ?

Malgré les difficultés et obstacles que nous connaissons, malgré que l'espace réservé aux femmes ne soit pas toujours celui qui nous revient ou convient, on ne peut passer sous silence que le milieu syndical a contribué à gagner des acquis tangibles pour le mouvement des femmes et ce, plus tôt et plus efficacement que bien d'autres lieux. Une critique du syndicalisme qui se concentrerait sur ses lacunes sans tenir compte des acquis et des réalités de lutte pourrait se révéler beaucoup plus démobilisante que stimulante pour le mouvement féministe global et les luttes à venir.

ROSETTE CÔTE,
Responsable du dossier de la condition des femmes - CEQ

Le risque d'un cul-de-sac

Questionner le syndicalisme dans ses discours et ses pratiques constitue dans la situation actuelle un geste courageux, parce que la récupération à droite et la dénonciation à «gauche» sont monnaie courante. Je dis bravo à toutes celles qui ont ce courage. Heureusement, de plus en plus de militantes et aussi de militants remettent en cause le discours impuissant et culpabilisant du syndicalisme, dénoncent le corporatisme croissant, interrogent les conditions du militantisme, questionnent l'exercice du droit de grève dans les transports en commun et la santé. Peut-être la défaite du dernier front commun aura-t-elle créé les conditions propices à cette réflexion. Nous n'aurons pas tout perdu '

Dans le précédent numéro de LVR, le dossier *Renégocier le syndicalisme* soulève des questions fort pertinentes sur le fond et sur la forme de notre syndicalisme. Certaines choses m'ont questionnée, d'autres m'ont choquée, je les livre en vrac.

Des pratiques que l'on dénonce

On ne peut d'une part dénoncer les pratiques «mâles» et d'autre part les utiliser à ses propres fins. Le petit questionnaire pour *Tester votre Q.I. syndical* relève de ce type de fonctionnement. Premièrement il est tendancieux, diffamatoire et réductionniste. Deuxièmement, les auteures, non identifiées par surcroît, mettent dans le même sac les ministres qui ont voté des lois répressives contre les travailleuses-eurs, et les chefs syndicaux, qui ont été élus par leurs congrès et sont les porte-parole des décisions votées par leurs instances. Comment accepter que l'on prétende que les instances représentatives de la base sont des espèces de «clubs sociaux» plus préoccupés de consommer de la bière que de défendre les droits des syndiqué-e-s? Peut-être n'ai-je pas le sens de l'humour! Mais longtemps, trop longtemps, des techniques semblables ont été utilisées pour diminuer, attaquer, ridiculiser les femmes. Nous nous sommes liguées pour dénoncer de telles pratiques et nous avions raison. Comment pourrions-nous les tolérer désormais, même si elles viennent de «camarades syndiquées» ?

Stratégies «mâles»?

Les femmes ont raison de questionner les stratégies syndicales qui ne tiennent pas compte des intérêts des usagèr-e-s, comme les grèves dans le transport en commun ou la santé. Même si elles sont souvent les premières à oser le faire, il serait erronné de croire que les divergences d'analyses et de choix reposent uniquement sur une base sexuelle. C'est un secret de polichinelle que la grève du transport en commun à l'automne '82 était mise en question pour ne pas dire désapprouvée par le bureau confédéral de la CSN, composé à 70% de mâles. Il s'agit bien plus, dans ce cas, de choix sur une base idéologique. Dans leurs «visées»

UN ÉTÉ INOUBLIABLE
Marsha Hewitt et Claire Mackay

À 13 ans Lucie doit quitter l'école pour travailler à l'usine. Mais bientôt une grève éclate. Elle durera tout l'été 1946. Inquiète, Lucie est pourtant décidée à faire changer les choses.
Ce sera pour elle un été inoubliable...

NOUVELLES PARUTIONS

FÉMINITÉ, SUBVERSION, ÉCRITURE
Congrès de l'APFUCC (1982/1983)
Textes rassemblés et présentés par Suzanne Lamy et Irène Pagès

À la lumière d'études féministes actuelles, ce livre permet d'aborder des théories variées pour analyser les écritures au féminin.

les éditions du remue-ménage

stratégiques, les tenants de la grève étaient bien plus préoccupés par l'affrontement avec le gouvernement péquiste que par les conséquences désastreuses de leur grève sur les usagèr-e-s. Dans les centrales, il y a des hommes mais aussi des femmes pour tenir ce discours ; par contre, il y a des femmes mais aussi des hommes pour remettre en cause ce type de choix.

Les femmes, oui mais...

L'absence des femmes dans les structures syndicales ne tient pas à leur manque d'intérêt. Nous le savons toutes. Elle relève plutôt d'une forme de travail qui ne tient pas compte à la fois de nos réalités de femmes, de mères, de ménagères, de travailleuses. Nous avons raison de dénoncer des pratiques qui nous excluent et de revendiquer des mécanismes qui priorisent l'embauche des femmes (la «compétence» n'étant plus le critère déterminant) pour assurer la parité avec les hommes dans l'ensemble des milieux de travail.

Ces revendications devraient donc se matérialiser quand il s'agit de la représentation des femmes dans les structures syndicales. Or, comment expliquer par exemple qu'au congrès de la CSN de '82, au moment où la vice-présidente en poste depuis deux ans se représente à l'exécutif de la CSN et qu'elle est *la seule femme* en lice, le comité de la condition féminine préfère soutenir la candidature d'un homme dont une des responsabilités est le dossier de la condition féminine.

Ce geste étant en complète contradiction avec le discours sur l'accès à l'égalité, force nous est de conclure que d'autres dimensions (ex. : l'analyse de classes) interviennent quand les femmes choisissent celles (?) qui les représenteront. Ces dimensions politiques et idéologiques qui traversent autant le mouvement des femmes que le syndicalisme ne sont jamais clairement nommées. Pourtant, les nier volontairement ou involontairement ne peut que mener l'action des femmes dans les centrales syndicales à la paralysie complète.

Sans conclure

Les femmes doivent affirmer leur spécificité et exiger une plus grande place à l'intérieur du mouvement syndical. Par ailleurs, se définir uniquement en opposition aux structures et aux stratégies mâles constitue un piège et un cul-de-sac qu'il nous faut à tout prix éviter.

SHIRLEY ROY.
Vice-présidente de la FNEEQ-CSN de 1979 à 1982.

1/ Cette *femme était Gisèle Cartier, vice-présidente de 1978 à 1982, et ce candidat élu était Gérald Larose, maintenant président de la CSN.*

Illustration : Viviane Katz

Criminologie
Vol. XVI, nº 2, 1983

Les Femmes et la justice pénale

Les Femmes réclament à l'intérieur du système pénal une place qui soit mieux adaptée à leurs actes et plus conforme à leurs exigences de justice sociale.

134 p. **7,50$**

Abonnement 1984

Individus	Canada	12$
	Pays étrangers	14$
Institutions		24$
Le numéro		7,50$

Le Maternage mal salarié

Travail sexué et discrimination salariale en milieu hospitalier

Dominique Gaucher

L'organisation hospitalière définit des pouvoirs, des champs d'intérêt et des lieux de travail différents pour les sexes.

244 p. **18$**

Le livre universitaire

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
C.P. 6128, Succ. «A»
Montréal (Québec) H3C 3J7
Tél. : 343-6929

LA PEAU FAMILIÈRE
Louise Dupré

«Une femme lutte contre l'asservissement du quotidien, les petits détails de la vie et ces petits riens qui minent. (...) Le livre de Louise Dupré est saisissant d'exactitude et de cohérence sur le plan du propos et sur le plan du style.»
Claude Beausoleil, *Le Devoir*, 17 septembre 1983
128 pages, illustré Prix en librairie: 9$

L'AGENDA DES ÉDITIONS DU REMUE-MÉNAGE
Collectif

Dire notre solidarité comme choix politique et comme solution face aux problèmes que nous rencontrons quotidiennement. 304 pages, illustré Prix en librairie: 9$

les éditions du remue-ménage

LE MAGAZINE SYNDICAL ET POPULAIRE

MOUVEMENTS

- **Notre dossier: la lutte des femmes, 15 ans plus tard.**

— Un regard critique sur l'évolution des revendications, des modes et des lieux d'intervention qui caractérisent la lutte féministe.

— Un traitement varié: des analyses, des tables-rondes, une enquête dans la rue, une entrevue, une BD...

- **Nos chroniques habituelles sur les différents fronts de luttes**
- **Un entretien de fond avec Monique Simard, syndicaliste et féministe**

En vente en tabagie, 2,50 $
et par abonnement
(8,00 $/4 numéros):
MOUVEMENTS, **2336, chemin Sainte-Foy, Ste-Foy, Qué. G1V 4E5**

POUR FAIRE *changement*

Photo : Gabor Szilasi

DEMAIN LA GUERRE?

«La fission de l'atome aura tout changé, sauf la mentalité des hommes. Ainsi, nous glissons vers une catastrophe sans précédent.»
Einstein

Alors que se poursuivent dans le monde des dizaines de «petites» guerres conventionnelles, que les décombres du Boeing sud-coréen hantent encore les nouvelles internationales, que les marines américains se promènent du Liban à la Grenade, que l'URSS claque la porte aux négociations de Genève sur la limitation des armes de moyenne portée, et que les hommes politiques occidentaux se vantent paradoxalement de défendre le «free world» mais de ne pas écouter les pacifistes parce que «les décisions ne se prennent pas dans les rues », des millions de gens en Europe, en Amérique du Nord, en Australie et même derrière le Rideau de fer, s'insurgent contre le déploiement des armes et la surenchère nucléaire. Ont-ils déjà été aussi nombreux?

Entre le discours des politiciens qui utilisent la paix pour soigner leur (fin de) carrière et l'image d'enfants aux masques de mort riant dans les manifs, ce qui s'exprime là c'est l'angoisse réelle de millions de femmes et d'hommes pour qui la menace d'une guerre atomique est cruciale et terrible.

À enjeu démesuré, nouvelles formes de protestation. Aux manifs traditionnelles ont succédé les chaînes humaines, les encerclements d'édifices et surtout les camps pour la paix montés par des femmes. Le plus connu: Greenham Common, en Angleterre, sur pied depuis deux ans et demi. Ailleurs également, en Europe comme aux États-Unis, des femmes se sont installées sans moyens techniques ou financiers, munies seulement d'imagination et de persévérance, à proximité des bases militaires. Elles protestent contre le stationnement des missiles Cruise mais aussi contre la mentalité guerrière qui alimente la surenchère: se montrer fort, invincible, dur à tout prix.

S'il y a encore un moyen de changer le cours toujours plus cruel de l'histoire, c'est sûrement à partir de ces refus exemplaires que nous le trouverons. Car il y a là un autre message, un autre sens politique.

C'est pourquoi ce dossier se concentre sur les efforts des pacifistes, des femmes en particulier, plutôt que sur le nombre de SS-20 et de Cruise. les relations Reagan-Andropov. les problèmes de l'OTAN ou les pérégrinations de Pierre Elliott Trudeau. Si les textes suivants n'offrent pas de solution miracle à l'apocalypse, ils illustrent bien le grand potentiel de changement que ce vieux monde recèle encore. Saurons-nous nous en servir?

LVR

QUÉBEC, AUTOMNE 83

Commerce de guerre et stratégies de paix

Un homme d'une cinquantaine d'années, habillé un peu freak, une petite pancarte ridicule à la main, circule entre les bébés en carosses, les ballons, les déguisements et la bonne humeur générale en répétant avec conviction: «J'suis sauté, c'est pas d'ma faute, c'est la bombe!» Boulevard Dorchester, samedi 22 octobre: il fait soleil, les «feelings» sont bons, et les manifestants, 20 000, selon les organisateurs-trices de la marche pour la paix. Bref, c'est la manif comme on en rêve. A croire que les gens ne se font pas prier pour descendre dans la rue quand il s'agit de paix et de désarmement. Pourtant, le Québec s'était tenu à l'écart jusqu'à maintenant des préoccupations pacifistes. Que s'est-il passé? Un reportage de Francine Pelletier.

Les cinq femmes interrogées ici sont toutes militantes pacifistes depuis un certain temps. Selon elles, c'est la manifestation monstre de New York, le 12 juin 1982', qui a donné le coup d'envoi à l'intérêt à ce mouvement québécois spectaculairement à la hausse. Qui n'a pas remarqué toute l'information circulant actuellement, entre les films et vidéos qui font salle comble, les documentaires qui volent la vedette le dimanche soir à la télé, et Trudeau qui se prend pour le pape? De plus, nous avons maintenant nos Artistes..., Médecins..., Scientifiques... et Enfants pour la paix. Et, ce qui fait grand bruit depuis peu, **La Carte explosive du Québec,** un travail démontrant que plus de 50% de la production militaire canadienne se fait au Québec, autour de Montréal.

La peur d'abord

A notre tour, donc, de compter les bombes (ex: il y a plus d'ogives disponibles que de villes dans le monde) et d'en trembler; de savoir que si guerre il y a entre l'URSS et les États-Unis, le Québec serait «le jambon dans le sandwich» et Montréal une cible particulièrement invitante; de calculer les coûts militaires mondiaux (750 milliards de dollars en 1982[2]) et d'avoir mal à son chômage.

Comme partout ailleurs, la motivation première est la peur, suivie d'un sentiment d'urgence alimenté par les propos de la désormais célèbre Helen Caldicott, qui ne nous laisse «qu'un an et demi pour agir, après quoi l'armement sera trop avancé» ou par l'opinion d'experts militaires qui nous donnent à peine dix ans avant un cataclysme nucléaire.

Ces motivations sont fragiles, selon la conférencière Solanges Vincent, auteure de La **fiction nucléaire** et présentement à Action-travail des femmes: «On ne bâtit pas un mouvement crédible, une contre-force, sur la peur ou sur une manif, même si elles ont une raison d'être».

Il est évident que les milliers de Québécois-e-s venu-e-s au rendez-vous de la Journée internationale de la paix en octobre, ne sont à l'heure actuelle ni très informé-e-s ni très impliqué-e-s. Et ceux et celles qui le sont, qui militent et qui réfléchissent, le font pour des raisons très diverses. «Le mouvement se diversifie, ajoute Mme Vincent, il n'est plus l'apanage des jeunes, des universitaires et des femmes de bonne volonté comme dans les années 60. Et c'est une force.»

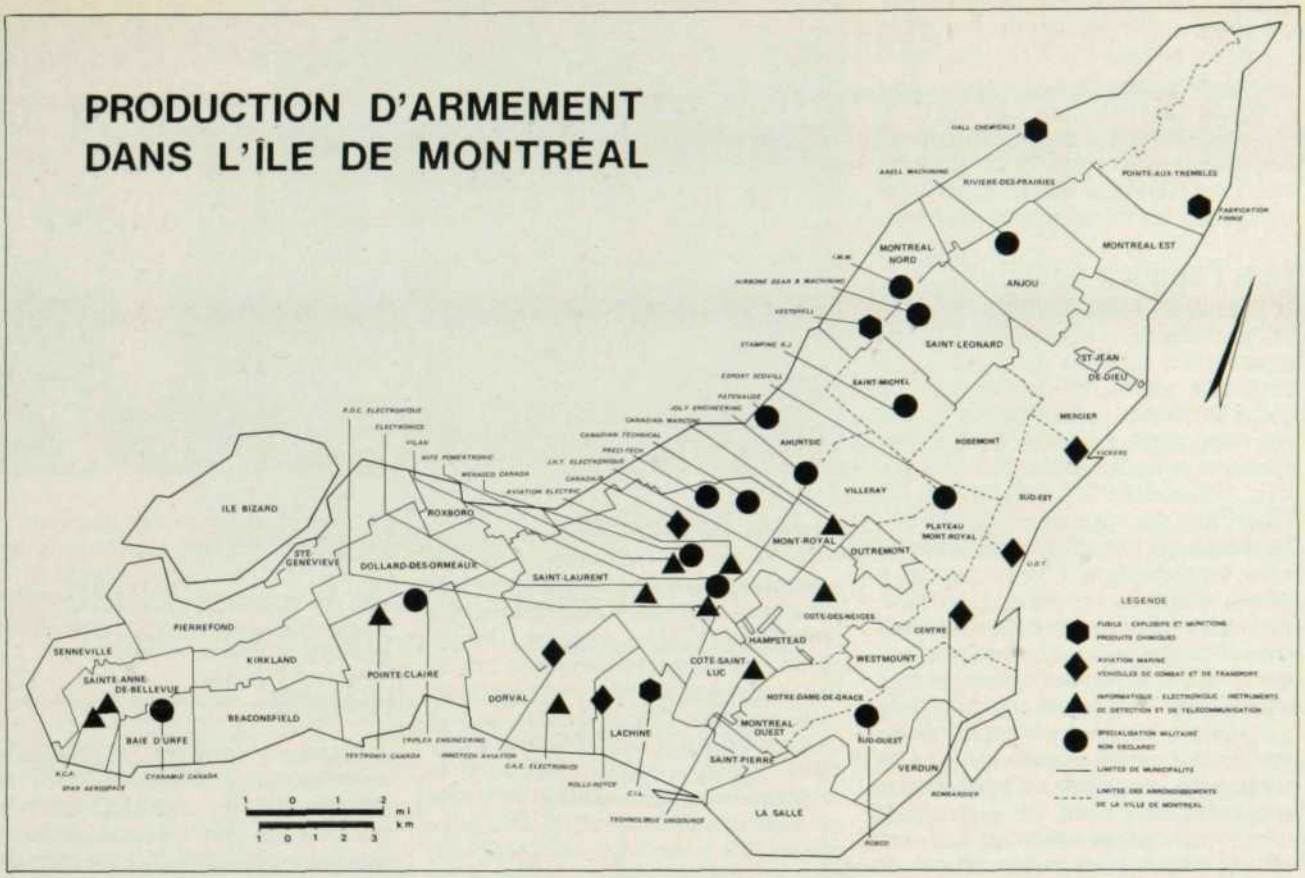
Photo: Serge Clément

De gauche à droite

En effet, les militant-e-s sont plutôt d'âge mûr, de tous les milieux et classes sociales et d'idéologies parfois très différentes. Il y a d'abord les chrétiens, incroyablement nombreux, qui veulent redonner un sens aux valeurs de l'Évangile et qui sont assez souvent indissociables des groupes «progressistes» puisqu'ils mettent l'accent sur une distribution plus égalitaire des richesses, sur l'écologie et sur le refus des abus de pouvoir. Il y a ensuite les pro-soviétiques, qui s'inspirent un peu trop des déclarations pompeuses du gouvernement soviétique et ne reconnaissent pas les groupes non alignés. Directement opposés à eux, se retrouvent les anarchistes, anti-autoritaires, parfois fidèles à Gandhi, parfois à ses antipodes, allergiques surtout à la gauche traditionnelle. Et, au bout de la ligne, se débat une pincée de féministes qui ponctuellement (et courageusement) défendent leur point de vue, en appellent au patriarcat, tentent de faire les liens entre le sexisme et le militarisme. Brassez le tout et vous avez un amalgame assez confus, surtout disparate, et pas toujours très politique. C'est un problème.

«Ici, on consomme des mouvements comme on consomme du café instantané, explique Solanges Vincent. Il n'y a pas de base d'analyse. Je ne veux pas dire: pas d'idéologie, je veux dire qu'on ne sait pas qui fait quoi, qui possède quoi, qui détient le pouvoir. Nous sommes «décroché-e-s» des rapports de force et par conséquent, nous ne savons pas à qui nous avons affaire. Nous, les femmes, avons appris dans le feu de l'action à mieux identifier nos adversaires mais le contexte socio-politique global semble encore absent de nos préoccupations, comme si nous ne savions pas que l'analyse doit être globale même si l'action est partielle. Bien sûr, la gauche en général n'a pas fait mieux. Elle a été paresseuse en allant chercher des idéologies toutes faites. Il faut se donner la peine d'aller voir ce qui se passe vraiment, il ne faut pas croire Radio-Canada comme le fait encore la gauche, sauf quand cela concerne «ses» luttes - et cela m'étonne toujours. Au Québec, on ne peut pas savoir ce qui se passe sans lire les journaux américains: c'est aux États-Unis que se prennent les décisions.

Croyez-vous à l'imminence d'un conflit nucléaire? Si oui, que ferez-vous pour l'éviter?



Qui est l'adversaire?

Pour Christine Burt, membre de la Coalition canadienne pour la surveillance nucléaire et actuellement employée au Social Committee à Montréal, les groupes pour la paix ne posent pas toujours les bonnes questions. «Il ne s'agit pas de savoir si nous allons tester le missile Cruise ou non. La question serait plutôt: sommes-nous prêt-e-s à redéfinir rapidement nos valeurs? Parce que à quoi ça sert de s'opposer au nucléaire et, en même temps, de ne voir aucun mal à une guerre conventionnelle? C'est courant dans le mouvement. Alors qu'il faut vouloir la paix pour tout le monde, retrouver le sens du partage plutôt que de la compétition, prôner l'importance des vies humaines, se débarrasser du «disposeable mentality». Pour cela, il faut commencer par revoir nos habitudes de consommation: on ne peut s'extasier devant les (eux vidéo ou les appareils ménagers supersophistiqués en sachant que toute haute technologie a son pendant militaire.»

On s'accorde pour dire que le mouvement - ou plutôt les mouvements, m'a-t-on répété - gobe autant que la population en général la propagande anti-communiste diffusée plus ou moins subtilement par nos médias. «Je dois continuellement répondre à la question: «Mais si nous désarmons, ne serons-nous pas vulnérables devant l'adversaire?» Comme si le surarmement n'était pas mille fois plus dangereux! Et puis il faut se rendre compte que les États-Unis ne visent pas que l'URSS, ils visent aussi tout ce qu'il y a de progressiste à l'intérieur même de leurs frontières. Il suffit de regarder comment l'administration Reagan traite les femmes, les pauvres, les mouvements populaires, les sans-pouvoir. Ils visent aussi le Tiers monde. Du temps qu'il était Secrétaire d'État, poursuit Solanges Vincent, Alexander Haig a dit quelque chose comme: «Les États-Unis doivent établir, non pas la parité des armes, mais l'hégémonie sur le monde pour maintenir leur accès aux ressources de la planète, c'est-à-dire aux matières premières du Tiers monde, au pétrole du Moyen-Orient, etc.».

Le commerce de la guerre

Tant qu'on entretiendra, à l'intérieur du mouvement pour la paix, l'idée du «Us and Them», le concept de l'Autre, de l'ennemi dont il faut se méfier, quand ce n'est pas le haïr, et finalement le concept du nationalisme («anachronique», selon Helen Caldicott), on ne verra pas que toute cette propagande sert dans l'immédiat à camoufler des intérêts économiques. Et c'est bien l'ironie de la chose: on parle de «guerre» mais en fait il s'agit de «commerce».

Sait-on que certaines compagnies nord-américaines, dont «notre» Pratt et Whitney. ont armé Hitler? Et que leurs succursales européennes ont été soigneusement épargnées lors des bombardements. Et, poursuit Solanges Vincent, «les profiteurs de guerre voudraient maintenant retourner aux armes conventionnelles parce que c'est plus rentable, on risque moins de tuer ses clients.»

Dans cette optique, tous les pays industrialisés, ainsi que certains pays du Tiers monde, sont responsables de la sur-militarisation de la planète. Avec le Cruise, par exemple, nous avons pris le Canada «les culottes baissées», la logique tortueuse des leaders politiques ne démontrant pas tant notre «solidarité à nos alliés» que notre fidélité a nos partenaires économiques. Quelle est la responsabilité du Québec là-dedans?

«Le Québec n'a jamais été preneur de décisions en ce qui concerne le développement industriel militaire. La preuve de son impuissance, c'est qu'il n'a pas pu maîtriser les retombées des F-18», répond Solanges Vincent. De plus, le gouvernement québécois est le seul gouvernement provincial, à l'heure

Croyez-vous aux négociations diplomatiques? Sinon, croyez-vous à la non-violence?

Croyez-vousàde

actuelle, à avoir appuyé **Opération Dismantle**, qui propose un référendum mondial sur la question du désarmement. «Mais, ajoute Mme Vincent, je me méfie des prises de position qui n'impliquent pas une action; c'est trop facile. Et puis ça n'empêche pas le gouvernement québécois de subventionner un tant soit peu la production militaire au Québec, sous couvert d'encourager les nouvelles technologies.»

Vers l'opinion publique

Dans les circonstances, il n'est peut-être pas très habile de faire du lobbying auprès du gouvernement québécois. Aurions-nous plus de chance auprès des députés fédéraux québécois? Comme le fait remarquer Dorothy Rosenberg, membre du projet Ploughshares, animatrice en matière de paix et de désarmement, rattachée au Studio D de l'ONF, «le Québec a un rôle important là-bas, avec tous les libéraux, (et bientôt les conservateurs ou même les nationalistes?) que nous élisons à Ottawa.» Solanges Vincent est plus dubitative: «Nous pouvons nous servir des campagnes électorales pour faire connaître le problème mais il ne faut pas penser que nous allons influencer un député, encore moins un parti. Ce qu'il faut, c'est informer et sensibiliser toute l'opinion publique car nous ne sommes pas encore prêt-e-s à faire face au problème collectivement. Or, le plus grand danger pour le mouvement est que nous restions entre nous, que nous ne sachions pas parler à la population en général. Ce fut le cas pour La Voix des femmes, d'ailleurs: anglophones unilingues pour la plupart, de classe moyenne et de bonne volonté totale, ces femmes se sont coupées de la population en ne comprenant pas ce qui se passait au Québec, même si elles pouvaient comprendre les luttes de libération ailleurs, en ne voyant pas non plus qu'il n'était pas suffisant de demander le respect des droits et libertés.»

Photos : Louise de Grosbois

La Voix des femmes

À l'exception d'une, toutes les femmes interrogées font ou ont fait partie de La Voix des femmes, cette organisation internationale dont l'instance locale, créée en 1960, a constitué le premier groupe pour la paix au Québec. Née pour protester contre les essais nucléaires et leurs retombées radioactives, La Voix des femmes a mené le fameux «Baby Tooth Campaign», organisant la collecte de milliers de dents de lait et prouvant par la suite que les enfants étaient bel et bien affectés. Au plus fort de la guerre du Viêt-nam, cet organisme a été l'un des premiers à informer les Canadien-ne-s des atrocités commises là-bas, comme l'utilisation de napalm, de défoliants, de «l'Agent orange», au moyen de témoignages publics de Vietnamiennes invitées au Canada et au Québec.

J'ignore si c'est parce que mes interlocutrices sont aussi impliquées ailleurs (on dirait que faire partie de plusieurs groupes est une caractéristique des membres du mouvement pour la paix), mais il est clair que La Voix des femmes, même si elle est beaucoup plus féministe qu'à ses débuts, prend peu de place dans l'ensemble du mouvement. Cela est peu surprenant étant donné un leadership toujours blanc, mâle et anglophone, qui montre un talent fou pour calculer le nombre de bombes ou évaluer les stratégies militaires à l'Est comme à l'Ouest mais qui semble autrement manquer d'imagination!

À ce type de leadership, on réagit différemment. C'est le désir de voir un groupe francophone travailler à partir des réalités d'ici qui a poussé Mado Bachant a fonder avec d'autres le Réseau québécois pour le désarmement. Les autres femmes rencontrées, Solanges Vincent, Christine Burt, Dorothy Rosenberg et Dihanne Ampleman (du Service d'information sur le désarmement) sont mal à l'aise pour d'autres raisons: le manque d'analyses, de perspectives féministes et l'autoritarisme de certains. «Un homme m'a reproché d'avoir parlé de sexisme pendant une conférence, comme si ça allait nuire au mouvement», raconte Mme Vincent.

Et alors?

On pourrait croire que les Québécoises impliquées dans le mouvement pacifiste revivent aujourd'hui ce que les Américaines ont vécu dans les années 60, c'est-à-dire une certaine marginalisation et la non-reconnaissance de leur analyse qui incita «nos voisines» à quitter le mouvement pour la paix, pour n'y revenir que dernièrement.

Avons-nous manqué de temps, manquons-nous encore d'effectifs pour créer au Québec un mouvement de femmes pour la paix comme il en existe aux États-Unis et même au Canada? Ou l'impact du féminisme est-il moins grand ici que là? Actuellement, deux militantes, deux étudiantes et deux «ménagères» tentent de créer un groupe féministe sur la question. Faut-il y voir le début de ce mouvement? Je l'espère. Sinon, le mouvement pour la paix et le désarmement risque de devenir statique, d'être un service aux consommateurs-trices ayant soudainement envie de paix, sans entraîner la compréhension des véritables enjeux: le mépris des riches pour les pauvres, des Blancs pour les Noir-e-s, des hommes pour les femmes et, surtout, l'étonnante facilité qu'ils ont tous de recourir à la violence pour prouver leur «supériorité».

FRANCINE PELLETIER

1/ Voir **«Les cavalières de l'Apocalypse»,** *LVR septembre 1983.*
2/ Ce qui suffirait à nourrir, loger, habiller, éduquer tous les habitant-e-s de cette planète pendant un an. Selon le Groupe de travail sur les usines d'armements au Québec, Montréal

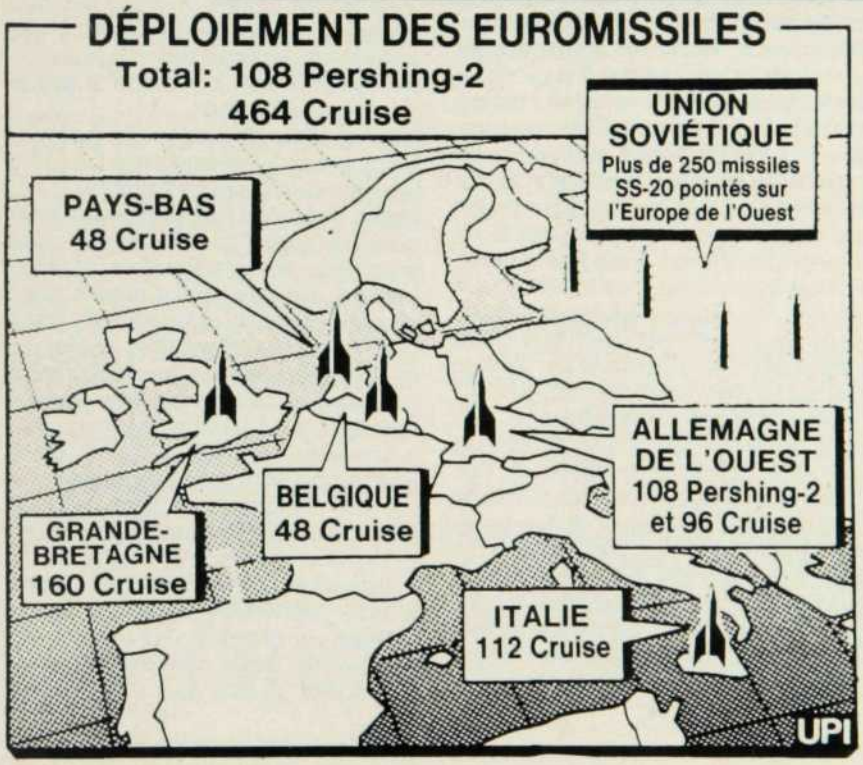
stratégies pour les femmes pacifistes? S.V.P., répondez à La Vie en rose.

Croyez-vous à l'imminenc

Elles ont choisi leur camp

Il y a plusieurs façons de lutter. Partout dans le monde, les femmes pacifistes le montrent bien quand elles décident d'ajouter à l'effet ponctuel et spectaculaire des grands défilés de protestation la pression plus lente et tenace de leurs camps pour la paix. Plus qu'un simple remake des sit-in soixante-huitards américains, il y a là une stratégie nouvelle de la non-violence, une formule ouverte laissant cours à l'invention.

Les Anglaises ont ouvert le pas, suivies par les Allemandes, les Italiennes et même les Australiennes! À première vue semblables, leurs expériences, quand on les compare, révèlent cependant, derrière l'objectif commun, des différences de motivations politiques et de positions féministes intéressantes.



GREENHAM COMMON, ANGLETERRE

Le siège le plus long

Depuis deux ans et demi, accrochées aux grilles de la base militaire de Greenham Common, elles défient Margaret Thatcher et la police britannique. Leur action n'a pas empêché l'arrivée des missiles Cruise en Angleterre, mais elle a attiré l'attention du monde. Qui sont ces femmes? Par qui sont-elles appuyées? Sally Burch et Catherine Germain ont rencontré là-bas, au printemps dernier, trois de ces manifestantes pas comme les autres.

«Tout commença par une belle journée d'été, le 27 août 81. Quarante femmes, quatre hommes et quelques entants quittent Cardiff. dans le pays de Galles et. après dix jours de marche, arrivent à Greenham Common. base militaire anglo-américaine, dans le Berkshire en Angleterre. Elles et ils s'installent devant l'entrée principale de la base. Les femmes réclament un débat à la télévision avec le ministre de la Défense nationale sur l'installation des 96 missiles Cruise. On leur refuse et elles décident alors de rester sur place: «Nous resterons ici aussi longtemps qu'il le faudra pour empêcher l'installation des missiles». proclament-elles! Six mois plus tard, elles décident d'ouvrir le camp aux «femmes seulement» afin «d'augmenter l'efficacité de leur opposition non violente».

Deux ans et demi plus tard, elles sont toujours là: une quarantaine en permanence et des milliers lors des manifestations et des actions organisées, et ce maigre l'arrivée des fameux missiles, malgré le harcèlement de la police et des autorités municipales, maigre de nombreuses arrestations (près de 500 femmes ont fait de la prison), et maigre la menace de tirer sur elles à bout portant si elles s'introduisaient dans la base à nouveau.

Ensemble, elles ont mobilisé l'opinion publique a tel point que Margaret Thatcher a cru nécessaire de lancer une campagne de propagande en faveur de sa politique de défense. Pour réussir un tel coup de force, ces femmes ont été obligées de s'exprimer, dans une grande mesure, à travers des médias qui tantôt vantent leur persévérance et leur abnégation — l'image des mères qui se sacrifient pacifiquement pour sauver leurs enfants — tantôt les traitent de tous les noms pour les marginaliser.

d'un conflit nucléaire? Si oui, que ferez-vous pour l'éviter?

Croyez-vous aux négociations

Mais les groupes féministes, pour la plupart, restent distants face à l'action de Greenham Common, préoccupés par d'autres priorités ou simplement réticents face à l'idéologie qui s'en dégage. Est-ce par manque de souplesse? Les femmes de Greenham Common seraient-elles trop pragmatiques? Ce sont quelques-unes des question que nous voulions approfondir.

MARY

C'est par sa foi religieuse - elle est quaker - que Mary, 32 ans, a été sensibilisée à la lutte anti-nucléaire. Elle a milité par la suite au CND (Campagne pour le désarmement nucléaire, organisation nationale de grande envergure) avant de s'installer à Greenham Common.

La Vie en rose: Peut-on comparer l'action de Greenham Common à celle du CND?

Mary: Je n'oserais pas dire que nous sommes plus efficaces; je ne crois pas que les comparaisons soient toujours utiles. Mais nous avons ICI une façon de procéder bien à nous. Quand il s'agit d'actions, la créativité est à l'ordre du jour et chaque action a son thème. Par exemple, le 12 décembre (82), c'était «Embrase the Base». Des milliers de femmes ont entouré la base militaire, laissant sur la clôture les symboles de ce qu'elles chérissaient le plus au monde, toutes des choses qui ont rapport à la vie et à la façon dont nous la préservons.

Bien sûr, il y en a qui disent qu'il est sexiste d'exclure les hommes du camp. Je leur réponds que les hommes non violents, surtout dans une situation de confrontation, sont assez rares, merci. Et puis, ils ont cette manie de tout organiser de façon quasi militaire.

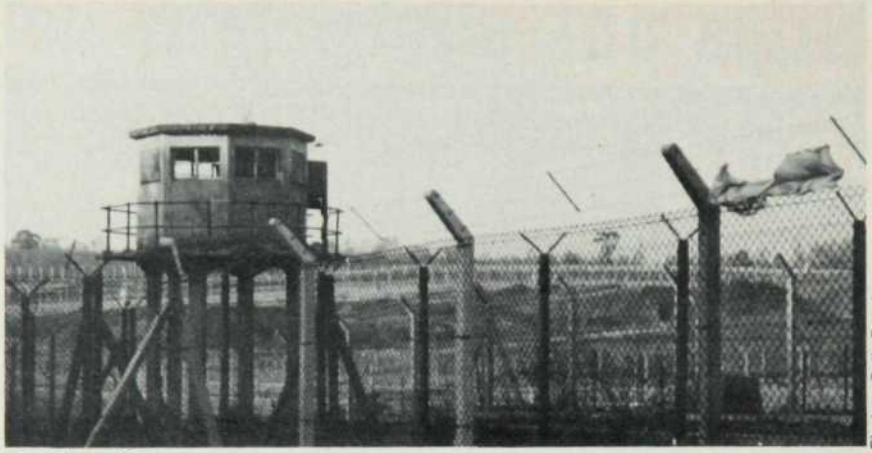
LVR: Tu n'es pas personnellement impliquée dans un groupe féministe. Comment ces groupes pourraient-ils aider Greenham Common?

Mary: Bien sûr que je suis féministe, j'habite ici! C'est ici que j'ai fait connaissance avec le féminisme pour la première fois. Je ne connais rien des autres groupes mais je sais qu'ici nous n'avons pas de leaders, tout le monde a la même importance. Bien sûr, à vivre ensemble comme on le fait, les conflits sont assez nombreux. Le spiritualisme (le contact avec la nature, les déesses, tout ça...) de certaines, par exemple, a déplu à d'autres.

Mais nous avons ici des femmes qui viennent de partout en Europe. Je pense qu'une majorité de femmes prennent conscience que ça ne tourne pas rond dans le monde et qu'elles peuvent y faire quelque chose. C'est vraiment très excitant...

Zoufi

Zoufi est une Française vivant depuis plusieurs années en Angleterre. Féministe engagée de longue date, elle a fait partie de groupes de femmes qui développent une pratique en auto-santé avant de venir au camp de Greenham Common.



Photos : Sally Burch

Greenham Common

LVR: Comment vois-tu ton action féministe par rapport à l'action pacifiste?

Zoufi: L'expérience que tu as en tant que femme ici... Le 12 décembre 82, par exemple, parmi les 35 000 femmes qui sont venues, beaucoup n'étaient pas féministes et avaient encore en tête l'image que les médias donnent des féministes - des femmes macho qui détestent les hommes, et que sais-je encore. Or, elles se retrouvent entre femmes pour la première fois de leur vie. Elles passent un, deux jours, à chanter ensemble, à se toucher, à s'embrasser. Elles découvrent leur force en tant que femmes et elles n'ont plus peur.

Notre force n'est pas de donner un coup de poing dans le nez, c'est de durer, de reprendre tout ce qui a été méprisé par le patriarcat, c'est notre intuition, nos émotions. Et à travers ça, nous rejoignons énormément de femmes en Angleterre. Nous voulons que les femmes se débarrassent de l'idée qu'elles n'ont pas de pouvoir, et sachent qu'on peut faire quelque chose. Et notre point commun c'est la non-violence. C'est notre engagement et c'est une forme d'action. Nous ne vaincrons pas la violence par la violence...

Greenham Common : le camp principal et, avec la tuque, Mary.

Connie

Connie est membre de WONT (Femmes contre la menace nucléaire) à Islington. Elle se définit comme lesbienne féministe radicale et participe activement à un groupe de soutien pour Greenham Common.

LVR: A quel point le mouvement féministe est-il implique dans le mouvement pour la paix et à Greenham Common en particulier?

Connie: Il faut identifier trois niveaux d'implication, au départ. D'abord les femmes qui se disent féministes mais qui ne font pas nécessairement partie d'un groupe, et elles étaient fort nombreuses le 12 décembre 1982. Ensuite, parmi les groupes féministes, une majorité qui ne croit pas tellement à Greenham Common, Pour plusieurs raisons beaucoup se souviennent des années 60 et de ce qui se passa dans le mouvement pour la paix à ce moment-là. Elles ne croient pas que les armes nucléaires soient une bonne piste de départ, en ce qui concerne la lutte des femmes; elles pensent qu'il vaudrait mieux faire du travail à la base, s'attaquer à des questions spécifiques comme la santé. Ces femmes ne sont pas du tout impliquées à Greenham. Enfin, il y a des féministes de longue date, comme moi, qui sont actives ici mais nous sommes assez rares.

LVR: Jusqu'à quel point l'action de Greenham Common représente-t-elle une bonne stratégie face à la menace nucléaire?

Connie: Elle est essentielle. Si on regarde les sondages, on voit que l'opinion publique a changé complètement depuis le 12 décembre 82: 66% des gens se disent maintenant opposé-e-s au Cruise en Angleterre et 2/3 des opposants sont des femmes... Je crois que le succès de ce camp n'est pas étranger au fait que nous ne sommes que des femmes. Nous travaillons mieux entre nous et nous retournons les difficultés qui surviennent de façon positive. De plus, nous savons fournir l'effort

diplomatiques? Sinon, croyez-vous à la non-violence?

Croyez-vousàd'autresstratégiespourlesfem

émotif nécessaire pour maintenir la communauté à travers des conditions très difficiles. Maintenant, l'image publique qu'on nous renvoie de nous-mêmes est souvent tout autre, mise à part la diffamation pure et simple. Les porte-parole de Greenham tentent de soigner une image qui sait plaire à la presse. Mais dire que nous sommes ici pour nos enfants, comme certaines le font, c'est aussi minimiser notre importance à nous et laisser intact tout le sacro-saint rapport mère/enfant.

LVR: N'est-ce pas difficile pour toi, en tant que féministe, d'être impliquée dans un mouvement qui projette une image traditionnelle des femmes?

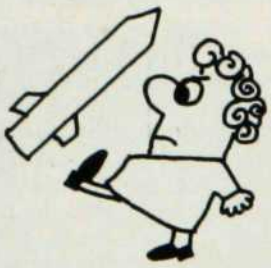
Connie: Je pense surtout qu'il est de toute première importance de communiquer avec d'autres femmes. Et puis, le fait que nous ne partons pas toutes du même point de vue ne veut pas dire qu'elles n'ont pas des choses à m'apprendre et qu'elles n'écouteront pas ce que j'ai à dire.

LVR: Est-ce que tu crois que le féminisme sera influence par le mouvement des femmes pour la paix?

Connie: Je crois que c'est inévitable même si je ne saurais dire exactement comment. L'hostilité des féministes envers Greenham, en fait, m'inquiète beaucoup. Je crois qu'elles se sentent menacées par ce nouveau phénomène. Après tout, ça fait dix ans qu'elles se battent, qu'elles vivent de rien, énormément préoccupées par leurs luttes- l'avortement, la violence faite aux femmes, etc. - et voilà que des femmes sans aucune expérience politique s'amènent et attirent toute l'attention. Je crois qu'il faut sérieusement songer à se défaire de ce ressentiment. La réalité est que Greenham Common a permis à des milliers de femmes de devenir actives politiquement et c'est là son importance.

SALLY BURCH
CATHERINE GERMAIN

1/ Edith Rubinstein, in **Chronique,** *la revue de l'Université des femmes de Bruxelles, juin 1983.*



HASTELBACH, ALLEMAGNE DE L'OUEST

Au cœur de la cible

dossier

C'est en Allemagne de l'Ouest qu'ont eu lieu depuis un an les manifestations pacifistes européennes les plus impressionnantes. Ce qui n'a pas empêché la «décision historique» du Bundestag, votant le 22 novembre le déploiement des Pershing sur son sol. Allemande d'origine et résidant au Québec depuis quelques années, Adriane-Bettina Kobusch a passé en RFA «l'automne chaud» précédant ce vote. Elle raconte ici ce qu'elle y trouva.

D'abord, l'atmosphère, terriblement tendue. Il n'est pas surprenant que les Allemand-e-s aient peur: tous les jours, programmes de télévision et journaux ramènent la question de l'armement. Qu'on soit pour ou contre, tout le monde se sent concerné-e. Les discussions sont d'ailleurs nombreuses, passionnées et très chargées d'émotivité.

Ma visite coïncidait avec la période des grandes manœuvres militaires; les soldats et toute leur artillerie étaient omniprésents. En plein cœur de la Forêt Noire, les avions de combat américains nous passaient régulièrement au-dessus de la tête, situation si angoissante et si absurde que nous en avions les larmes aux yeux.

Une cible de choix

Les «Alliés» de la dernière grande guerre maintiennent tous des bases militaires en Allemagne. C'est ce qui explique pourquoi les Américains, se basant sur la soi-disant nécessité de «rétablir l'équilibre des forces nucléaires», ont décidé d'y installer 96 missiles Cruise et 108 missiles Pershing II. Pourtant, de nombreux experts pensent ici que la parité entre les deux super-puissances existe déjà, les Soviétiques ayant l'avantage au niveau quantitatif et les Américains l'ayant au niveau qualitatif. Ce qui signifie concrètement que les Américains peuvent tuer 40 fois chaque Soviétique, et les Soviétiques 20 fois chaque Américain-e...

L'implantation de ces nouvelles fusées ne fait qu'accroître le danger. Avec le Pershing II, par exemple, le temps d'alerte passe de 7 à 4 minutes. L'«ennemi» n'a donc plus le temps de vérifier l'authenticité du danger, et au risque d'être lui-même détruit, doit immédiatement contre-attaquer. Sachant que les fausses alertes sont fréquentes, même sur les systèmes supersophistiques des Américains, la situation devient alors extrêmement explosive. Une simple erreur d'ordinateur pourrait être à l'origine d'un holocauste nucléaire.

Nous sommes la cible première d'une telle contre-attaque. La République fédérale

Photo : Sylvain Ducas

d'Allemagne, qui n'a aucun pouvoir décisionnel sur l'emploi des armes entreposées sur son sol (ce pouvoir repose entièrement dans les mains des Américains) disparaîtrait complètement. Pour les Allemands, la menace nucléaire équivaut ni plus ni moins au suicide collectif, ce qui explique l'ampleur du mouvement pacifiste chez nous: choisir entre la paix et l'extermination.

Une force considérable

Le mouvement englobe toutes les couches de la population. On y trouve aussi bien des personnes engagées individuellement que des groupes représentant diverses tendances idéologiques, l'urgence de la lutte étant telle qu'on surmonte ses divergences. Se côtoient donc la gauche, les féministes, les verts, le cierge protestant et même les conservateurs. Ceci ne veut pas dire que les groupes perdent leurs caractéristiques ou négligent leur propre démarche mais les grands événements sont organises ensemble, comme la semaine d'action intensive qui a culminé, le 22 octobre dernier, avec la plus grande manifestation en faveur de la paix jamais vue en RFA. Plus d'un million de personnes, une chaîne humaine s'étendant sur 113 kilomètres, de l'aéroport militaire où allaient arriver les missiles jusqu'au site de leur déploiement, et plus de 500 000 personnes à Bonn. Plusieurs personnes prirent la parole: l'ancien chancelier Willy Brandt. Petra Kelly du Parti vert, un curé et même un général de l'armée américaine. Une vieille femme juive et

mes pacifistes? S.V.P., répondez à La Vie en rose.

Croyez-vous à l'imminence d'un conflit nucléaire?

communiste incita son auditoire à ne pas commettre l'erreur du temps de la montée du nazisme. «Cette fois, vous ne pourrez pas dire que vous n'avez rien su». Et ma mère me dit: «Je ne veux plus faire semblant de ne rien voir. J'espère seulement que nos voix atteindront l'Amérique...mais il faut continuer le travail et ne pas nous laisser décourager par le déploiement des missiles car nous représentons une force considérable».

Les femmes de Hastelbach

L'engagement pour la paix ne se limite pas aux intellectuel-le-s. Par exemple, beaucoup de villageois-es résidant près des sites de déploiement s'organisent. Il s'agit de fermiers qui ont toujours été très conservateurs. Dans un de ces villages, les citoyens se rencontrent régulièrement pour discuter de la paix. Pendant que les hommes se disputent sur le nombre d'armes possédées de chaque côté, les femmes, assises à une autre table, s'accordent pour dire que ce genre de calcul ne fait que mener à la guerre. Et puis, après quelques bières, les hommes commencent à vanter les aventures et la camaraderie de la dernière guerre, et les femmes de secouer la tête. Finalement, elles qui connaissent à peine le mot «féminisme», prennent toute l'organisation en main. Ainsi, on voit bien que les réactions des hommes et des femmes face à la guerre ne sont pas les mêmes. Les hommes se fient beaucoup plus sur «la politique de la force» puisque là sont leur pouvoir et leur identité depuis toujours.

Le désir des femmes de s'impliquer dans la lutte pacifiste à leur façon, souvent seules, a donné naissance à un camp féministe à proximité de la base militaire de Hastelbach. C'est ici que les missiles de croisière, chacun 10 fois plus puissant que la bombe d'Hiroshima, vont être installés. D'ailleurs, nous savons, à de nombreux signes d'avertissement, que cette région est occupée par des militaires: des villages entiers ont disparu...

Les femmes du camp ont déjà mené plusieurs actions, comme par exemple empêcher l'essai d'un missile Lancet. Elles ont également occupé la base militaire voisine de Hastelbach. Et c'était une première en RFA. Mais étant donné qu'elles ont des vécus très différents, il ne leur est pas toujours facile de se mettre d'accord sur les plans d'action. C'est pourquoi, à l'intérieur du campement, elles se sont divisées en petits groupes autonomes, vivant ensemble, prenant leurs propres décisions face aux actions a entreprendre. Chaque soir, les représentantes se rencontrent pour communiquer les désirs de leur groupe, coordonner les activités et, finalement, rapporter à leur unité le résultat de la discussion. Ce type d'organisation permet un fonctionnement efficace sans toutefois exiger la soumission à la majorité.

Remous dans la population

Parmi la population environnante, on sent un mélange de réserve et de curiosité. Un des problèmes pour les villageois, c'est que l'armée américaine représente pour eux de nombreux emplois, dont 600 à l'aéroport militaire de Hahn seulement Pour une région dont le taux de chômage atteint presque 60%, c'est bien sûr un critère important. Et puis, on entend aussi ce genre de remarque: «Qu'est-ce que vous voulez? Nous avons perdu la guerre, nous sommes maintenant un pays occupé. Il n'y a rien à faire». Cet argument fait croire que les hommes de cette génération attendent encore le châtiment de leurs actes de guerre sous la forme d'un holocauste nucléaire.

De plus, face aux femmes du camp, les villageois découvrent un mode de vie qui ne ressemble en rien au leur. Pour eux et elles, les «habitantes des 80 tentes» semblent venir d'un autre monde, par leurs façons de s'habiller, de communiquer, de se nourrir, de se comporter. Deux femmes qui s'embrassent sur la place du marché peuvent provoquer certains remous.

Même si la possibilité d'empêcher réellement le déploiement des armes en Allemagne était minime, cette grande mobilisation des gens représente une chance de conscientisation générale. Nombreux sont ceux et celles qui procèdent à une profonde remise en question de notre système politique basé sur la loi du plus fort. A mon avis, les féministes, qui ont toujours lutté contre la répression et pour l'auto-détermination, ont le devoir de s'impliquer activement dans cette lutte même si elle semble parfois sans espoir.

ADRIANE-BETTINA KOBUSCH

CAMISO, ITALIE

Sans le consentement du Pape

La décision de l'OTAN, en décembre 79, de répondre à la menace des SS-20 soviétiques (voir tableau) par un déploiement massif d'euromissiles, incluait le stationnement de 112 missiles Cruise à Camiso en Sicile, au printemps 84. C'est ainsi que l'Italie, assez loin du débat nucléaire jusqu'à maintenant, est entrée dans le bal. Les Italiennes réussiront-elles ce que leurs consœurs anglaises, allemandes, hollandaises n'ont pu encore faire? Lucia Malvisi est passée l'été dernier au camp des femmes de Camiso.

Août 1983. Il fait très chaud à Camiso, cette petite ville sicilienne à peu près inconnue jusqu'à ce qu'on décide d'y installer des missiles Cruise. Et il n'y a pas beaucoup de femmes à La Ragnatela (la toile d'araignée), le camp des femmes pour la paix monté près de la base de l'OTAN où seront entreposés les missiles.

Le camp existe depuis deux ans La plupart des femmes sont des étrangères: Hollandaises, Américaines, Allemandes. Peu d'Italiennes: elles sont restées dans leurs villes respectives où elles organisent des activités destinées à ramasser l'argent nécessaire à l'achat du terrain.

Mais aujourd'hui, à Camiso, j'en vois quelques-unes: des féministes, des écologistes, des catholiques... un mélange hors de l'ordinaire Toutes sont ICI pour demander le désarmement et la paix. Le soir, on se retrouve autour de la cuisine pour discuter.

Cristiana a 30 ans. Elle a milité dans l'extrême-gauche puis dans le mouvement féministe romain, une histoire commune a tant

Photos : Lucia Malvisi

Si oui, que ferez-vous pour l'éviter?

Croyez-vous aux négociations diplomatiques? Sinon, croyez-

d'autres: «J'ai choisi de passer mes vacances politiquement **Ici,** en Italie, on est en retard par rapport à d'autres pays en ce qui concerne le désarmement. Quand la décision d'installer les missiles a été prise, nous étions ébranlées par la grave question du terrorisme. C'était en 1979: la crise économique menaçait les femmes d'être renvoyées à la maison ou de n'avoir plus que du travail à temps partiel. Il fallait s'occuper aussi de la gestion de la loi sur l'avortement.

Le mouvement a connu une période de crise mais en ce moment nous sommes en train de nous retrouver, après avoir passé quelque temps à nous chercher comme personnes, en dehors du mouvement. Les discussions ont recommencé autour de la question du pacifisme; la décision de participer à un mouvement mixte provoquait beaucoup d'interrogations. Plusieurs se demandaient si nous n'allions pas retourner à la double militance du début des années 70.

Mais je pense qu'après dix ans de séparatisme, nous sommes capables de garder notre spécificité même dans un mouvement mixte. C'est notre vie qui est en jeu, avec tout ce que nous avons réussi à réaliser comme femmes et comme mouvement. Notre présence est nécessaire dans un mouvement qui ne se limite pas à être pacifiste mais qui conteste aussi un gouvernement qui voudrait bien nous confiner au privé.»

Le retour des Américains

Claudia, 50 ans, est militante de l'UDI (l'Unione delle donne, l'organisation des femmes du Parti communiste italien): «Je suis née pendant le fascisme et **j'ai** vécu les horreurs de la dernière guerre. C'est-à-dire des années de peur avec les fascistes et les Allemands, et ensuite l'armée américaine venue nous «libérer»... pour avoir le droit aujourd'hui de nous imposer ses missiles.

Il n'y avait pas beaucoup de différences entre les soldats allemands et américains. Je veux dire par rapport aux femmes: ils nous regardaient de la même façon. Nous étions des objets qui leur appartenaient par «droit de guerre»: ou nous étions perdantes ou nous étions libérées. Je n'ai pas envie de vivre une autre guerre encore plus horrible.

Fabrizia, 25 ans, est à Camiso avec son enfant de trois ans: «Je suis venue ici avec un groupe de mères de Torino, avec nos enfants. Comme femme **j'ai** donné la vie et il est naturel que je sois ici. La mort fait partie du monde des hommes. Il faudrait que des enfants naissent ici où il y a des instruments de mort, je pense que le slogan «Peace and love» est encore valide.»

Trois témoignages différents, qui n'ont apparemment rien en commun: mais ces femmes sont ici, ensemble. Il y a souvent des disputes mais on arrive à trouver des accords. Tout le monde sait que les missiles seront déployés mais les femmes veulent faire sentir leur présence à elles.

22 octobre 1983 un million de personnes défilent dans les rues de Rome. La moitié sont des femmes. Des centaines d'autobus les ont amenées de partout assister à la manifestation nationale contre le déploiement des missiles Cruise. L'UDI et le mouvement féministe (autonome) ont décidé de participer à la manif en tant que femmes. Bien qu'il y ait toujours eu des désaccords entre les deux groupes, ils ont toujours fait front pour les «grandes occasions»: la loi sur l'avortement, la loi contre la violence sexuelle, le 8 mars, etc.

Photo: Lucia Malvisi

Et maintenant des milliers de femmes marchent dans les rues romaines. Il y a même là des couvents de sœurs au grand complet, sans le consentement du pape, évidemment!!!

LUCIA MALVISI

dossier

SENECA, **ÉTATS-UNIS**

Les louves de Romulus

Le 4 juillet 1983, environ 700 femmes se rassemblèrent sur un terrain avoisinant le dépôt militaire de Seneca,[1] dans le nord de l'État de New York. Elles inauguraient le «Camp des femmes pour un avenir de paix et de justice». Depuis, des milliers de femmes originaires d'un peu partout aux États-Unis et dans le monde sont venues camper sur ce terrain de 51 acres, à Romulus, pour protester contre la politique américaine de réarmement et contre la course aux armes nucléaires. «Nous voulons un monde où l'on respecte et l'on valorise les êtres humains, les animaux, les plantes et la planète elle-même.»[2] Eileen Bolonsky était à Romulus en août. Elle décrit ici l'atmosphère et les préoccupations du camp.

Les protestations organisées de femmes ne sont pas chose nouvelle à Seneca. En effet, en 1590, les femmes de la Confédération iroquoise s'y sont réunies pour demander la paix parmi les nations indiennes. Au milieu du XIXe siècle, Harriet Tubman y aidait les esclaves noir-e-s à se libérer grâce à l'«Underground Railroad». La première Convention de femmes à demander le droit de vote eut lieu à Seneca Falls. tout près de là. Les femmes ont toujours joué un grand rôle dans la lutte contre la violence et l'oppression, et Seneca est un lieu on ne peut plus approprié pour perpétuer cette tradition.

Quand on entre dans le Camp des femmes pour la paix, on se fait accueillir par des bannières éclatantes, des banderoles et des slogans de toutes les couleurs. Les 51 acres de terre ont été achetés spécialement pour fournir aux participantes un espace autorisé. Une vieille maison sur le bord de la route sert de bureau d'accueil (le seul endroit où les hommes sont admis). Derrière la maison, on a transformé une grange en salle de projection et en dispensaire médical. Les terrains de camping occupent deux champs plus éloignés, invisibles de la route principale. Seuls 15 acres de boisé séparent le camp des palissades entourant le dépôt militaire.

Durant cette fin de semaine de la mi-août, le sentiment général dans le camp est à l'ouverture et à l'échange. Loin de la route, les

vousàlanon-violence?

Croyez-vous à d'autres stratégies pour les femmes pacifistes? S.V.P.,

Laserphoto AP

Des soldats attendent d'appréhender une des 200 manifestantes qui ont tenté de franchir l'enceinte du dépôt militaire Seneca.

femmes se promènent torse nu; on entend de la musique et il règne entre les femmes, quel que soit leur âge ou leur race, un climat de grande réciprocité. Cette ambiance peut se comparer à celle des festivals de musique pour femmes, à une grande différence près cependant: ici, le sentiment de l'urgence politique est très fort, et même si l'éventail d'opinions et de philosophies est large, on ressent un désir profondément partagé de combattre les structures qui perpétuent la folie nucléaire.

Il semble que les femmes soient venues à Seneca pour une multitude de raisons. «C'est mon souci de l'existence et mon désir de finir mes jours sans craindre de me faire volatiliser avec la planète qui m'ont emmenée ici», explique Thelma B. Moore, une femme noire de 77 ans résidant à New York. Viveka Enlander, elle, est venue de Suède avec 100 autres compagnes: «Nous, en Europe, nous voulons dire aux Américains que nous ne voulons pas être les victimes de leurs bombes».

Débats politiques et désobéissance civile

Durant cette fin de semaine, les débats portèrent surtout sur les femmes de couleur et le racisme aux États-Unis. On organisa dans la nuit une marche symbolique le long de l'Underground Railroad. On projeta des films politiques suivis de discussions sur les femmes africaines. On parla beaucoup de l'absence des femmes de couleur au camp.

«Les femmes d'ici sont majoritairement blanches et issues de la classe moyenne, expliquait Barbara Hendrie, de Boston. Leur vision des choses provient d'une expérience commune. Or nous devons construire une base de solidarité large et travailler avec les femmes de couleur si nous voulons que le mouvement pour la paix aboutisse quelque part.»

Depuis l'ouverture du camp, les femmes ont organisé une série d'actions directes non violentes contre le dépôt militaire, certaines basées sur la désobéissance civile, d'autres légales. Un soir, quelques femmes ont escaladé la clôture du dépôt et sont allées planter des fleurs sur la pelouse devant l'entrée. Une demi-heure plus tard, la police militaire leur est tombée dessus et les a arrêtées. Chacune des manifestantes eut droit à un ordre de «garder la paix» avec menace de poursuites en cas de nouvelle infraction. À une autre occasion, des femmes ont grimpé sur le réservoir d'eau de la base où s'étalait en grosses lettres la devise de l'armée: «Le devoir d'abord, le peuple toujours». Elles camouflèrent la première partie du slogan pour ne laisser visible que «Le peuple toujours». Les militaires ne s'en sont rendu compte que le matin suivant.

Le 1er août, 2 000 femmes se rassemblèrent à Samson State Park, de l'autre côté du dépôt, et marchèrent en cortège autorisé jusqu'aux portes de l'entrepôt aux explosifs. Elles se heurtèrent à 150 contre-manifestants venus des villes voisines qui les conspuèrent avec des banderoles et des insultes du style «Irradiez ces chiennes» ou «Hors d'ici les traîtres à l'Amérique et à la féminité». Cette fin de semaine-là vit l'opposition des gens de la région gagner du terrain. En effet, deux jours plus tôt, 300 résidents en colère avaient bloqué une manifestation autorisée de 75 femmes entre Seneca Falls et le camp (marche commémorant la Convention des femmes de 1848). Le shérif avait alors suggéré aux manifestantes de changer d'itinéraire, mais celles-ci s'étaient assises sur la route en lui demandant de les laisser continuer et d'empêcher tout acte de violence. Résultat: 54 femmes furent arrêtées.

C'est à cette occasion que le gouverneur de l'État de New York, Mario Cuomo, décida d'instituer l'état d'urgence pour protéger les femmes du camp. D'après lui, le public avait le droit de savoir si on entreposait des armes nucléaires sur le sol de l'État. Des centaines de policiers d'État et de policiers militaires furent dépêchés à Seneca pour surveiller la manifestation du 1er août.

Ce jour-là, les femmes organisèrent à la porte du dépôt une cérémonie rituelle de deuil et de colère; elles se retirèrent ensuite pour permettre à plus de 200 femmes de poser un geste de désobéissance civile en escaladant la clôture. La police les arrêta et elles furent accusées d'atteinte a la propriété. Beaucoup parmi elles refusèrent d'obtempérer et de s'identifier, montrant qu'elles étaient convaincues de la justice de leur lutte. Celles qui n'avaient pas déjà été arrêtées reçurent ordre de garder la paix tandis que 12 femmes qui avaient commis des «infractions» semblables auparavant furent gardées toute la nuit et on leur signifia les dates de leurs procès.

répondez à La Vie en rose.

Croyez-vous à l'imminence d'un conflit nucléaire? Si oui, que ferez-vous

Lèse-drapeau et chasse aux sorcières

Les contre-manifestations des gens de la région n'étaient pas les premiers signes de conflit. En effet, la ville de Romulus avait manifesté plus tôt son opposition, durant les premiers jours du camp. Les femmes, après un débat difficile, avaient fini par refuser de hisser un drapeau américain qu'un homme de la région leur avait donné. Beaucoup parmi elles voyaient dans ce drapeau le symbole du patriarcat qu'elles combattaient. Les gens de la ville, eux, virent dans ce refus une profession de foi communiste. Des centaines de drapeaux américains se mirent à fleurir les pelouses des maisons.

Des rumeurs de lesbianisme et de sorcellerie ont alimenté bien des idées fausses chez les gens du coin. Meredith Smith raconte: «Ils voyaient arriver des centaines de femmes très différentes de celles qu'ils connaissaient. Ce sont leurs peurs qui ont en grande partie dicté ce qu'ils ont raconté».

Les femmes du camp ont tenté de dissiper ces craintes et ces malentendus, en organisant des rencontres pour expliquer pourquoi elles protestaient. «Quand ils ont commencé à nous voir comme des individues et à nous parler personnellement, leur attitude s'est mise à changer. Ils ont fini par se rendre compte que nous étions du monde comme eux, du monde avec des sentiments, qui connaissaient aussi la peur.» Par exemple, deux femmes d'abord très hostiles aux manifestantes sont venues s'excuser quelques semaines plus tard et ont même organisé des discussions entre les habitant-e-s de Romulus et les femmes du camp.

Depuis la fermeture du camp, en septembre, le comté de Seneca a retrouvé son calme, mais le travail pour la paix continue. Un grand rassemblement était prévu pour la fin octobre, et certaines femmes vont demeurer sur la terre durant l'hiver. En attendant, des milliers de femmes sont retournées chez elles, plus fortes et plus motivées pour continuer la lutte contre la menace nucléaire.

EILEEN BOLONSKY
Boston, septembre 1983

1/ Principal entrepôt de missiles Pershing II et de bombes a neutrons de la Côte Est.
2/ Prise de position du Camp des femmes pour un avenir de paix et de justice.

COLE BAY, CANADA

Avec les femmes autochtones

dossier

Au Canada, la lutte pacifiste s'est cristallisée autour de l'essai prévu, contesté puis déclenché, des missiles Cruise dans le nord de l'Alberta . À la fin d'août, une centaine de Canadiennes décidaient d'ajouter un maillon à la chaîne des camps créés autour du missile de croisière. Après Puget Sound (lieu de production du Cruise sur la côte du Pacifique), Seneca Falls (lieu d'entreposage) et bien sûr Greenham Common (lieu de déploiement), c'est à Cole Bay en Saskatchewan qu'elles établissaient leur camp. Juste à l'une des extrémités du terrain d'essai des Cruise.

En août dernier, 80 femmes quittent Vancouver à bord d'un autobus en direction de Cole Bay. Saskatchewan, pour participer à un «Peace Camp/Ritual/Action» de deux jours sans trop savoir a quoi s'attendre: ni du lieu, ni du rituel, ni d'elles-mêmes. Elles sont pour la plupart de Colombie Britannique et d'Alberta, excepté deux Ouest-Allemandes et trois Québécoises. Leur âge s'échelonne de six mois à 50 ans et plusieurs participent à une action féministe pour la première fois.

Cole Bay est en périphérie du Primrose Lake Testing Range, site choisi par le gouvernement canadien pour les essais du missile Cruise. Ce territoire de 1,5 million d'acres a été enlevé aux Autochtones il y a à peine 30 ans par le ministère de la Défense nationale, privant ainsi les Cree, Métis et Déné de la région de leur droit de chasse et de pêche, sauf deux fois par année lorsque le personnel militaire est en vacances. Pour les Amérindiens, la venue du Testing Range (qu'ils ont rebaptisé «le champ à bombardements») a donc signifié la perte de leur territoire et de leur gagne-pain ainsi que le trafic incessant de F-16 au-dessus d'eux. «Ce que je déteste le plus», dit une femme métis, «c'est quand ils se mettent à voler si bas qu'on sent l'essence».

De plus, on parle d'un défoliant, l'«Agent White», qui aurait été utilisé dans la région:

Photo: Serge Jongué

pourl'éviter?

Croyez-vous aux négociations diplomatiques? Sinon, croyez-vous à la non-violence?

Photo : Louise de Grosbois

certains Autochtones auraient commencé à mourir de cancer; en outre, la population amérindienne doit subir les attitudes racistes des pilotes militaires. D'une façon générale, le Testing Range, c'est pour elle la pauvreté et le chômage, à moins de travailler dans les mines d'uranium avoisinantes.

Nous avons choisi cet endroit, dit l'une des «campeuses», parce que nous pensions y trouver plus de sympathie qu'à Cold Lake en Alberta (extrémité sud du Testing Range), où vivent les militaires. Et, en (ait, l'appui des Autochtones a été incroyable. D'abord, notre terrain de camping nous a été prêté par l'un d'entre eux; ensuite, beaucoup de femmes sont venues camper avec nous, elles nous ont expliqué l'histoire de la région, nous ont montré comment faire le bannock (leur pain), fumer le poisson, cueillir les baies comestibles, faire des mocassins. On nous a même donné une roulotte pour nous aider à nous préparer pour l'hiver...

Traverser l'impuissance

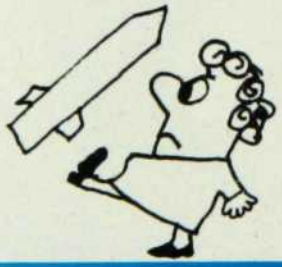
Et le tout fut magique. En partie à cause du paysage mais surtout à cause du fait d'être ensemble, là, à discuter, manger, dormir, chanter et rire dans un espace créé par des femmes, au bord d'un champ à bombardements. À cause aussi du fait de prendre des mesures pour combattre le désespoir personnel et politique qui fait partie de l'ère nucléaire. Pendant deux jours, il a été question de nos peurs, de nos idéologies, de nos visions, du militarisme en passant par l'Amérique centrale et l'action non violente. Quand est venue l'heure du rituel, nous étions prêtes; nous avons mis temporairement nos divergences et nos réticences de côté pour mieux créer «une nouvelle forme d'expression politique».

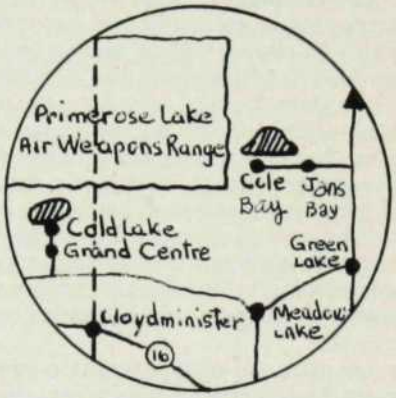
Le rituel comprenait trois parties et symbolisait la traversée de l'état d'impuissance et de peur, pour arriver à une «reprise de pouvoir» (empowerment) et à nos visions d'un monde meilleur. Ainsi, nous avons commencé par mettre «au feu» tous les symboles de la violence et de l'impuissance, parfois un manuel d'entraînement militaire, parfois un journal intime. Ensuite, nous avons nommé ce qui nous rendait plus fortes: l'amitié, la connaissance, le travail, le rire, l'action militante... Finalement, nous devions contribuer à la courtepointe du Nouveau Monde, une longue pièce de tissu où s'ajoutaient boucles d'oreille, plumes, fleurs, cocottes, poésie et, de la part des femmes indiennes, une ceinture perlée et le nom du territoire que nous occupions: Kipichisichakanisik. Enfin, nous avons planté un Spiderwort, la plante du mouvement anti-nucléaire internationale (ses fleurs changent du bleu au rose lorsqu'il y a de la radiation dans l'air), en chantant: «We are the flow/We are the ebb/We are the weavers/We are the web»[1] Une chanson que nous avons souvent entonnée, par exemple lors de la visite de la GRC, venue nous demander (en vain) nos noms et adresses. «Au cas où il faudrait aviser vos familles», ont-ils dit.

Pour nous toutes, Cole Bay fut une expérience marquante. Six femmes y sont restées pour assurer une présence permanente, protestant ainsi contre le Cruise et contre toutes les autres manifestations militaires. Toutes celles qui voudraient visiter le camp ou s'y joindre sont les bienvenues.

PATTY GIBSON
EMMA KIVISILD.
Extrait d'un article paru dans K1NESIS, journal féministe de Vancouver, sept. 83.

1/ *«Nous sommes le flux, nous sommes le reflux.*
Nous sommes les tisserandes. nous sommes le tissu »





PINE GAP, AUSTRALIE

Un pas à la fois

S'inspirant de Greenham Common et solidaires des femmes qui luttent à travers le monde pour la paix et pour le droit de vivre sans menaces de violence, un groupe de femmes australiennes créait, au début de l'année dernière à Sydney, WOMEN'S ACTION AGAINST GLOBAL VIOLENCE. Peu de temps auparavant, la Coalition politique des femmes avaient dénoncé le fait que les deux partis politiques majeurs ignoraient systématiquement les questions de paix et de désarmement.

Le WAAGV allait plus loin le 11 novembre dernier. Croyant qu'il est urgent pour les femmes de s'unir contre toutes formes de violence, en utilisant des moyens nouveaux, créateurs et non violents, le WAAGV mettait alors sur pied un camp de femmes pour la paix, à proximité d'une base militaire à Pine Gap, en Australie centrale. Et WAAGV affirme: « Women moving together one step at a time, with each step will grow stronger».

F.P.
Tire de WOMANSPEAK, périodique féministe australien, août-septembre 1983.

1/ «En avançant ensemble un pas a la fois, les femmes seront à chaque pas de plus en plus fortes»

Croyez-vous à d'autres stratégies pour les femmes pacifistes? S.V.P., répondez à La Vie en rose.

FRANCE

Un cas particulier

Alors qu'à travers l'Europe de l'Ouest des milliers de Hollandais-es, d'Allemand-e-s, de Britanniques et de Belges descendent dans la rue pour condamner la course aux armements et en particulier les euromissiles, la France socialiste demeure étrangement à part.

Il faut dire que la France n'est pas membre de l'OTAN. La décision de déployer des missiles américains de moyenne portée (Cruise et Pershing II) ne la touche donc pas directement. Mais il faut dire aussi que la France a ses propres armes nucléaires auxquelles elle tient comme à la prunelle de ses yeux, le Président François Mitterrand ayant avoue récemment: «La dissuasion c'est moi». Et puis, même la gauche a acclamé comme un «acte de courage» la décision du Bundestag (Parlement ouest-allemand), le 22 novembre dernier, de déployer les missiles Pershing.

C'est donc avec soulagement que les pacifistes français ont vu naître au cours de la dernière année une trentaine de CODENE (Comités pour le désarmement nucléaire en Europe), derniers-nés du mouvement pacifiste européen. De passage à Paris l'été dernier. Carole Beaulieu y rencontrait Sylvie Montrant, secrétaire du Conseil national du CODENE.

«Pour les Français, la capacité de défendre leur intégrité territoriale est une question d'identité nationale. Un sondage a encore montré récemment que la force de frappe française était une source de fierté pour les Français. Dans ces conditions ce n'est pas facile de mobiliser les gens sur une question de désarmement.

«A Camiso en Sicile, comme à Greenham Common, ou comme en Belgique, en Hollande et en Allemagne de l'Ouest, les gens se sont rendu compte que c'était dans leurs villages que les missiles allaient être installés. Nous, nos missiles nous les avons déjà. Ils ne sont pas américains, ils sont français.»

Selon Sylvie Montrant, l'absence de mobilisation contre les euromissiles tiendrait aussi à un certain attentisme face aux élections présidentielles. «Maintenant, de plus en plus de groupes sont forcés de constater que l'arrivée en France d'un gouvernement socialiste n'a pas conduit à des modifications sensibles de la politique de défense.»

Mauvaise presse

Actuellement, une trentaine de groupes, féministes, écologiques, étudiants, gauchistes, forment le CODENE, qui se veut un organisme de coordination et d'information «Les groupes qui forment le CODENE sont très diversifiés

Photo: Serge Jongue

Croyez-vous à l'imminence d'un conflit nucléaire? Si oui, que ferez-vous **pour l'éviter?**

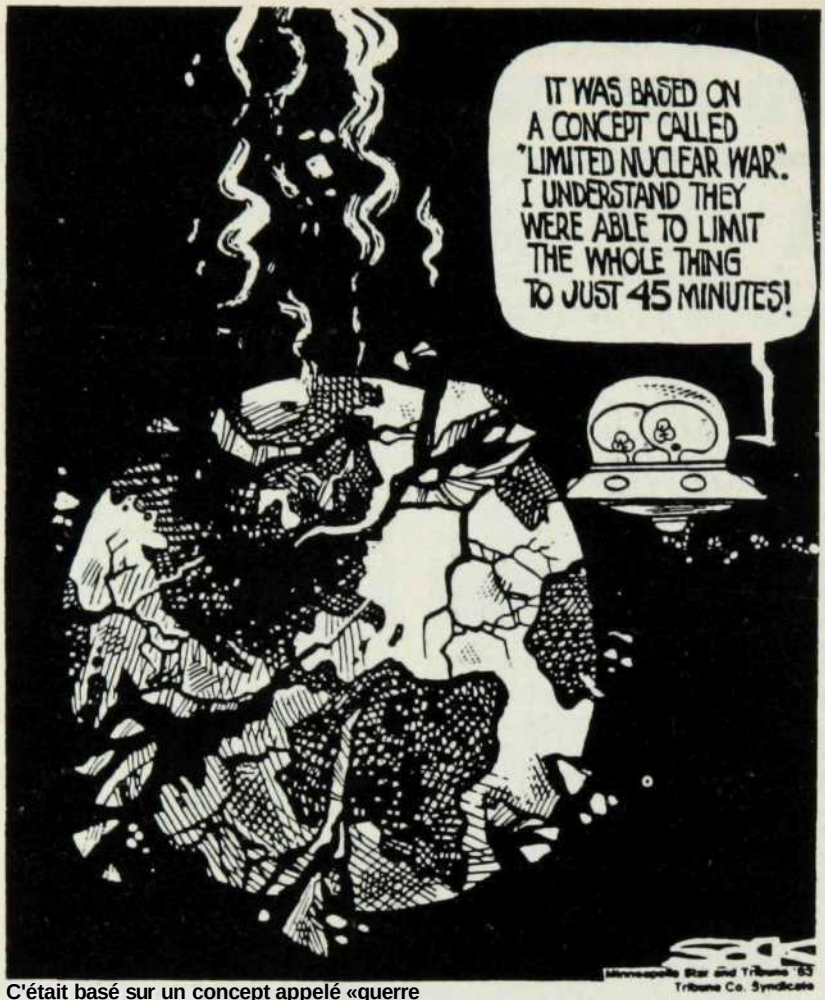
mais nous sommes d'accord sur trois objectifs: un soutien aux mouvements pacifistes indépendants en Europe, la lutte contre le déploiement des Pershing et des Cruise de même que le démantèlement des missiles SS-20 soviétiques et la non-modernisation de la force de frappe française.»

Le mouvement français, s'il n'a encore rien de la force du mouvement hollandais ou de cette véritable contestation d'un mode de vie qu'est devenu le mouvement ouest-allemand, a toutefois, selon Sylvie Montrant, un rôle important à jouer sur l'échiquier européen, particulièrement en cette année charnière avec le début du déploiement des missiles Cruise.

«Parce que ses forces ne sont pas intégrées à celles de l'OTAN, parce qu'elle se dit indépendante de la politique des blocs, même si elle elle ne l'est pas, la France pourrait puer un rôle crucial dans l'établissement d'une Europe denucléarisée.»

Mais la tâche n'est pas facile pour les CODENE, inlassablement accusés par la presse d'être à la solde des Soviétiques et parfois de la CIA. «Pourtant, nous condamnons aussi bien le déploiement des SS-20 que celui des missiles américains», de renchérir Sylvie Montrant. Et d'ajouter: «Dans ce sens, la réponse du Canada est très importante. Un refus serait une première victoire pour le mouvement. Il reste si peu de temps». Quelques mois plus tard, la décision canadienne est rendue et positive, les manifestations déferlent en Europe et la France est toujours un pays majoritairement favorable à la politique de dissuasion armée de ses dirigeants.

CAROLE BEAULIEU



C'était basé sur un concept appelé «guerre nucléaire limitée». On dirait qu'ils n'ont pas réussi à limiter pendant plus de 45 minutes!

HOLLANDE
Les soeurs amies

Pays petit mais très peuplé (40 millions) d'habitant-e-s, la Hollande est un maillon important du mouvement pacifiste européen. Il y avait un demi-million de personnes dans les rues de La Haye pour protester, le 22 octobre dernier, contre le déploiement des Pershing II en Hollande, promis par l'actuel gouvernement (plutôt de droite). Et puis, il y a la reine Béatrice et sa sœur, la princesse Irène, depuis longtemps engagées pour la paix. Si Béatrice ne peut trop en dire ou en faire, a cause de son statut, Irène, elle, a les coudées franches puisqu'elle ne fait plus officiellement partie de la monarchie hollandaise depuis son mariage avec un prince espagnol. Ainsi, elle est devenue porte-parole non seulement du mouvement pour la paix hollandais mais des féministes pour la paix(!).

Cela a pour effet de renforcer le mouvement des femmes pour la paix, déjà fort important et autonome, et qui œuvre indépendamment du IKV (Interchurch Peace Committe: regroupement oecuménique à l'origine du mouvement pacifiste hollandais). On y distingue un courant plus traditionnel, datant de la Première guerre mondiale, «des femmes qui se croient encore responsables du monde entier», face a un courant féministe plus radical faisant valoir, justement, que «la bonne volonté des femmes a jadis très bien su servir le fascisme».

Ainsi, les pacifistes hollandais-es ont de quoi s'encourager: outre la force du mouvement des femmes, il y a une probabilité que le gouvernement actuel soit bientôt défait par un des partis d'opposition (de gauche) qui, tous, sont contre le déploiement des armes.

F.P.

d'aprèsuneconversationtéléphonique avec Marijke Rawie, journaliste a Amsterdam

Croyez-vous aux négociations diplomatiques? Sinon, croyez-vous à la non-violence?

Croyez-vous à

ALLEMAGNE DE L'EST

Le côté du Mur à l'ombre

dossier

«Un nombre croissant d'Allemands de l'Est s'opposent au déploiement de missiles soviétiques à moyenne portée dans leur pays», révélait, en novembre dernier, Le Devoir. Manifestation à Leipzig, refus des ouvrier-e-s de faire circuler les pétitions du Parti en faveur du déploiement, appels au gouvernement de la part de groupes laïcs et religieux. Sabine Gruen[1] a quitté récemment l'Allemagne de l'Est. Elle fait ici le point sur le rôle des femmes et la montée d'un mouvement pacifiste dans son pays.

Le 1er mai 1982, les autorités de la République Démocratique Allemande, la R.D.A., rendent publique une nouvelle loi; à partir de maintenant, au cas où la situation l'exigerait, les femmes sont susceptibles d'être rappelées sous les drapeaux pour servir dans la N.V.A., l'Armée nationale populaire. Six semaines plus tard, **Les femmes pour la paix** font leur apparition. En automne de la même année, le groupe expédie au chef d'Etat, Erich Honecker, une lettre concernant cette nouvelle loi, soulignant la nécessité de procéder à un référendum populaire sur la question. Les signatures proviennent de Berlin-Est, de Dresde, de Halle. Ce sont en majorité des femmes appartenant aux cercles de l'Église ou au milieu artistique.

L'Allemagne de l'Est, on l'aura deviné, c'est autrement plus complexe que les larges épaules des nageuses olympiques, qu'un mur surgi soudainement en 1961, que les récits pathétiques d'évasion dignes de tous les Steve McQueen d'Hollywood. Le mur a plus de vingt ans, toute une génération a grandi dans son ombre et le Parti socialiste unifié, «les chaussettes rouges» dans le langage populaire, a eu tout le loisir d'agir à sa guise sur la population, «pour la plus grande gloire du socialisme».

Les plans quinquennaux ont défilé, les crises et les slogans aussi; certains parlent de miracle économique est-allemand, et du plus haut niveau de vie de tout le bloc de l'Est. Il y a eu un rapprochement certain avec l'Allemagne de l'Ouest, l'expulsion en 1976 de Wolf Biermann, suivie d'une épuration de la scène artistique et culturelle. Il y a maintenant les retrouvailles avec le passé, la rénovation du centre de Berlin-est, la méfiance vis-à-vis la Pologne, la naissance du plus important mouvement pacifiste autonome d'Europe de l'Est, la militarisation accrue, certaines difficultés économiques. Et les femmes[7]

L'égalité socialiste

«L'Homme et la Femme sont égaux et ont dans tous les secteurs de la vie publique, politique et privée les mêmes droits». C'est écrit noir sur blanc dans la Constitution du pays. En R.D.A., 87% des femmes âgées entre 16 et 60 ans ont un emploi, ce qui signifie la moitié de la population. Toutes les adolescentes sont tenues d'apprendre un métier. Le principe «à travail égal salaire égal» est judicieusement appliqué, dixit une analyse faite par les Allemands de l'Ouest.

De fait, une promenade dans les rues de Berlin-Est suffit à convaincre quiconque de l'omniprésence des femmes dans le monde du travail. Personne ne s'étonne de retrouver une femme au volant d'un autobus ou d'un tramway. Au lendemain de la guerre, alors que le pays était en ruines et les hommes retenus à l'étranger, les Allemandes ont entrepris seules la reconstruction du pays. L'une de mes amies, menue et jolie, la vingtaine, travaille comme... mécano de locomotive! Cette infiltration a tout de même une limite. Ici, pas de femmes effectuant, comme en Union Soviétique, des travaux de terrassement.

Pourtant, même si tous les métiers leur sont théoriquement ouverts et qu'un très grand nombre de femmes fréquentent l'université et les écoles techniques, beaucoup opteront pour les soi-disant métiers typiquement féminins de coiffeuses, vendeuses, jardinières d'enfants, professeures. Au cours des premières années de la vie scolaire, l'enfant vit dans un monde exclusivement féminin. Par la suite, les femmes continueront à former la majorité du personnel enseignant.

Responsables de la formation des générations montantes, les femmes s'acquitteront de leur tâche sans grand enthousiasme et en maugréant; les élèves, comme partout, sont souvent d'approche difficile. Outre leur travail, et en dépit du fait que pouponnières et jardins d'enfants font partie depuis longtemps du quotidien, elles ont le plus souvent la charge des tâches ménagères et sont familières, n'en déplaise à la propagande, avec les errements du système, files d'attentes, produits

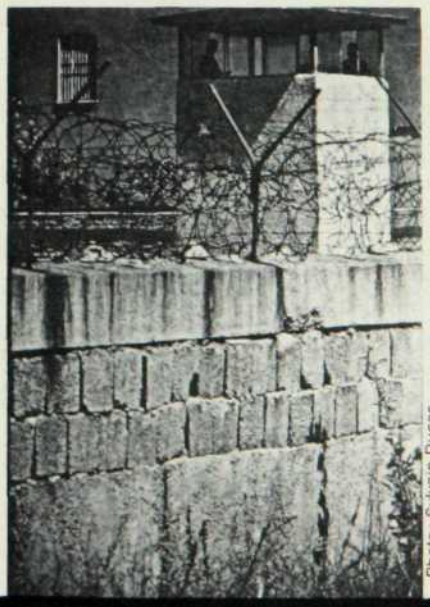
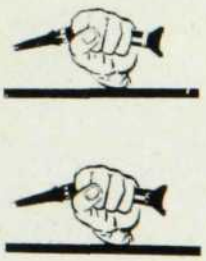


Photo : Sylvain Ducas



autres stratégies pour les femmes pacifistes? S.V.P., répondez à La Vie en rose.

Croyez-vous à l'im

s'éclipsant périodiquement et sans avertissement du marché et augmentation des prix.

La mort héroïque

Pourtant, elles se contenteront d'acquiescer aux réunions, réfugiées derrière leur second visage- l'officiel- bien en place, et transmettront avec zèle et stupidité les instructions venues d'en haut, même si celles-ci sont en complète contradiction avec les idéaux de ceux qui, il y a 100 ans, rêvèrent le socialisme.

Ainsi l'enfant peut apprendre à l'école que «le combat pour la mainmise sur le cerveau de l'homme est le champ de bataille déterminant pour le futur», «qu'une guerre pour la protection de la patrie socialiste peut être belle», de même que «la mort héroïque au front». Au primaire, les classes parrainent un soldat, lui envoient lettres et cadeaux. Par la suite, visites aux troupes en manœuvres, venue de soldats à l'école, cours de formation militaire obligatoires pour tous à l'âge de 15 et 16 ans et affiliation à des mouvements de jeunesse para-militaires forment la trame d'un scénario qui conduira au service militaire obligatoire (18 mois) pour les garçons. Un continuum menant du jeu à la réalité, imaginé par les hommes et supervisé par les femmes.

En R.D.A., deux choses étonnent. La première est que le peuple ne se soulève pas contre la chape de plomb du système, gobe la propagande, se laisser diriger, censurer, programmer, surveiller, isoler et enrégimenter par le pouvoir bureaucratique. La seconde, une fois admis l'immense attrait pour la majorité, assurée du minimum, de se plier et de vivre tranquillement, hypnotisée par le «confort et l'indifférence» est le fait qu'il puisse exister un mouvement contestataire important dans un pays peu enclin à la tolérance des «déviants».

Tiré de Magazine Hebdo

Tiré de Magazine Hebdo

Punks ou pacifistes

Monika Maron, écrivaine de Berlin-Est, compare, dans un livre à thème écologique paru à l'Ouest, la psyché du citoyen est-allemand devant se plier quotidiennement aux exigences du régime à une voiture qui roulerait avec le frein à main constamment appliqué. Au cours des dernières années, plusieurs, surtout des jeunes, n'en pouvant plus, se sont mis à desserrer le frein. Ce qui donne aujourd'hui à la fois une jeunesse tentée par l'alternative, sombrant parfois dans la mentalité «NO FUTURE» (il y a des punks dans les centre-villes grisâtres de Berlin-Est ou de Leipzig) et le mouvement autonome pour la paix.

Comment ce mouvement a-t-il pu se développer dans un pays où le militarisme fait figure d'évangile? L'exemple des pacifistes ouest-allemands y a certainement été pour beaucoup. Mais c'est le mépris des jeunes pour la vie petite-bourgeoise et arriviste de leurs parents (plusieurs punks est-allemands sont fils ou filles de membres haut placés du Parti), l'opposition de l'Église évangélique à la militarisation (elle fournira le refuge ou les jeunes pourront se regrouper et s'exprimer) et l'engagement de certain-e-s écrivain-e-s et chanteur-euse-s qui auront permis au mouvement de **naître** et de croître. Même si elles étaient déjà présentes a tous ces niveaux, ce n'est qu'en 1982, avec **Les femmes pour la paix,** que les femmes firent leur apparition en tant que groupe sur la scène du pacifisme est-allemand.

La brique angulaire

Aux prises avec certaines contradictions internes- la R.D.A. soigne toujours son image d'alliée à la Paix, socialisme oblige-le régime a de la difficulté à réprimer les pacifistes récalcitrants. Ce qui ne l'empêche pas de faire sentir parfois brutalement sa présence

A travers tout le pays, les signataires de la lettre à Honecker furent convoquées à des entrevues avec la Sécurité d'État. On y alla par l'intimidation et la menace pour pousser les femmes à reprendre leurs signatures. «Ce que vous tentez de faire n'a pas de sens. Des femmes comme vous, on n'en veut ni à l'Est ni à l'Ouest». Et la peintre Baerbel Bohley, directrice de l'Association des artistes-peintres, perdra son poste.

Derrière cette démonstration de force, se cache la réalité; les bonzes du Parti ont une peur bleue de toute action autonome des citoyens qui pourraient rogner une part de leur absolutisme, et desceller la brique qui entraînerait tout l'édifice.

Pour ce qui est de l'égalité des sexes en R.D.A., il est intéressant de noter qu'au cours de leur guerre psychologique contre les **Femmes pour la paix,** les membres de la Sécurité d'État se permirent d'aller rencontrer, d'homme à homme, les maris des signataires: «Dites, vous ne pourriez pas faire un peu plus attention a votre femme?».

SABINE GRUEN

l'imminence d'un conflit nucléaire? Si oui, que ferez-vous pour l'éviter?

Croyez-vous aux négocia

À PRAGUE ET AILLEURS

L'Internationale pacifiste des femmes

Ces dernières années, plusieurs rencontres internationales eurent lieu à l'Est comme à l'Ouest, quelques-unes essentiellement entre femmes. Quels que soient les enjeux politiques immédiats de semblables manifestations - et la récupération qu'en font les dirigeants politiques nationaux - il reste qu'une volonté commune s'exprimait là, de la part de femmes militant souvent aux premiers rangs des mouvements pour la paix.

Rencontres des femmes dans le monde en faveur de la paix

- Conférence internationale des organisations non gouvernementales sur le désarmement et contre la bombe à neutrons (Genève, février 78)
- Séminaire international «Les femmes pour le désarmement» (Vienne, avril 78)
- Table ronde de Copenhague «Lutte des femmes pour la paix, le désarmement et la détente, contre la bombe à neutrons, pour l'interdiction de l'arme nucléaire et autres types d'armes d'extermination massive». (Copenhague, mai 79)
- Conférence mondiale de la Décennie des Nations-Unies pour la femme et du Forum des organisations non gouvernementales (Copenhague, juillet 80)
- Table ronde des femmes au Parlement mondial des peuples pour la paix (Sofia, septembre 80)
- Congrès mondial des femmes «Égalité, indépendance nationale et paix» (Prague, octobre 81)
- Assemblée générale de l'ONU «Déclaration sur la participation des femmes à la promotion de la paix et de la coopération internationale» (décembre 83)
- Atelier des femmes à l'Assemblée mondiale pour la paix et la vie, contre la guerre nucléaire (Prague, juin 83).

Compte-rendu de l'atelier des femmes de l'assemblée mondiale pour la paix et la vie. contre la guerre nuclaire (Prague).

200 à 300 femmes de plus d'une centaine de pays ont proclamé leur soutien au gel et au non-déploiement des missiles de moyenne portée en Europe ainsi que de toutes nouvelles armes. Elles ont surtout exprimé leur peur face au danger que présente la course aux armements.

Les femmes du Moyen-Orient, de l'Amérique latine et d'Afrique ont dénoncé les foyers de tension comme pouvant être le cœur d'une catastrophe nucléaire. Elles ont aussi déploré l'escalade de la course aux armements qui les prive ainsi des services sociaux - condition indispensable à leur égalité sociale - du droit au travail et même du droit à se nourrir convenablement.

Plusieurs intervenantes ont mentionné le rôle néfaste de nos médias d'information qui d'une part prônent la violence et qui d'autre part taisent et même souvent biaisent les informations sur l'histoire de la course aux armements, la parité des forces, les enjeux des guerres, la mobilisation des peuples pour la paix, etc.

Les femmes ont surtout souligné la nécessité d'une éducation à la paix, basée sur la solidarité entre les peuples et non sur le racisme, sur le dialogue et non sur la violence pour régler les conflits.

Malgré le fait que toutes ces femmes appartiennent à des systèmes sociaux différents, elles ont compris qu'elles avaient plus d'intérêts en commun que de divergences et qu'elles avaient tout à gagner en agissant ensemble.

Suivant l'exemple de la marche des femmes Scandinaves de Stockholm à Moscou pendant l'été 82, on proposa une marche des femmes d'Oslo à Washington (accomplie le 27 août 83).

Le YWCA International offrit une «chambre de paix» dans chacun de ses centres.

Finalement, les participantes proposèrent que l'on continue de célébrer le 25 octobre comme «Journée internationale des femmes pour la paix», marquant ainsi notre contribution à la Semaine mondiale sur le désarmement qui a lieu à la fin de tous les mois d'octobre.

LORRAINE JOBIN,
de la Ligue des femmes

LA RECONVERSION NUCLÉAIRE

Ces emplois qui sautent

Depuis 1960, des études de plus en plus nombreuses démontrent que la production militaire n'est pas la meilleure façon de combattre le chômage. Ainsi, chaque milliard de dollars dépensé dans le secteur militaire entraînerait la création de 9 000 emplois, s'il était investi dans le secteur privé, et de 35 000 emplois si l'investissement était fait dans le secteur public.

C'est pourquoi un mouvement pour la «reconversion» de la production militaire - impliquant le transfert d'expertise, de production, de machinerie et de ressources militaires à des fins socialement utiles - est en train de se créer un peu partout en Occident. Le meilleur exemple est sans doute celui du complexe aérospatial Lucas en Angleterre, comprenant 17 usines et 18 000 employé-e-s. Affrontant de 1970 à 1974 des mises à pied massives, les travailleurs et travailleuses ont proposé à la direction jusqu'à 150 produits alternatifs: recherches océanographiques, machines de télécommande, systèmes de transport, dispositifs de freinage, sources d'énergie alternative, équipement médical, etc.

Bien que la compagnie n'ait pas voulu appliquer ce plan, elle a dû tenir compte de la grande combativité des ouvrier-e-s et limiter les mises à pied. De plus, l'impact de cette démarche a rapidement inspiré d'autres syndicats en Angleterre et ailleurs dans le monde, comme la SAAB en Suède.

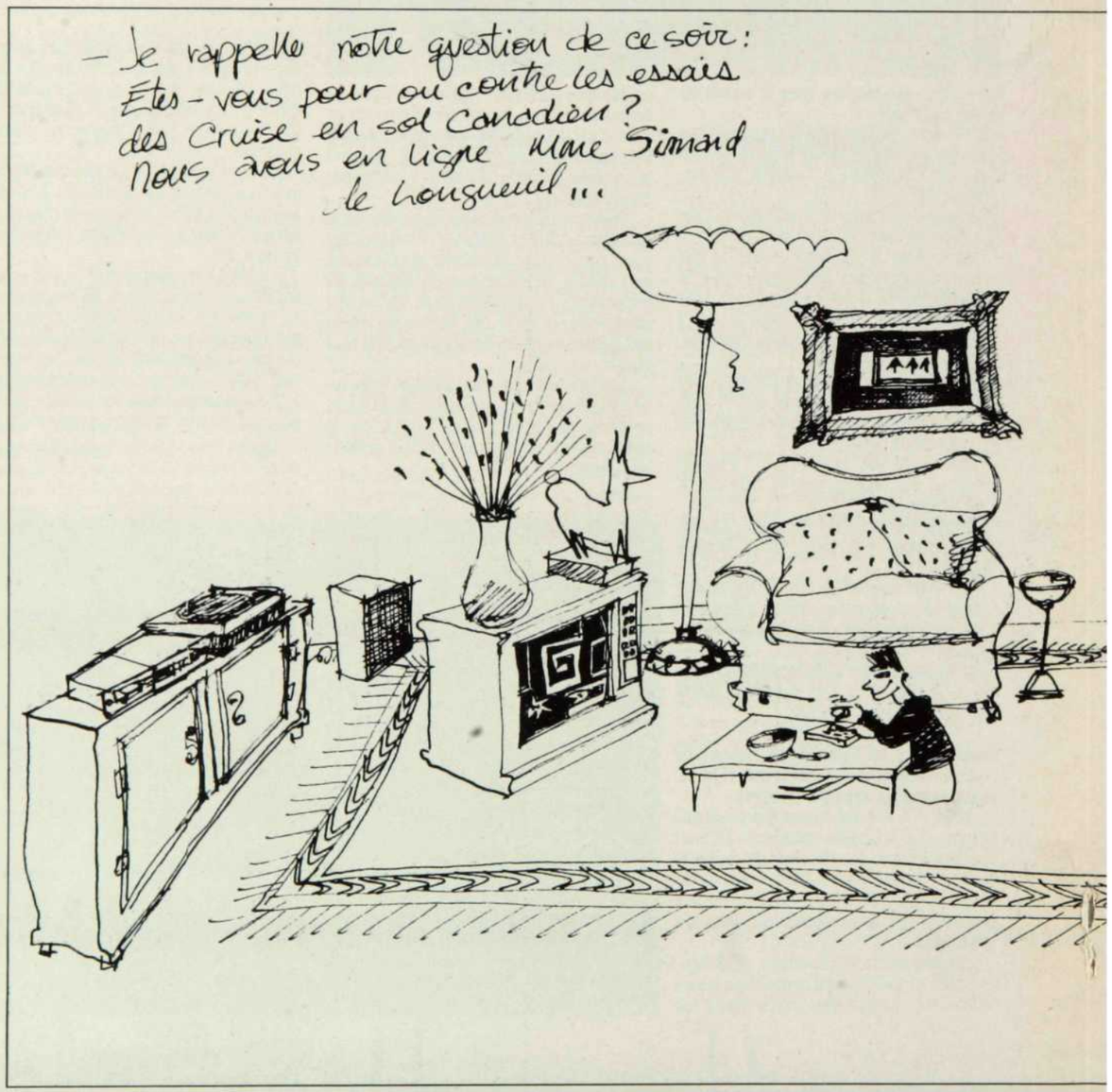
***Tiré** de «Les usines d'armements au Québec ou des emplois pour la paix?»*

négociationsdiplomatiques?Sinon,croyez-vousàlanon-violence?

Croyez-vous à d'autres stratégies pour l

CINQ COLLABORATRICES DE LA VIE EN

LA GUERI

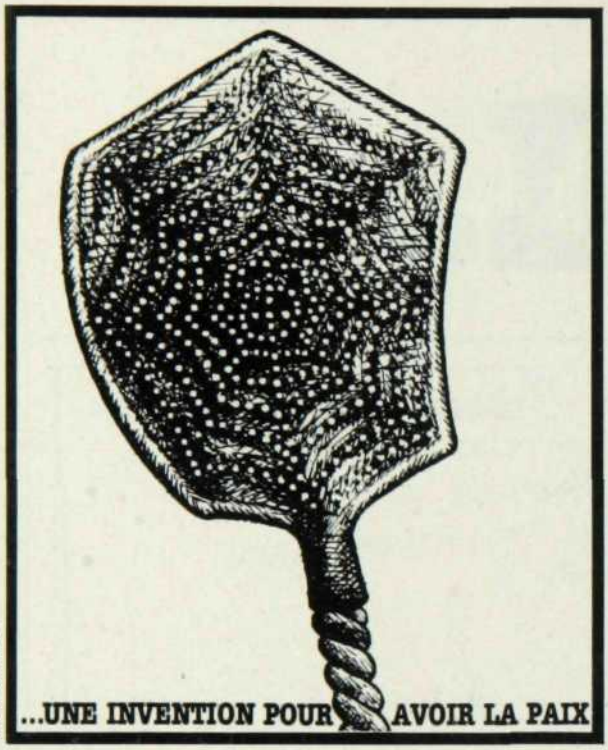


EN ROSE ONT FAIT LA GUERRE EN IMAGES

RE C'EST...

... LE CONFORT ET L'INDIFFÉRENCE

Marie-Josée Lafortune



Nicole Morisset

Andrée Brochu

Danièle Blouin

...GAGA

Le guépard pour sa part portait une guêpière
Sa guenon guérisseuse grommelait
dans sa gamelle en guerre contre une guêpe.
Dans sa guérite elle l'avait attirée
Et la guêpe gueulait guerrière,
et son aiguillon la guidait vers
un guéridon, vers un verre de gueuze
où elle se noya à l'abandon

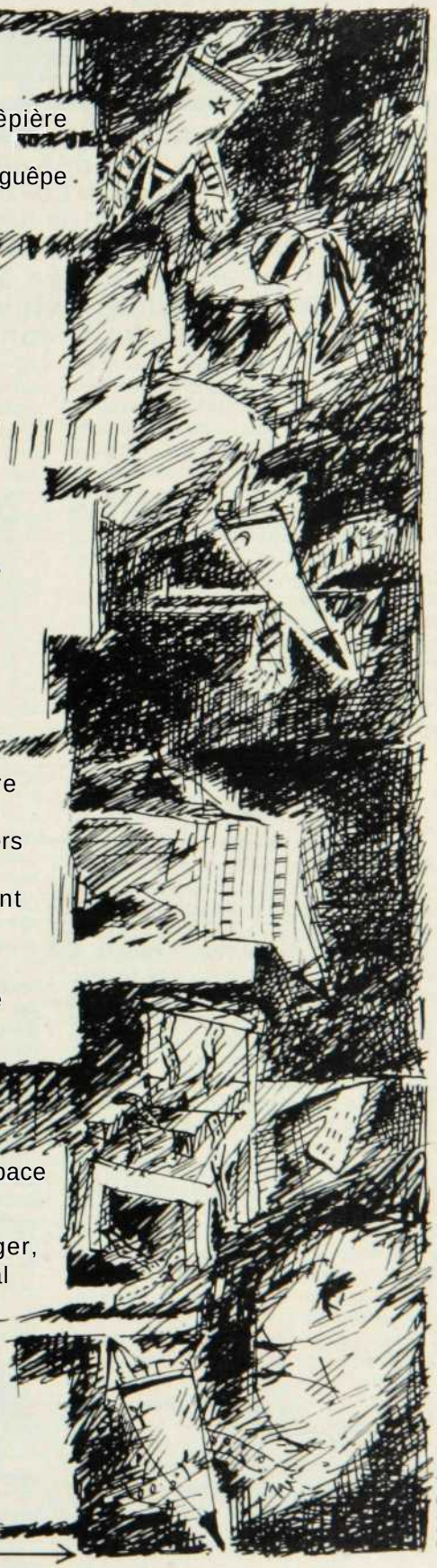
Guerre glaucomateuse sur la glissante Guerre de glacier dans sa gaine serrée. Il fait la guerre à une guérilla de guérilleros et guérilleras passant à gué en guenilles et atteignant d'autres guérets délaissés par des guépards et des guenons guère mieux guéris que les guêpes qui font le guet et les conduiront demain dans un nouveau guet-apens

Grande gueule de guerre. La gueulante n'est guère guerroyante La peur la guêtre. Dans la guérite, sur un guéridon au dessus de grès, un verre de mer glauque. La guerrière pousse un gueulement génétique et géant Les gueules-de-loup sont mortes de la guerre De la guerre d'ogives En croisée d'ogives comme à l'église quand on croyait encore qu'elle pouvait guider nos yeux gueux vers le gui aguichant. Le guide-âme était mensonger. La guichetière, elle, avait été guérie Ses guiches formaient un guibre qui l'éloignait vers des espaces sans guerre Ni gladiateur ni guerrier

Gueule de bois De cette guerre sans pardon Sans guérite ni guidon. J'ai laissé mon vélo au métro un soir de guerre De guerre amoureuse glaucomateuse et glissante Evasive et glapissante. Sans raffinement Comme des guenons dégainées que des guêpes guerroient et grippent infatigablement. Le lendemain, le vélo volé tel une flèche sans poisson ailé, s'enfonçait en d'autre espace de guerre mené par des gladiateurs guerriers

Petite guerre Grande guerre. Le guide-âme était mensonger, guerroyant guerrier. Et je n'ai pas guéri le guéridon bancal Il boite encore Je le regarde Guette le guêpier guetteur qui ouvrira sa grande gueule et gobera l'enfant mort de n'être pas né d'une guerre trop guerrière

Guère de moment sans guerre
De guerre d'homme De mémoire de femme



Sylvie Roche

LES PLUIES ACIDES

UN PROBLEME CORROSIF

Aussi étrange que cela puisse paraître, les pluies acides n'affectent pas seulement l'environnement. Cette pollution transfrontalière causée par les émissions de dioxydes de soufre (SO2) et d'oxydes d'azote (NO_X) qui se mêlent aux nuages pour retomber en acides dilués à des milliers de kilomètres de leurs points d'émission, a aussi un effet corrosif sur les relations canado-américaines.

Des études de plus en plus nombreuses démontrent que la plupart des espèces très recherchées de poissons (particulièrement les salmonidés) sont extrêmement sensibles à l'acidification graduelle de leurs milieux: les lacs et les rivières. On est de plus en plus certain-e-s que la croissance des arbres est affectée par l'acidification des sols. De plus, il est clair que les précipitations acides grugent les bâtiments. Sans aucun sens de l'histoire avec un grand H, elles s'attaquent aussi allègrement au parlement d'Ottawa qu'à la statue de Frontenac à Québec ou au Lincoln Mémorial à Washington. Bref, c'est un fléau qui n'épargne personne et surtout pas le Québec.

Le Québec en première ligne

Trois études réalisées par Pêches et Océans Canada[1] révèlent que la moitié des lacs du Québec sont en voie d'acidification. Les régions les plus touchées sont : l'Outaouais, la Côte Nord et le territoire qui s'étend de l'Abitibi à la Baie James. Toujours selon ces études, 30% des lacs inventoriés étaient jugés «peu affectés mais en période de perte de pouvoir tampon», ce qui signifie que leur capacité de contrebalancer l'acidité des précipitations est en baisse. La perte du pouvoir tampon est le chemin qui mène à l'acidification, lentement mais sûrement.

Cependant, quoiqu'on puisse prévoir que les revenus engendrés par l'industrie de la pêche sportive et l'industrie touristique seront sévèrement touchés au Québec (en 1980, les sportifs québécois dépensaient plus de 300 millions à la pêche) comme au Canada, nous sommes loin d'être les victimes innocentes que nous aimerions paraître. En effet, les émissions de dioxydes de soufre (SO2) de l'INCO à Sudbury (Ontario) représentent à elles seules 1% de toutes les émissions en Amérique du Nord. Quant à Mines Noranda à Rouyn (Québec), ses 566 000 tonnes de SO2 rejetées annuellement représentent plus de 50% de toutes les émissions de SO2 au Québec. Il est notoire que *per capita,* le Canada produit plus d'émissions polluantes que les États-Unis. De plus, pour nos voisins du Sud, il est plus difficile politiquement et économiquement de contrôler les émissions de centaines de petites centrales thermiques, toutes actionnées au charbon riche en soufre dont sent si riches les États du Mid-West. Le lobby des compagnies charbonnières ne passe pas pour une bande de ballerines : il s'agit pour eux de diminuer la dépendance des Etats-Unis envers le pétrole du Moyen-Orient. Ainsi pris en sandwich entre Trudeau et l'ayatollah Khomeiny, les Américains ne se montrent pas pressés de donner satisfaction au Canada.

Comparativement, il serait plus facile pour le Québec, par exemple, de faire sa part du 5(6 de réduction des émissions canadiennes de SO2, tel que le ministre fédéral de l'Environnement, M. Caccia, le propose. Il suffirait au Québec d'obliger son principal pollueur, la compagnie Mines Noranda à Rouyn, à réduire ses émissions de 40%. Une ordonnance émise par le gouvernement du Québec en février 1982 «obligeait» la compagnie Mines Noranda à remettre des plans et devis d'une usine sulfurique ou à utiliser un procédé mis au point par la Société nationale d'amiante (SNA) pour réduire ses émissions de 40% d'ici 1985! La compagnie s'empressa de choisir l'expérimentation du procédé SNA, expérimentation qui lui laissait une porte de sortie facile, car une expérience peut toujours échouer, n'est-ce pas? Comme par hasard, c'est bel et bien ce qui arriva. C'est ainsi que l'on apprit en mars 83 que Mines Noranda rejetait le procédé SNA jugé peu rentable.

Le public détient la clé

Depuis mars 83, le public attend de connaître la suite de l'histoire. Le (petit) ministre de l'Environnement du Québec, Adrien Ouellette, se laissera-t-il intimider par la (grosse) vilaine multinationale polluante ? Les gouvernements fédéral et provincial mettront-ils en commun les gros sous (environ $80 millions) pour payer l'usine d'acide sulfurique dont Mines Canada refuse d'assumer les frais, mettant ainsi au rancart le principe du pollueur-payeur dont Environnement Canada s'était fait le chantre?

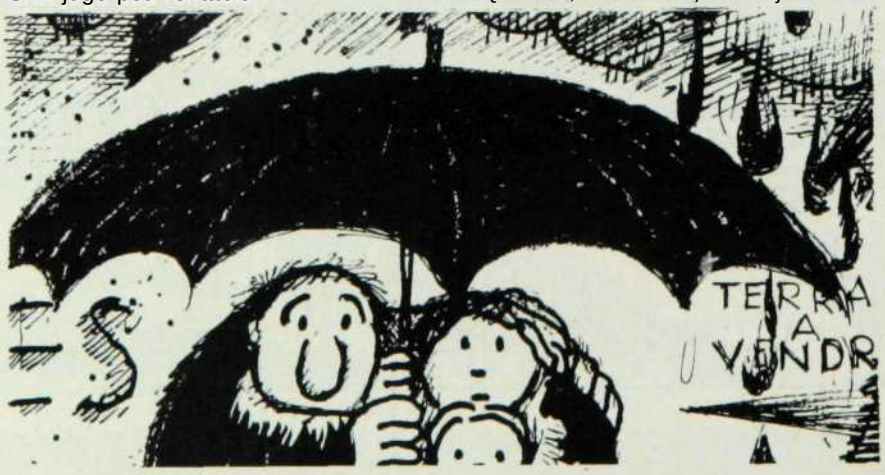
Aussi bizarre que cela puisse paraître, c'est le public qui détient la clé de cette énigme. En effet, la population a un rôle à jouer dans cette pièce macabre et ce rôle n'est pas mince. C'est le rôle du ténor. Notre seule chance de sortir de l'impasse autant au niveau des négociations avec les Américains qu'au niveau de nos propres responsabilités, c'est d'exercer des pressions sur nos gouvernements, de parler haut et fort.

Pour commencer, je propose que chaque lectrice de La Vie en rose écrive une lettre à Adrien Ouellette, pour lui proposer sa recette favorite de remontant. Le pauvre va en avoir besoin pour continuer à faire face aux négociateurs récalcitrants de la compagnie Mines Noranda, car ces derniers fonctionnent au super-carburant : la soif du profit.

Écrire à Adrien :
M. Adrien Ouellette
Ministre de l'Environnement du Québec
2360, chemin Sainte-Foy
Sainte-Foy, Québec
G1V4H2

MAGALI MARC

1/ *Louis-Gilles Francoeur, «Les pluies acides au Québec»,* in **Le Devoir,** *22 et 23 juin 1983.*



LE LIVRE CHOC DU FÉMINISME QUÉBÉCOIS

Pour en finir avec le patriarcat

La journaliste ARMANDE SAINT-JEAN dénonce dans cet essai percutant un système totalitaire et universel qui nous opprime TOUTES et TOUS.

UN ÉVENTAIL DE BEST-SELLERS!

PRIMEUR

MONTRÉAL - PARIS

2069, rue Saint-Denis
Montréal H2X 3K8
Tél. : 285-1738

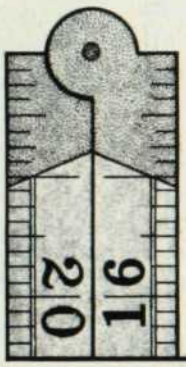
16,95$

BOTTIN DES FEMMES
PROFESSIONNELLES ET COMMERÇANTES

et son réseau

ENTRAIDE AU FÉMININ Network

Pour toutes les femmes d'affaires.
376, rue Sherbrooke Est, Montréal H2X 1E6
tél.: 845-4281, 2, 3, 4



LE PIED DE ROI

ARTISANS

CHARPENTIERS/ÉBÉNISTES
Michel Servant/Louis Brown

L'ATELIER: 389 chemin Évangéline, l'Acadie
(rive-sud de mtl) J0J 1H0
Tel.: 1-347-2674, 768-7384 (soir)

Êtes-vous à l'abri?

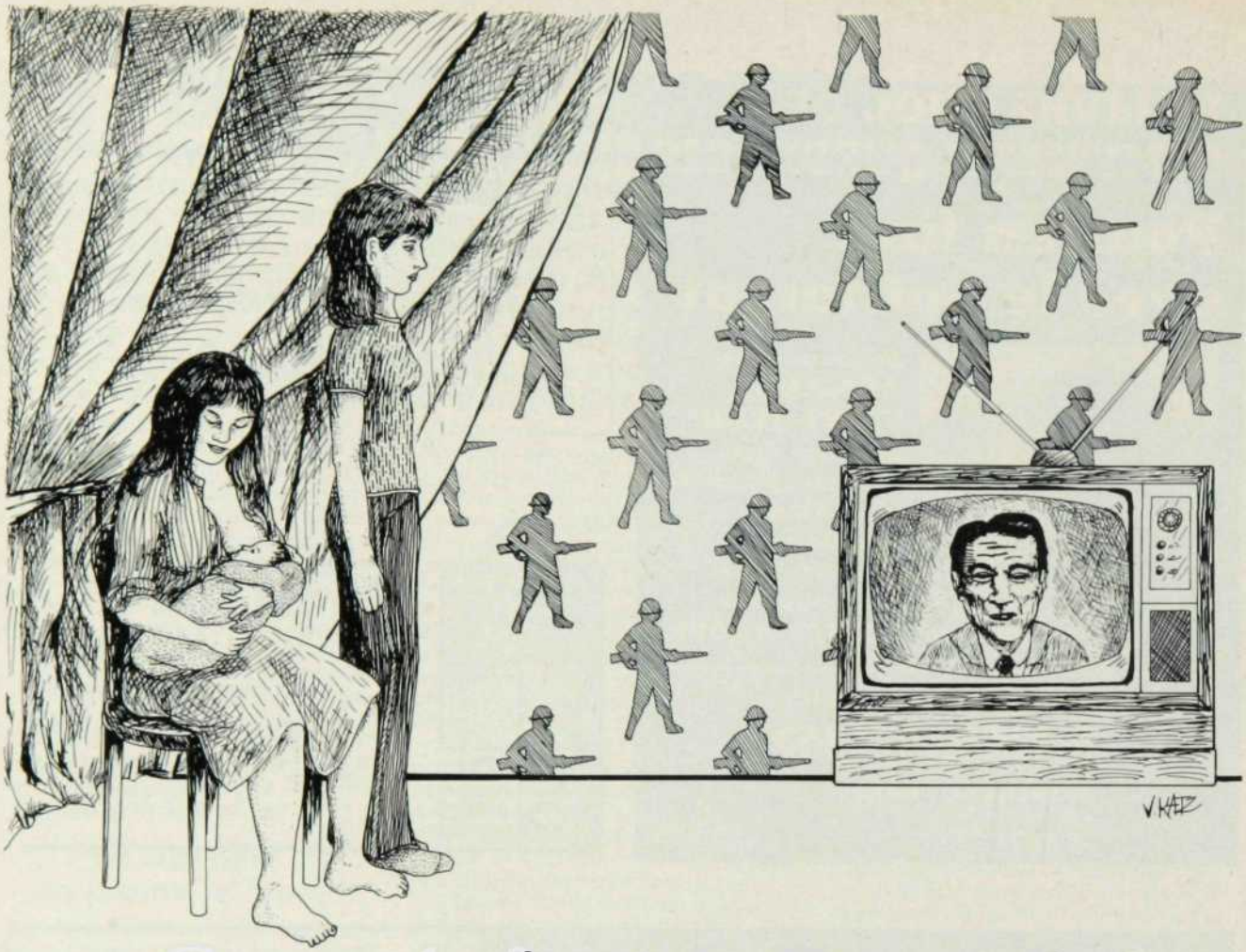
LA SOCIÉTÉ POUR VAINCRE LA POLLUTION

Saviez-vous qu'au Québec, l'industrie est responsable de 80% de la pollution totale de nos eaux et qu'ainsi elle pollue 40 MILLIONS d'habitants?

ENVOYEZ VOS DONS

S.V.P.
C.P. 65 Succ. Place d'Armes
Montréal Québec H2Y 2T1
(514) 844-5477 844-1446

RECU POUR IMPOT
(minimum $25.00)



Conte de fée à la Grenade

Aujourd'hui, 25 octobre, il fait très beau. C'est l'automne, bien sûr, mais le bel automne. L'enfant n'est pas encore né. J'accompagne sa mère qui doit sortir. Et comme elle a la fâcheuse habitude de débouler les escaliers, vaut mieux être là, tout près. Elle ne voit plus où elle met les pieds. Elle n'arrive pas non plus a se pencher et on doit lui attacher ses «running shoes». C'est ce qu'elle porte depuis la dernière fois qu'elle a déboule l'escalier au lieu de le descendre. Elle dit qu'elle risque moins de glisser. Elle est prudente. Elle a bien raison. L'enfant est attendu depuis une semaine. Sa «médecine», qu'elle consulte aujourd'hui, dit que ce sera pour très bientôt. Elle est contente, riante, de bonne humeur. Moi, j'ai un peu peur. C'est ainsi, toujours, quand une femme attend un enfant.

Elle a bien pensé une fois ou deux déjà qu'il se déciderait a naître. Mais il hésite. Il faut croire que le contexte ne lui semble pas favorable. La terre a tremble il n'y a pas très longtemps, on a tué des hommes dimanche a Beyrouth et encore aujourd'hui Reagan a décide qu'il fallait envahir la Grenade pour éviter que des hommes ne soient tués ailleurs ou pour se venger d'avoir perdu des hommes a Beyrouth. On ne sait pas très bien.

26 octobre

Tout le monde a sa petite idée sur cette intervention des Américains à la Grenade. L'univers de l'information s'agite. L'heure est à l'analyse. Des «observateurs de la scène internationale» pensent qu'elle se préparait depuis un certain temps. D'autres de la même espèce croient plutôt qu'elle a été provoquée par l'attentat de Beyrouth. Ce serait une sorte de vengeance, de démonstration de pouvoir et de puissance. Reagan aurait voulu montrer qu'il était capable de réagir et qu'on ne lui marchait pas sur les pieds impunément. Les analystes semblent trouver cela normal. *Ça* fait partie du jeu.

J'entendais quelqu'un à la radio aujourd'hui expliquer que l'intervention a la Grenade arrivait juste a point parce qu'elle allait permettre de refaire l'image de force de Reagan et de l'armée américaine aux yeux de la nation du même nom. Cet «analyste politique» semblait tellement fier et excité de nous faire part de sa brillante analyse qu'il aura probablement oublié de dire que tout cela était bien horrible.

«Le monde n'a pas tardé à réagir». Dans ces occasions, il faut trouver quelque chose à dire. Le pape a exprimé son angoisse, l'Allemagne de l'Ouest, son regret, le Danemark, son scepticisme et la Turquie, son inquiétude. Pendant que l'Egypte approuvait l'intervention, que le Japon en comprenait les motifs et que la Corée du Sud la jugeait inévitable, le gouvernement britannique, lui, la regrettait mais souhaitait qu'elle réussisse. Mieux vaut une histoire qui finit bien. Certains représentants du «monde libre», je ne me souviens plus lesquels, ont regrette l'intervention mais souhaitaient plus d'informations «de la part des États-Unis» (sic) avant d'adopter une position ferme. On ne réagit pas a tort et à travers. C'est rassurant.

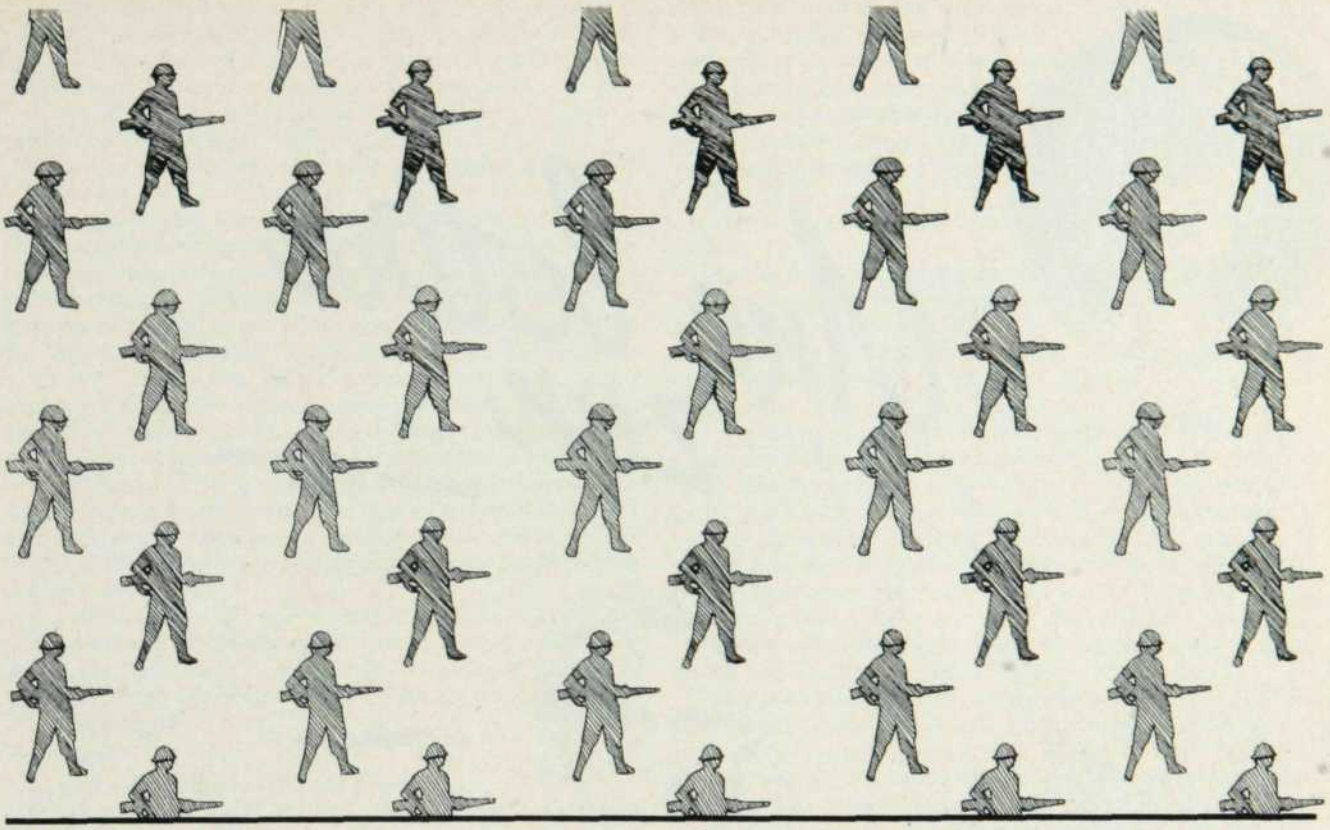


Illustration : Viviane Katz

27 octobre

Tu t'es enfin décidé. Voyant que le contexte favorable n'allait jamais venir, tu es né cette nuit. Ça ne s'est pas fait sans douleur, sans une certaine violence. C'est normal. On n'a pas encore invente l'accouchement sans douleur. Tout comme on n'a pas encore invente la paix. La guerre et la naissance sont des phénomènes naturels, comme les tremblements de terre. Certains disent qu'il faut faire la guerre pour prévenir la guerre. On dit aussi qu'il faut souffrir pour être beau (on dit plus couramment «pour être belle», mais ça, c'est une autre histoire. On te la racontera sûrement).

Mais tu es là maintenant, avec tous tes morceaux. Ta mère aussi. Et je n'ai plus peur. Ou plutôt si. J'ai encore peur. De Reagan. Aujourd'hui, il s'est «adressé à la nation». Il lui a raconté une histoire triste, une sorte de conte de fées où il est question d'une île charmante, un genre de paradis terrestre. Toutes et tous y vivaient paisiblement en toute indépendance, en toute liberté, sous un merveilleux soleil qui les réchauffait. Mais voilà qu'un jour, un groupe de «barbudos» (sorte d'hommes, Reagan n'en est pas sûr. ainsi nommés parce qu'ils portaient la barbe à la cubaine) renversent le gouvernement et s'emparent du pouvoir. Leur chef, Maurice Bishop, est un protégé de Fidel Castro (autre barbu qui a déjà installe la terreur dans un autre paradis). C'est le début d'un affreux cauchemar pour les habitants de l'île. Les «barbudos» ouvrent toute grande la porte aux Cubains et aux Russes (les pires ennemis de l'humanité). L'île est en voie de devenir une sorte de pays producteur-exportateur de terreur. Puis, un jour, Bishop tente de se rapprocher des États-Unis. Peut-être pour partager avec eux un peu de son soleil ? On ne sait pas. On ne saura jamais parce qu'un «groupe de voyous gauchistes et brutaux» l'ont assassiné. Ils ne voulaient pas, eux, que le soleil réchauffe les Américains. Heureusement. Reagan veillait. Il décide d'envahir l'île pour empêcher que ne se répande davantage la terreur et qu'elle n'atteigne son beau pays (une sorte de paradis aussi, mais beaucoup plus gros). Ce n'est qu'ainsi que les habitants de l'île pourront enfin retrouver la paix et le bonheur.

On dit que la nation a été bien contente d'entendre cette histoire. Moi. elle ne me plaît pas. Pour tout te dire, elle me fait peur et je ne vois pas pourquoi je te la raconte. Les contes de fées, c'est bon pour les nations, pas pour les enfants.

Les jours suivants

II y a des guerres qui durent. D'autres pas. Tout est «rentré dans l'ordre» à la Grenade. Au début de l'intervention, l'envahisseur a parlé de centaines de soldats cubains qui résistaient farouchement Quelques jours plus tard, ces «soldats» se sont révélés être des travailleurs de la construction. On se sera mépris. Peut-être portaient-ils la barbe... Toujours est-il qu'on les a renvoyés chez eux. Puis, les Américains ont fait un saut à Carriacou toujours en quête de Cubains. Ils y ont trouvé des armes et des dollars US qui «devaient servir à des opérations de sabotage et de propagande». mais pas de Cubains.

Il y a bien eu aussi quelques tirs «mal dirigés» qui sont tombés sur un hôpital psychiatrique. Reagan s'en est excuse. Des morts, bien sûr. Je ne sais pas combien. Des blesses, des prisonniers, des révélations. Et toujours des analyses.

Pendant ce temps, le Congrès se préoccupait de la durée de la présence des troupes américaines a la Grenade. Il y a un règlement là-dessus : pas plus de soixante jours. Alors on a suggéré de former une «force multinationale du Commonwealth pour le maintien de la paix» à la Grenade. Thatcher ne semble pas intéressée. Ses hommes sont trop occupes aux Malouines. en Irlande du Nord et au Liban. Alors on ne sait plus très bien de quelle nature sera la force, mais elle y sera et peut-être pour longtemps. On a cessé d'en parler. Et l'attention s'est tournée de nouveau vers le Liban, là ou la guerre s'éternise.

4 novembre

Ce n'est plus le bel automne. Il fait froid. Quelque chose tombe du ciel. Ça hésite entre la neige et l'eau. Ça gelé, dégèle, regèle. Le vent s'en mêle violemment et ça n'arrange rien. Il est tard. Je rends visite à l'enfant. Je voudrais le prévenir, le rassurer, devancer les contes de fées. Peut-être lui raconter quelque chose. Je ne sais pas. Il repose, bien au chaud. Il hésite entre la faim et le sommeil. Sa tète est douce. J'y glisse mes lèvres, douces aussi. Il dort. Je ne dis rien. Je ferme les yeux. Nos douceurs se confondent. II n'y aura pas d'histoire.

MARIE SABOURIN

Une lettre zen

par
Louise Bouchard

le tatoueur

Lid Fortune 83

A

B

sa boutique

Illustration : Marie-Josée Lafortune

Je te cherche Rock.

Je te cherche parce que j'ai égaré ma précieuse petite perle bleue du Japon quelque part sur la rue Napoléon ou Mentana, je ne me souviens même pas.

Et tout d'un coup je me surprends à dire :

Rock qui ? Rock quoi ? Qui Rock ?

Rock is a name- is a boy- is a man - is a punk - is a rock-is a tough - is a rock - is a rose.

Mais maintenant je ne fais pratiquement pas de bruit en empruntant le long corridor recouvert d'une épaisse moquette couleur de jade. Mon sari-fuseau m'empaillette solidement et la longueur de cette robe qui me bat les chevilles me force à avancer à foulées avares comme le font les geishas. En face des portes de l'ascenseur j'aperçois mon pâle reflet jauni par le miroitement du zinc. Quand j'appuie sur le bouton pour appeler l'élévateur je regarde toujours au-dessus du linteau de la porte pour voir débouler les chiffres et habituellement, quand j'ai d'ordinaire la tête dans cette position, je ne pense à rien. Mais aujourd'hui je sers fortement le pli que je tiens entre mes mains et je me dis que tu seras heureux de pouvoir me lire en différé et moi doublement contente parce que je pourrai t'expliquer longuement ce que je pense de toi quand tu me dis que je suis vulgaire.

À l'intérieur de la cage métallique de l'ascenseur qui m'emmène au rez-de-chaussée, quand les portes foncent lentement l'une vers l'autre, j'imagine alors le très beau spectacle d'une confrontation de boucs de zinc au sommet d'une montagne.

Moi vulgaire ?..

Je vais d'emblée te dire une chose.

Quand j'étais petite je bégayais terriblement, j'ai passé des mois dans des bureaux de spécialistes qui essayaient en grand désespoir de cause de me faire dire «pa-ta-te» rien que d'un coup et quand je suis entrée à la petite école et qu'on m'a forcée à réciter l'alphabet j'ai alors mis sur le compte du bégaiement mon impossibilité à dire à haute voix la lettre qui se trouve entre le P et le R.

Alors moi vulgaire...

J'étais morte de timidité rien qu'à l'idée de dire cette lettre maudite. Je me mettais à hoqueter de manière alarmante, je devenais rouge rouge et plutôt que de me voir éclater comme une grenouille que l'on force à fumer, parents et titulaires n'ont plus jamais insisté pour me faire dire cette lettre sale. J'ai vieilli comme ça, en mentant, par simple pudeur.

Le premier homme de ma vie à deviner que j'étais menteuse fut, je ne sais par quel mystérieux hasard, mon premier amant. Nos premières étreintes furent d'une violence passionnée et historique. À seize ans j'allais devenir la «Prima Donna» du grand Montréal en m'offrant à cet homme beau et fort. Lui, éperdument amoureux de mon beau grand corps, avait demandé la cruciale question que les hommes posent souvent à une jeune fille candide. Lui, heureux de s'entendre dire qu'il allait pouvoir s'ébattre en terrain vierge, et moi nous nous sommes allongés au milieu de ce champ que j'aurais voulu voir tapissé de blé et d'anémones plutôt que de caps de roues rouillés et de chardons hyper-piquants qui me dévoraient la colonne. Mais tu sais bien comme on peut s'imaginer un décor de rêve quand on est amoureux ! Or donc, je décidai royalement de faire fi de cette couche peu romanesque et très inconfortable. Enfin.

Ledit monsieur, recouvrant tout entier ma jeune personne, (il était grand et fort, le rêve californien quoi, ahhhhhhhhh !...) me tenant solidement les flancs, m'enfonçait lentement espérant entendre le son de ma juvénile résistance.

Mais il n'entendit rien.

Il est alors devenu fou de colère. Ouvrant les yeux qu'il avait jusqu'alors gardés résolument clos, son regard est passé du bleu au vert, du rouge veineux à l'écarlate absolu et avant de m'administrer une gifle mémorable il a hurlé à mon tympan un très sonore «menteuse !» Ne pensant qu'à ma survie devant cet homme fou de douleur, devant cet homme à jamais ridiculisé, je me suis mise à lui expliquer, au travers hurlements et larmes, que je faisais de l'équitation depuis l'âge de douze ans, que c'était un sport violent pour les jeunes filles en pleine croissance et que, peut-être en galopant ou en trottant j'avais à jamais égaré sous un chêne ou sous une épinette le précieux mobile de sa grandiose colère.

Rien n'y fit.

Alors ce qui s'est passé ensuite, ça Rock, je ne l'ai jamais oublié.

Tout les deux nus comme des vers, dans ce décor de métal et de nourriture à chèvre, le monsieur m'a alors pincé violemment le sein droit et m'a dit :

«Écoute tite vache pis tite menteuse... j'vais te la faire payer cher ta farce platte... Envoyé! Envoyé!... Récite-moi l'alphabet!

Je ne me suis pas vue à ce moment-là, mais je suis certaine que je devais être pâle comme l'ivoire ! L'odieux personnage ! Quel monstre et quel goujat ! Venir chercher en moi toute cette pudeur dissimulée et me forcer à la lui cracher au visage ! Je n'entendais plus rien, hormis une cascade de jurons qu'il me déclamait à l'oreille. Moi je ne voulais pas réciter l'alphabet. Puis pourtant au travers cette réquisition de haine c'était comme la voix du Bon Dieu qui disait :

«Allons, allons ma petite chouette, fais pas la folle comme sainte Thérèse, faut pas mourir pour avoir dit non !»

Alors je le lui ai lancé au visage son alphabet, en hésitant bien un peu entre le P et le R, mais je le lui ai récité quand même, à plusieurs reprises, pour qu'il me laisse tranquille. Ledit monsieur m'inondait de sa semence à toutes les fois que je criais haut cette lettre sale. Enfin. Chacun ses fantasmes. Chez certains hommes c'est le fouet et chez d'autres, le bas de soie ou de résille, mais chez lui c'était l'alphabet... la lettre maudite...

Je me suis enfuie en courant, sachant fort bien que quelque chose de précieux venait de se briser en moi, à jamais.

Bon sang Rock, toi qui oses me dire que je suis vulgaire...

Malgré cette mémorable aventure, j'ai découvert par la suite que j'étais une femme foncièrement passionnée. Passionnée.

Mon cher Rock, j'adore les mots, les mots couverts, l'écriture matraquante et coulante, la rose et la bleue, les beaux mots noirs rares comme des perles, les mots qui s'étiolent et prennent d'assaut la page blanche, le biais de l'écriture qui sert aux explications et aux discours latents. Je suis franche et j'ai aussi une sainte horreur des parades grotesques. Alors Rock, ta vulgarité, je me la mets là où les poules ont l'oeuf.

Est-ce que tu continues de me lire ?

C'est une lettre zen, tu sais bien ce que c'est qu'une lettre zen ? Ce sont des mots qui coulent, c'est une lettre avec des ratures et des fautes d'orthographe, des mots dans l'immédiateté.

Je ne voudrais surtout pas te blesser en te disant que je n'ai pas vraiment été séduite par ton regard magnifique, ni non plus par ton torse superbe. Ce n'est qu'un tout petit détail chez toi qui m'a attirée, la petite griffe que tu portes au repli du bras, ta merveilleuse empreinte yin/yang. c'est cela qui m'a séduite, plus encore que ta remarquable personne.

Il faut être fou pour s'obstiner à ne pas vouloir comprendre l'immense fascination que j'ai eue pour l'homme tatoué.

L'été dernier je suis devenue la femme yin dans l'air lourd de la ville. Mon jumeau m'avait abandonnée et il ne devenait plus mon homme permis. J'étais dispersée, égarée au centre d'une aura beaucoup trop grande pour moi. Mon éparpillement semblait s'étendre à la grandeur de la

(... **suite à la page 67)**

FORUM ÉCONOMIQUE DU CSF

1 200 économistes au Forum

Il est plus de 17 heures. Pourtant, 1 200 femmes de tous les coins du Québec venues au forum Les *femmes, une force économique insoupçonnée,* organisé sous l'égide du Conseil du statut de la femme,[1] sont encore là, debout après deux jours de discussions,, à ovationner longuement et chaleureusement Evelyne Tardy, celle qui a défié avec un humour cinglant notre «Grand Argentier»... «Mais ce qu'on veut, M. Parizeau, c'est être Premier ministre... Les femmes ont de l'imagination, ça vous manque à vous, les hommes...»

Pourtant, ce n'est pas elle qui fera la manchette des quotidiens du matin, mais le mari d'Alice Polanska. À peine a-t-on relevé que ce dernier avait perdu sa contenance habituelle. Rouge «comme une tomate», il a dû faire face à une salle pleine à craquer qui est restée froide et sceptique devant la personnification (ou l'illusion ?) du pouvoir économique qui nous gouverne. Non, M. Parizeau n'a pas fait le poids, et ses tentatives pour rendre les femmes «plus réalistes» sont restées vaines.

Moi qui, après un séjour de deux ans à l'extérieur du Québec, croyais que ce forum serait empreint de morosité et affecté par la crise de démobilisation soi-disant généralisée, me voilà rassurée. Est-ce l'effet d'un dépaysement bénéfique? À ce moment précis du forum, j'ai senti dans la foule une détermination et une énergie puisées à même ce ressourcement collectif. C'est avec une grande satisfaction que j'ai compris à quel point 1 975, cette époque où nous affirmions fièrement nos corps, s'était éclipsée de nos mémoires pour céder la place à une force politique et économique, collective de surcroît. C'est sans doute ce qu'on appelle la maturité. Mais cette manifestation, qu'on a qualifiée de «vrai sommet économique», une premièrecanadienne,a-t-elleréellement jeté des bases de calcul nouvelles pour évaluer, par le concept de production sociale, l'apport économique des femmes dans la société? N'a-t-elle pas en même temps démontré l'ampleur du fossé qui nous sépare des détenteurs du pouvoir?

Solidarité spontanée

Ceci dit, celles qui s'attendaient à de spectaculaires consensus ont dû être déçues. Ce n'était d'ailleurs pas le but du CSF, conscient de la diversité, voire des divergences d'intérêt des participantes. Cette hétérogénéité m'a personnellement étonnée : travailleuses des secteurs public et para-public (28%) et du secteur privé (14%), travailleuses oeuvrant au sein de groupes de femmes ou de groupes populaires (39%), enseignantes, cadres, professionnelles, etc. À l'inscription, 98% des participantes s'identifiaient aussi comme des «productrices domestiques», dont 10% de «ménagères» à plein temps; 40% d'entre elles avaient plus de 40 ans, et 50% de 25 à 40 ans.

Autre effet de cette diversité : les femmes choisirent spontanément l'atelier qui correspondait le plus à leurs attentes, souvent plus personnelles que collectives ou sociales. Il n'en demeure pas moins que les ateliers et les plénières ont permis de reformuler certains de nos problèmes collectifs. Par exemple le fait que 86% d'entre nous se retrouveront seules à un moment donné en vieillissant, comme nous l'a appris Francine Harel-Giasson. Un forum, si important soit-il, ne brise pas d'un coup l'isolement chronique des femmes malgré le mouvement de solidarité spontanée qu'il peut susciter.

Solidarité spontanée, oui, quant aux constats, mais l'unification des stratégies reste pour le moment au stade des balbutiements. Car notre isolement, en termes de cheminements, de préoccupations, d'occupations et de discours a été mis en relief à travers les 25 ateliers. S'affirmer, oui, mais de là à déterminer collectivement l'action à entreprendre pour arriver aux solutions, il y a une marge.

L'apport nouveau des femmes cadres et professionnelles a permis des échanges intéressants. Toutefois, il a fait ressortir des différences fondamentales de motivation, comme en témoigne ce commentaire d'une ingénieure d'Hydro-Québec. Elle est venue au forum pour échanger avec d'autres professionnelles sur la technologie «de production». Elle admet se sentir bien loin des revendications exprimées dans son atelier et constate de ce fait sa marginalité à ce forum. D'autant plus qu'elle se sent «...à l'aise dans un milieu d'hommes. Féministe? oui, si ça veut dire faire avancer la cause des femmes. Non, si c'est selon l'étiquette du passé». Ainsi, l'hétérogénéité et son pendant, le pluralisme, peuvent constituer des facteurs de santé pour le mouvement féministe au Québec. Mais l'unité reste à faire, comme le démontrent certaines divergences qui, selon moi, se sont dégagées de ce forum.

Photo: Ninon Choquette

Et stratégies divergentes

Les représentantes de syndicats, de mouvements politiques et de groupes de femmes ont énormément influencé le déroulement du sommet. Consciemment ou non, et quel que soit leur discours, elles ont malheureusement contribué à écarter les interventions souvent plus terre à terre des femmes isolées et plus discrètes. On sait que dans les organisations politiques et syndicales, on se soucie plus de solutions sociales et collectives, et il y avait là autant de discours que de groupes : des anti-militaristes omniprésentes aux marxistes-léninistes toujours insistantes, des femmes du Mouvement socialiste aux syndicalistes des secteurs public et para-public, dont le discours parfois monotone parce que monocorde reflétait néanmoins la situation aiguë qui prévaut en éducation et en santé. Habituées à véhiculer un certain type de vocabulaire, celles-ci ne favorisaient guère l'intégration des femmes «non regroupées» ou oeuvrant dans des organismes moins «radicaux»(comme l'AFEAS). Souvent moins bien articulée, l'approche de ces dernières tranche souvent par une sainte frousse de se définir comme féministes, de peur d'en porter l'étiquette à tout jamais, comme une tare héréditaire.

Personne ne visait évidemment à diviser les femmes entre «regroupées» et «non-regroupées». pas plus qu'entre riches et pauvres... Mais la situation économique, le statut social et les conditions qui en découlent ont influencé les perspectives d'action dans plusieurs ateliers. Dans l'atelier *Apprivoiser l'argent,* par exemple, on venait d'une part chercher des trucs pour joindre les deux bouts; d'autre part, les plus privilégiées voulaient rentrer chez elles armées de recettes efficaces pour payer le moins d'impôts possible. Deux préoccupations, deux mondes quotidiens.

L'atelier *Investir les milieux d'influence,* composé essentiellement de femmes cadres et professionnelles travaillant dans une structure hiérarchique, gouvernementale ou autre, s'est aussi révélé significatif. Les participantes se sont penchées sur la mise sur pied ou d'un véritable Parti féministe, selon certaines «inévitable», ou plutôt de «collectifs», pour les partisanes d'une société pratiquement parallèle où le travail serait réorganisé. Ailleurs, par contre, on a préféré miser sur les femmes qui réussissent (mais à quel prix?) à gravir les échelons du pouvoir tel qu'il est. Le choix d'une stratégie est donc loin d'être clair.

Le nerf de la guerre

D'autres ateliers sont venus confirmer cette contradiction, entre autres ceux consacrés au financement des projets de femmes. Les participantes se sont mises d'accord sur un manifeste dénonçant «l'arbitraire des critères de subvention» et exigeant «un changement dans les modes d'attribution, dans la volonté politique et la mentalité des gouvernements», sinon... Sinon quoi, justement? Comment forcer les gouvernements à changer? Quelles solutions originales pourraient mettre un terme à la dépendance? On s'en remet encore à la charité gouvernementale.

Je reconnais que ces différences, ces dichotomies sont inévitables. Ce qui m'inquiète surtout, c'est qu'à vouloir les taire et éviter la confrontation, on ait accepté des énormités. Une professionnelle m'a candidement confessé que pour elle, les projets subventionnés «c'est pour les pas bons», sans même se rendre compte qu'elle pointait ainsi du doigt des dizaines de groupes de femmes. Une autre ne s'est pas gênée pour déblatérer sur les grèves et les syndicats, sans même susciter, du moins en apparence, de malaise. Ou encore cette entrepreneure en counseling, dont l'histoire est pour le moins ambiguë: un magasin d'une chaîne d'alimentation, après avoir remplacé son personnel masculin par une main-d'oeuvre à meilleur marché (féminine bien sûr) et sans fournir la formation nécessaire, s'est retrouvé avec un taux d'accidents fort élevé. La compagnie engagea donc l'entreprise de counseling pour montrer aux employées comment éviter les accidents ...Je vous laisse tirer vous-mêmes les conclusions.

Il faut dire que notre ministre à la Condition féminine. Pauline Marois, prêche par l'exemple. Absente du forum pour des raisons personnelles, elle a envoyé une subalterne nous lire son message qui commençait par "VOUS les femmes» et se poursuivait ainsi : «M. Parizeau suivra de près votre démarche...» Est-ce à dire que les femmes «boss» ne font que prendre la place des hommes décideurs? À nous d'en décider, d'ici le prochain forum.

SYLVIE BÉLANGER

1/ Au Palais des congrès de Montréal, les 29 et 30 octobre

2/ «Promue» le 25 novembre à la fonction de ministre de la Main-d'oeuvre et de la Sécurité du revenu, suite à la démission de Pierre Marois. Madame Marois a été remplacée à la Condition féminine par Madame Denise Leblanc-Bantey.

CLAIRE BONENFANT

Au milieu des Jésuites

Avec le départ imminent de Claire Bonenfant, c'est d'abord une stratège féministe qui quitte le Conseil du statut de la femme québécois. Successeure de Laurette Champigny-Robillard, elle laisse après cinq ans de présidence un organisme dont le budget a décru mais dont l'influence politique a sans aucun doute augmenté. Grâce surtout aux prises de positions du CSF et à ses initiatives pour informer et mieux outiller les femmes, depuis les nombreuses recherches sur la santé ou le travail des femmes jusqu'au forum économique d'octobre dernier.

C'est sans acrimonie et avec un certain ménagement que Claire Bonenfant nous a parlé, au lendemain du Forum, du pouvoir politique auquel elle s'est mesurée pendant son mandat et surtout du pouvoir politique des femmes, encore à inventer.

LVR : Plusieurs femmes ont été dérangées par la présence du ministre Parizeau au Forum. L'avait-on imposée aux organisatrices?

C. B. : Vous savez, après avoir évalué la gamme des ministres que l'on me proposait pour clore l'événement, j'ai trouvé important d'impliquer le ministre des Finances. Il fallait éviter la récupération de l'événement par un ministre trop gentil, réputé pro-féministe. Et je ne voulais pas non plus inviter une femme (comme Denise Leblanc, alors ministre de la Fonction publique et responsable des décrets) pour qu'elle se fasse huer.

LVR : Comment réagissez-vous à l'intervention de monsieur Parizeau, qui a semblé terriblement éloignée de la réalité des femmes?

C.B. : C'est assez décourageant et, effectivement, voilà un des penseurs de ce gouvernement. Nous sommes gouverné-e-s par des hommes imprégnés d'une formation acquise chez les Jésuites ou au Séminaire de Québec. Ils sont d'une autre époque. La réflexion féministe est la réflexion importante de l'heure. Eux sont à contre-courant et s'entêtent encore à conserver leurs vieux schémas et leurs vieilles valeurs, qu'ils veulent constamment remettre en selle. Alors que nous, nous voulons changer de cheval.

LVR : Avec le recul, quelle a été la valeur de ce fameux préjugé favorable du PO à l'égard des femmes?

C.B.: Quand on est au pouvoir, il est normal qu'on travaille pour son groupe social. Eh bien ! ce n'est pas le groupe social des femmes qui est au pouvoir et le gouvernement actuel n'est pas convaincu de l'intérêt d'investir chez les femmes ! Les exemples sont nombreux : au moment de concevoir la réforme du Code civil ou la Charte des droits, les législateurs n'ont pas été sexistes, et même plutôt généreux dans les principes. Mais la générosité s'est arrêtée là. A cause de l'éternel discours : les nouvelles mesures ne doivent pas coûter d'argent !

Photo : Éditeur officiel du Québec

Autre exemple concret : le programme d'égalité des chances dans la fonction publique. En principe, il ouvre la voie aux femmes. Mais parce que les hommes n'aiment pas être gouvernés par des femmes, ils évitent de les placer en position d'autorité. De plus, toute l'embauche est stoppée au gouvernement. Il y a très peu de femmes dans les couches intermédiaires capables d'accéder par mutation aux postes de direction. Et avec tous les beaux gars de 25 ans en place actuellement, la fonction publique a du «stock» masculin pour les 40 prochaines années! Pour que sa «volonté politique» d'amener les femmes en position de pouvoir soit vraiment crédible, il faudrait que le gouvernement consente à ouvrir les postes à des femmes provenant de l'extérieur de la fonction publique. Sinon, c'est le cul-de-sac.

Personnellement, je regrette tellement que les femmes n'aient pas encore pris conscience de leur véritable force politique ! Nous formons 52% de la population et, en principe, nous pourrions mettre et démettre les gouvernements. Est-ce que nous pourrons nous organiser politiquement d'ici 1985, alors que nous avons déjà perdu énormément de pouvoir à l'intérieur des partis politiques? Les femmes avaient investi comme nul autre le Parti québécois et avaient réussi à y gagner une influence certaine. Mais le gouvernement a coupé l'herbe sous le pied du Parti québécois et de ses militantes. Et à toutes fins pratiques, au congrès à la chefferie libérale d'octobre dernier, les femmes étaient invisibles dans les instances décisionnelles du Parti libéral québécois. Les groupes de femmes n'opposent toujours pas des positions fermes et des exigences précises aux différents candidats, au moment des élections à la chefferie, aux générales, aux partielles ou ailleurs. Peut-être que la réforme du scrutin tant attendue, en favorisant par la proportionnelle les candidat-e-s indépendant-e-s, favorisera du même coup l'accès au pouvoir pour les femmes. Imaginez que des collectifs féministes s'organisent pour appuyer des candidates indépendantes! J'en rêve.

Entrevue:
ARIANE ÉMOND
LISE MOISAN

PHILIPPINES

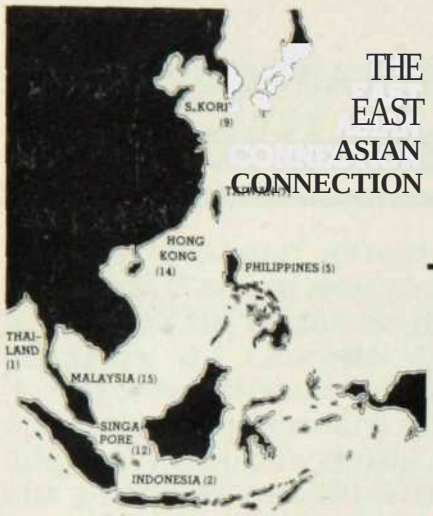
Dictature dans les îles

L'assassinat spectaculaire de Benigno Aquino, le 21 août dernier, a brusquement ramené les Iles Philippines sur la scène internationale. Aquino, ancien sénateur exilé aux Etats-Unis depuis trois ans, emprisonné dans son pays pendant les huit années précédentes, croyait l'heure venue de rallier l'opposition au régime Marcos en vue des élections qui doivent se tenir aux Philippines en 1984. À peine descendu de l'avion qui le ramenait à Manille, il fut abattu d'un coup de fusil.

Photo: A. Lin Neumann, South Asia Chronicle

Avec ce scandale, l'image des îles verdoyantes sous le soleil, où «jouent des enfants demi-nus et rient de jolies femmes au sourire exotique»[1] s'estompe peut-être à tout jamais. Parce que la réalité, bien sûr, est tout autre aux Philippines. On y vit plus mal qu'au Bangla Desh : une population a sous-alimentée à 80% ; un salaire moyen qui reste le plus bas de toute l'Asie du sud-est (3$ par jour pour un homme, 1,30$ pour une femme) malgré la richesse des ressources naturelles (cuivre, zinc, or, argent, pétrole) et malgré un potentiel agricole supérieur à celui des autres pays du Sud-Est asiatique. La loi martiale imposée par le président Marcos en 1972 perdure, accompagnée d'une répression systématique: 70 000 personnes arrêtées, 400 000 personnes déplacées de leurs terres et déportées dans des espèces de camps de concentration, 100 000 Moros (musulmans du Sud) assassiné-e-s, un million de réfugié-e-s, tout à l'allure d'un génocide...

Seul pays latin d'Asie, les Philippines ont d'étranges ressemblances avec l'Amérique centrale. Le dictateur Ferdinand Marcos, d'abord, un des hommes les plus riches du monde, qui s'appuie sur les militaires (huit fois plus nombreux aujourd'hui qu'en 72) pour tout mener à sa guise, allant jusqu'à déposséder d'autres familles richissimes du pays. L'Église catholique, ensuite, la quatrième du monde en nombre, jusqu'ici plutôt conservatrice mais qui vient de se dissocier du régime. Mais surtout les Philippines correspondent parfaitement au modèle «Tiers monde»: une main-d'oeuvre abondante et bon marché, exploitée au profit des investisseurs étrangers, multinationales américaines très souvent mais aussi canadiennes: Ford-Ensite, Jade International. Sunlife. Inco, Banque de Montréal, Huskey Oil...



Electronics assembly plants with parent companies in Santa Clara County. Calif.

THE EAST ASIAN CONNECTION

Usines de pièces électroniques affiliées à des compagnies de Santa Clara, Californie.

«Vous savez que nous sommes arrivés à octroyer aux multinationales un quasi monopole sur la production d'autos, les produits pharmaceutiques et la transformation de caoutchouc. Chez nous, les multinationales contrôlent les industries alimentaire, chimique et pétrolière ; elles contrôlent les zones utilisées pour l'exploitation minière et forestière, la culture des fruits et de la canne à sucre. Nous leur réservons même un droit spécial sur la mer...

«Des mesures très avantageuses vous sont offertes, vous exemptant de toutes formes de permis, d'impôts, de taxes ou de charges locales... Et notre législation assure un contrôle social rigoureux et permet un climat de travail productif».[2]

C'est en ces termes qu'on vend l'idée d'investir aux Philippines, le régime Marcos ayant de plus ouvert des zones d'exportation libre, des sortes de «pays dans un pays», bénéficiant de leurs lois propres (barbelés à l'appui) pour accommoder les entreprises des pays industrialisés qui veulent organiser dans le Tiers monde des bases de production pour le marché mondial.

Manille la prostituée

«Nous finissons par croire, de dire une Philippine de passage à Montréal et désirant garder l'anonymat, que tout ce qui nous arrive de l'Occident est supérieur à notre propre culture». De plus, les Philippines sont une ancienne colonie américaine, les États-Unis les ayant achetées aux Espagnols en 1 898 malgré une guerre d'indépendance victorieuse. Ils concédèrent l'indépendance en 1 946. mais conservèrent cependant leurs droits de propriété, de commerce et surtout, leurs prérogatives militaires. Existent toujours aux Philippines 23 bases militaires américaines, celles-là mêmes qui ont servi à ravitailler l'armée au Viêt-nam, les bases les plus importantes en dehors des États-Unis et des Caraïbes.

Vendues aux intérêts économiques et militaires étrangers, les Philippines n'ont plus que deux «industries» à leur actif : l'envoi de main-d'oeuvre à l'étranger, qui est une façon de faire entrer des devises étrangères puisque la loi stipule que 50 à 70% des salaires gagnés à l'extérieur du pays doivent y revenir et, surtout, le «tourisme-prostitution». L'image des «plus belles femmes du monde» ayant depuis longtemps été exploitée aux Philippines, le phénomène des «hospitality girls» fait presque figure d'institution dans les grandes villes. À Manille (la capitale), elles sont plus de 100 000, des femmes de la campagne pour la plupart ou tout simplement des femmes pauvres et sans ressources qui, ne pouvant se trouver de l'emploi, se tournent vers la prostitution.

Cette «industrie», comprenant aussi les mannequins «érotiques», les «mail order brides»,[3] les femmes de «divertissement» et la prostitution d'enfants, a toujours été très présente aux Philippines, où il y a une grande concentration d'étrangers. Aujourd'hui, à cause des politiques économiques de Marcos d'une part, et des bases américaines de l'autre, les étrangers sont plus nombreux que jamais et la prostitution est devenue la «règle générale». Outre les soldats américains qui sont évidemment de fervents clients, «il est très courant de voir, à Manille, des autobus remplis de Japonais s'arrêter devant un club, et tous ces hommes descendre et rentrer se choisir une partenaire pour la nuit».[4] Ils paieront environ 60$, dont 15$ au propriétaire du club, 1 5$ à l'agent du tour, 10$ au guide local et 10$ au guide japonais. Les femmes. elles, recevront peut-être 4 à 5$ du propriétaire, et encore...

L'après Aquiño

Mais quand existent dans un pays une telle exploitation et une telle répression, on retrouve presque toujours des luttes de résistance, et les Philippines n'échappent pas à cette règle. L'assassinat de Benigno Aquino aura d'ailleurs marqué un point tournant dans la lutte contre la dictature. Cette lutte englobe maintenant l'opposition «légale» (plutôt libérale, plutôt pro-américaine, comme l'était Aquino), celle de l'Église, celle beaucoup plus clandestine du Front national-démocrate regroupant des «organisations de tous les secteurs» et comptant plus d'un million de militant-e-s ; celle de la Nouvelle armée du peuple organisée en fronts de guérilla (plus de 10 000 combattant-e-s) et agissant surtout dans les zones rurales, et enfin celle du Mouvement national de libération du peuple Moro (plus de 30 000 combattant-e-s). Et les femmes là-dedans?

«Elles prennent conscience de leur double exploitation ; du fait qu'on nous soumet à une plus grande misère, aux jobs les plus répétitives, monotones; du fait qu'on nous embauche massivement dans les usines de vêtements et d'électricité[5] moins pour nos «doigts de fée» que parce que «girls are easier to control» ; du fait qu'on nous harcèle sexuellement et que tous ces concours de beauté si populaires chez nous[6] ne sont qu'une autre manière d'exploiter le marché de la chair». Mon interlocutrice, pour sa part, est membre de l'AWARE (Association of Women Against Repression and Exploitation) qui tente de regrouper les femmes chrétiennes, travailleuses d'usine, paysannes, professionnelles etc., et d'ainsi former une organisation nationale de femmes philippines ayant leur plate-forme et leur programme. Mais ces projets restent embryonnaires et la lutte s'annonce à long terme. Pour l'instant, Marcos représente la cible à abattre d'une façon ou d'une autre. Par la lutte armée ou par des moyens plus «légaux»? Qui saura le dire?

FRANCINE PELLETIER

1/ *Promotion touristique, citée dans «Philippines un peuple victime du développement»,* **DÉVELOPPEMENT ET PAIX,** *septembre82*

2/ *Rapport sur les Philippines, «Clenched Fists of Struggle», Hong Kong, 1981, cité dans* **DÉVELOPPEMENT ET PAIX,** *op cit.*

3/ *«Épouses» qu'on «commande» par la poste*

4/ *«Changing Role of S/E/ Asian Women».* **SOUTHEAST ASIA CHRONICLE,** *janv-fév 79*

5/ *Elles font partie des multinationales qui ont envahi les côtes asiatiques.*

6/ *Marrainé par Ismelda Marcos, l'épouse du Président, le concours* **MISS UNIVERS** *qui eut lieu aux Philippines en 70 entraîna des dépenses supérieures au budget national*

Cette année ne ratez pas mars!

Ne ratez pas un numéro exceptionnel de La Vie en rose:

GROS PLAN SUR LE FÉMINISME ACTUEL

L'état actuel des choses au Québec,
politique et culture,
et directement de Paris, en exclusivité,
une entrevue de fond
avec une femme remarquable.
Un numéro de collection en kiosque dès le 25 février.

Ne ratez surtout pas la Journée internationale des femmes et...

ROSE TANGO!

Un an après le succès inouï de
«La fièvre du mardi soir 8 mars 1983»
La Vie en rose présente... «Rose Tango».
De Jeanne d'Arc à Ginette Tremblay,
une épopée musicale féministe et parfaitement délirante,
interprétée par une trentaine de chanteuses,
comédiennes, musiciennes, danseuses et acrobates.

Pour 8,50$ seulement, au Paladium de Montréal, 1650 rue Berri
(Métro Berri-de-Montigny), le 8 mars à 20 h 30.
Bar, danse, garderie gratuite.
Billets en vente dès le 1er février au Paladium, de 12 h à 23 h,
tous les jours (514-284-0009)
et à La Vie en rose, 3963 rue Saint-Denis (843-8576).
Pour tous renseignements (réservations, garderie, prix de groupe, etc.):
La Vie en rose, (843-8576)

Pour toutes les femmes exclusivement.

Souper avec Benoîte

Non, les féministes ne pensent pas toutes la même chose. Ainsi, nous qui avions tellement aimé* Ainsi soit-elle, *ce «roman de la condition féminine» paru en 1975 où Benoîte Groulx dénonçait violemment les mutilations sexuelles encore subies par 80 millions d'Africaines, nous allions souvent nous retrouver en désaccord avec ses opinions sur la porno, le travail ménager, Christiane Olivier... Pourtant, cette jeune femme de 63 ans nous a toutes impressionnées par sa passion tranquille, une sorte de timidité chaleureuse, et beaucoup d'humour. De passage à Montréal fin octobre pour y lancer *son dernier roman,* Les trois quarts du temps, ***elle accepta l'invitation à souper de La Vie en rose. Voici quelques extraits d'une longue conversation.***

LA VIE EN ROSE: Alors que les femmes et les féministes se défendent tellement d'avoir l'air enragé, vous avez déjà dit (à Radio-Canada) que *Ainsi soit-elle* vous avait fait devenir une «féministe enragée»...

BENOÎTE GROULT: Quand j'ai commencé ce livre, j'avais des idées. Mais quand je l'ai terminé, c'était la révolte. Je trouve qu'on a tellement été

longtemps sans réaction devant tout ça. En entendant parler des mutilations sexuelles, j'avais été complètement atterrée et je m'étais mise à chercher dans les revues médicales et ailleurs. Et j'ai vu que 80 millions de femmes étaient concernées, que ça impliquait 26 pays, toutes les religions, que ce soit l'Islam, la religion copte d'Égypte ou les animistes noirs, puisque ce n'est pas lié à une religion précise. Et à mesure que j'étudiais la condition féminine dans le monde, je voyais que c'était pareil partout. Freud, par exemple, a fait aux femmes une excision psychique, finalement : la vertu, l'amour conjugal, le plaisir passif, pas de libido véritable, etc.

Mais qu'est-ce qui m'a poussée à écrire plus tard? J'avais trois filles qui avaient 20 ans, et à voir leur jeunesse je me suis dit : «Moi, qu'est-ce que j'ai fait de ma jeunesse? Je me suis laissée coincer par l'éducation, j'ai mis 20 ans à oser publier...»

Et puis j'ai aussi découvert à cette époque - je ne m'en étais jamais aperçue - l'horrible misogynie de presque toute la littérature. Quand je pense que j'ai étudié Rousseau sans jamais me dire : «Mais c'est complètement immonde de parler comme ça de l'éducation d'Émile et de Sophie. Il fabrique une petite esclave...» Je n'étais pourtant pas plus imbécile que la moyenne mais j'ai gobé tout ça. Comme je le raconte dans Les *trois quarts du temps,* on lisait Montherlant et on se disait : ou on est ravissante et idiote, ou si on fait des études, on est laide. Je faisais des études, donc j'étais laide. On ne pouvait pas être tout à la fois. On admettait tout ce qu'avaient écrit les hommes. Quand on relit toute la littérature avec des lunettes féministes, c'est monstrueux.

J'aurais fait de la politique si j'avais osé parler.

LVR: En 1975, vous étiez enragée, avez-vous l'impression de vous être assagie depuis?

BG: Non. Mais j'ai malheureusement une bonne éducation qui me colle à la peau. J'arrive à être violente en écriture mais pas oralement. Je le regrette. J'aurais fait de la politique si j'avais osé parler. À l'émission Apostrophe, Michel Tournier a explosé en disant : «Votre livre, *Les trois quarts du temps,* est d'une misandrie épouvantable!» Et je n'ai pas su quoi lui répondre, je n'ai pas le sens de la répartie.

LVR: Généralement, on dit des féministes qu'elles haïssent les hommes, mais quand on fait remarquer toute la haine que les hommes ont envers les femmes...

Combien de femmes ont coupé les organes sexuels des hommes ?

BG: Qu'est-ce qu'on a été gentilles!!! Je suis stupéfaite qu'il n'y ait jamais eu de mouvement contre eux, alors qu'ils sont si vulnérables physiquement. Ce sont les hommes qui continuent à violer les femmes, à les battre. Combien de femmes ont coupé les organes sexuels des hommes? Connaissez-vous l'histoire de cette femme vétérinaire violée par deux hommes dans la rue? Elle leur a dit: «Venez donc prendre un verre chez moi. Au fond, ce n'était pas si désagréable que ça...» Et elle les a châtrés. Elle a fait trois ans de prison, d'accord ... mais c'est le genre de choses que les femmes ne font jamais. Il n'y a jamais eu de groupes de femmes folles de rage. C'est resté au niveau des mots. Alors qu'il y a tellement d'hommes qui ont battu leurs femmes, leur ont mis du vitriol dans le vagin, et d'autres «faits divers» comme ça.

LVR: Selon une entrevue accordée à la journaliste Denise Bombardier (Châtelaine), vous semblez avoir une haine terrible de l'Église.

BG: Ah si. Toutes les religions sont misogynes, elles l'ont prouvé d'ailleurs. Elles sont fabriquées par des hommes. Un père, un fils et un Saint-esprit, c'est monstrueux. Si j'avais une religion, ce serait plutôt la religion grecque où il y a au moins une Déesse Mère. Dans la religion catholique, qu'on ait inventé une Vierge Marie, c'est diabolique. La mère est exclue de la trinité. disparue, vierge, sans droit aux rapports sexuels. C'est renversant. Et que les femmes n'aient toujours pas le droit de donner les sacrements, c'est continuer de dire que nous ne sommes pas de la même essence divine. C'est le mépris de la créature femelle. Et l'Islam, n'en parlons pas!

LVR: Qu'est-ce qui vous a fait revenir à la fiction avec *Les trois quarts du temps?*

BG: On ne peut pas faire du pamphlet toute sa vie! Je pensais pouvoir dire exactement la même chose avec d'autres moyens.

LVR: L'éditeur précisait que «contrairement à ce que certains journalistes ont dit, ce n'est pas une autobiographie»...

BG: Mais pourquoi a-t-il dit ça? C'est vrai que ce n'est pas exactement une autobiographie. Bien sûr, j'ai été la même jeune fille, mon premier mari est mort tuberculeux. Mais la suite n'est pas vraie : je ne suis pas restée 20 ans avec le macho d'Arnaud, j'ai divorcé au bout de quatre ans avec deux enfants et j'ai épousé Paul Guimard qui est écrivain aussi. J'ai eu une troisième fille avec lui et je suis encore mariée maintenant. Donc ce n'est pas la même histoire même si tous les faits dedans sont vrais.

La tuberculose, par exemple, ça m'intéressait de raconter ce que c'était jusqu'en 47-48. C'était une maladie mythique, on ne prononçait pas le nom. On disait : il a quelque chose aux poumons, une faiblesse... Il y a toujours une maladie qui cristallise les terreurs d'une époque. À ce moment-là, c'était la tuberculose. Mais il y avait une vie extraordinaire dans ces sanatoriums. Les malades étaient obligés de mener une vie sublimée ; l'amour, c'était par lettres. La poésie, la littérature étaient tout ce qui leur restait. Et ça leur donnait une espèce de qualité de réflexion sur la vie. C'était des endroits où l'on pensait beaucoup- et où l'on mourait beaucoup. Deux ans après c'était fini, c'était une maladie qu'on guérissait.

LVR: Parmi les commentaires négatifs, certains ont reproché à Louise, l'héroïne, d'avoir toléré trop longtemps sa situation, en disant: «Comment Benoîte Groult a-t-elle pu endurer ça pendant 20 ans, moi je n'aurais pas pu et elle est féministe...»

BG: Mais justement! Je voulais montrer à quel point une femme née avant la guerre, même privilégiée, ayant fait des études, peut être tellement conditionnée par la bonne éducation, par ce qu'on attend d'elle. Les enfants qui vous tombent dessus juste au moment où l'on va prendre une décision d'indépendance... C'était avant la contraception, avant l'avortement libre. Il y avait beaucoup d'avortements, bien sûr, mais cachés, dans des conditions pénibles. Louise avorte son amie Agnès, moi c'est ma soeur que j'ai avortée. Bon, en ce sens-là, tout est autobiographique, mais tous les livres sont tirés d'expériences privées et personnelles.

Je suis solide, formidablement. J'ai l'impression de pouvoir survivre à n'importe quoi.

LVR: Très important dans le livre, le personnage d'Hermine, la mère de Louise. Et votre mère à vous, comment était-elle?

BG: Ma santé me vient d'elle. Je ne l'ai

Photos : Louise de Grosbois

jamais vue malade ou couchée. C'est une femme qui a toujours travaillé, qui a eu une maison de couture. Elle a gagné l'argent de la famille, elle a gardé l'amour de son mari en le trompant toute sa vie. Comme Hermine dans Les *trois quarts du temps,* oui, elle m'a beaucoup inspirée pour ce personnage.

LVR: Les lettres d'amour que vous citez- entre Hermine et son amie Lou - sont-elles de vraies lettres?

BG: Je les ai changées parce que «Lou» était une peintre célèbre et, par testament, elle avait interdit qu'on les publie. Mais les lettres appartiennent à celle qui les reçoit et pas à l'expéditrice. Et je tenais beaucoup à les publier, elles sont tellement belles, n'est-ce pas? Alors j'ai changé des choses, j'ai fait de «Lou» une fille mariée, etc. Mais tout ce qu'il y a de plus beau n'est pas de moi. C'est de cette femme. C'était un amour extraordinaire, je trouve, entre ces deux femmes. Je ne m'en suis aperçue que longtemps après, que ma mère avait vécu ça.

LVR: Dans *Les trois quarts du temps.* Louise décide de finir sa vie avec l'Américain Werner, avec qui elle retrouve à 60 ans la même passion physique qu'à 20 ans. Il est rare, dans un roman, de parler de passion physique chez une femme de plus de 60 ans...

BG: Ça m'a plu de finir le roman comme ça pour des tas de raisons. Je trouvais tellement tristes tous ces livres de femmes de 45, 50 ans qui acceptent d'être jetées à la trappe, d'être perdues, de ne plus et reconsidérées comme des femmes qui font l'amour. Même Colette et Simone de Beauvoir ont eu de ces propos. Alors que dans la vie ça continue, dans la littérature, au cinéma, on n'ose pas montrer des choses comme ça. En France, il y a eu un très beau film qui s'appelait *Corps à coeur.*

Ça racontait la passion d'un mécanicien pour une femme plus âgée. Ça se passe au bord de la mer, il y a de très belles scènes, très érotiques. Et les critiques ont fait les dégoûtés parce que le réalisateur a montré une femme qui avait du plaisir en faisant l'amour à 50 ans. Ils ont été immondes : «Qu'on nous épargne le strip-tease de cette grosse dame», etc. alors qu'elle avait un très beau corps. Et on nous montre sans arrêt des hommes horribles comme Jean Carmet. Dans un film récent, il tombe amoureux de la fille de son ancienne maîtresse, qui a 20 ans. Et personne n'a dit : "Épargnez-nous le spectacle de ce nabot qui se tape une fille ravissante !»

On voudrait croire que le féminisme est mort, mais c'est faux. Il continue au niveau individuel.

LVR: Depuis quelques années, on répète souvent que le féminisme est mort. Qu'en pensez-vous?

BG: Pendant deux ou trois ans, le féminisme a marché très fort. Tous les éditeurs avaient leur collection féministe, il suffisait qu'une femme raconte son accouchement pour que ça passe. Il y en a eu beaucoup, c'est certain. Une explosion. Mais il y avait si longtemps qu'on était réduites au silence, c'était normal. Maintenant, l'équilibre n'est même pas rétabli mais il y a vraiment un mouvement inverse, d'anti-féminisme, entretenu avec soin et satisfaction par les uns : le changement du F Magazine, par exemple. Mais le féminisme n'est pas mort, c'est complètement faux.

On voudrait croire qu'il est mort alors qu'il continue, à mon avis, mais au niveau individuel. Il continue par exemple dans la vie solitaire des filles qui ne trouvent pas d'hommes assez évolués et qui acceptent leur liberté; dans le nombre de filles qui vivent seules maintenant sans se considérer comme des malheureuses ou des vieilles filles. Je crois qu'il y a tellement plus de femmes qui ont évolué, qui ont des exigences, qui ne supportent pas n'importe quoi. Donc, le féminisme, il est vécu tous les jours.

LVR: Beaucoup plus intégré qu'avant ?

BG: Par les femmes, en tout cas ! Mais comme il y a encore des femmes de l'ancien modèle, les hommes s'y raccrochent... Surtout chez les plus jeunes. À 18 ans, elles arrivent, elles trouvent ça drôle, elles ne savent pas encore à quoi elles vont se heurter. Il n'y à qu'à voir la mode qui revient : les talons aiguille, les mini-jupes, elles se promènent comme des objets sexuels.

Par contre, je me rappelle la façon dont la presse traitait du viol il y a 15 ans, comment les hommes disaient toujours: «On a simplement cherché à rigoler, on l'a bousculée». C'était traité avec dérision. Maintenant, on n'ose plus. On parle du viol comme d'un crime. Ça, c'est complètement changé.

Je crois aussi qu'il y a moins besoin maintenant de mouvements féministes organisés. Il faut que chaque femme ait le courage de féminiser elle-même son nom, d'être dans les instances décisionnelles, etc. Je crois que les mouvements ont fait leur temps, et Dieu sait qu'ils ont fait des choses importantes !

LVR: La pornographie en France semble encore très répandue. Au Québec, les femmes se sont mobilisées très rapidement contre la porno, unanimes...

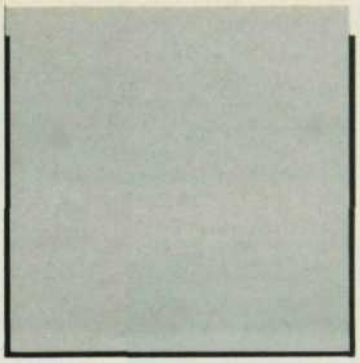
BG: Mais pour demander quoi ? Si on défile devant les cinémas porno, tout le monde rigole. Quoi faire? Interdire n'est jamais la bonne solution. Je sais qu'il y a ici un grand débat là-dessus mais je ne vois pas sur quoi ça peut déboucher. Sur une censure ? On ne va pas changer les fantasmes érotiques des hommes tout de suite, et c'est ça qu'il faudrait changer en réalité. La porno est toujours masculine : cette violence, cette humiliation... L'érotisme des femmes est différent et elles le montrent : il y a des livres écrits par des femmes qui sont bien plus joyeux, plus gourmands, plus sensuels, pas basés sur l'humiliation et la souffrance de l'autre.

LVR: Alors quelles seraient les nouvelles revendications des femmes, après toutes les batailles féministes?

BG: À mon avis, des revendications très terre à terre : avoir des garderies, de l'aide pour élever leurs enfants et que le travail soit vraiment partagé parce qu'elles continuent de faire des doubles journées et c'est pas viable, ça. Ça les rend indisponibles pour le syndicalisme, pour la politique.

LVR: Croyez-vous qu'un salaire au travail ménager pourrait remédier à ça ?

BG: Ah non ! Je trouve ça monstrueux. D'abord ce serait un montant minable. Qui le paierait ? L'État ? Alors c'est ravaler le salaire ménager au rang de l'assistance publique. Et puis le mari en rentrant dirait : «T'es payée pour le faire» et ce serait fini, il ne lèverait plus le petit doigt. Je trouve qu'il ne faut pas faire du travail ménager un métier de femme, mais complètement partager les trucs à la maison.



Photos : Louise de Grosbois

Là-dessus, la psychanalyse, encore beaucoup tenue par les hommes, fait un sale travail : on est en train de redire qu'il n'y a que la mère d'importante auprès de l'enfant, que c'est sa faute si l'enfant est dyslexique ou drogué.

LVR: C'est ce que plusieurs, ici, ont reproché à Christiane Olivier : de mettre encore la responsabilité sur le dos des mères.

BG: Oh non ! Ah non ! Les *enfants de Jocaste,* c'est au contraire le livre qui libère vraiment, c'est enfin Freud refait. Selon moi, ce sont les pères qui sont interpellés par ce qu'elle dit. En tout cas, ce livre a été une révélation pour moi. Rétrospectivement, j'ai compris des tas de comportements de mes filles. Par exemple, ma deuxième fille, toute petite, se déguisait tout le temps en putain : des vêtements très serrés, des talons hauts, des maquillages épouvantables. Je me disais : d'où elle sort ça ? J'avais divorcé d'avec son père et mon mari actuel, tout en étant d'une générosité parfaite, n'aime pas les enfants. Il ne les a donc jamais câlinées, jamais touchées... Et bien je suis sûre que Lison avait besoin d'être reconnue dans sa féminité par un homme. Tout ce que je pouvais faire ne servait à rien, il fallait que ce soit un homme qui la touche. Tous les hommes devraient lire Christiane Olivier pour voir à quel point ils sont fautifs, et c'est pour cela que je trouve si important de voir des hommes aujourd'hui assister à l'accouchement, langer leurs fils, et surtout leurs filles...

LVR: Vous avez donc élevé trois filles. Vous n'avez pas eu de garçon, est-ce que ça vous a manqué?

BG: Quand je les ai faites, oui. Parce qu'à chaque fois mon précédent mari disait: «Ah! c'est une fille!» d'un air «Bon, on verra la prochaine fois». Et c'était reparti. Et maintenant, qu'est-ce que je suis contente que ce soit trois filles! C'est plus passionnant les filles aujourd'hui : ce sont elles qui sont en train de changer les structures de la vie. Alors que les garçons ont tendance à se raccrocher au passé.

LVR: Est-ce que vos filles vous ont déjà reproché d'être une femme connue, d'écrire ?

BG: Les deux aînées, non. D'ailleurs, chacune a déjà écrit un livre... La troisième, oui, ça l'embêtait sûrement. Il faut dire qu'elle a toujours été l'enfant à problèmes. Elle n'a jamais travaillé, elle s'est fait renvoyer de toutes les écoles, elle perdait son cartable partout. Elle était toujours dans le fond de la classe à dessiner des chevaux. Alors les psychiatres nous disaient : «Il faut lui offrir un cheval». On habitait un septième étage à Paris ! Pas question ! Alors on lui a offert un hamster. Ça ne l'arrangeait pas ! Le hamster est mort dans sa pisse. Je n'allais pas devenir fermière pour ça ! On est des intellectuels, c'est très triste, mais c'est comme ça. D'ailleurs, elle avait déjà dit à l'école que son père était gendarme. Vers 13, 14 ans elle s'est lancée dans le cheval, et là, après dix ans de crottin et sans gagner sa vie comme palefrenière, elle vient de partir en Turquie avec un type. Bon, elle est loin de nous, on ne va plus l'enquiquiner avec notre intellectualisme. C'est peut-être très bien au fond. Elle nous faisait opposition complètement. Jeune, elle lisait Delly en cachette ; elle les savait tous par coeur, elle avait besoin d'orphelines, c'était son refuge. On se foutait d'elle, c'était cruel, horrible... Au fond, ma fille a eu beaucoup de courage parce qu'elle s'est opposée à plein de monde en même temps alors que moi, je ne m'opposais pas, je me suis laissée écraser.

LVR: Croyez-vous à l'imminence d'une guerre?

BG: Imminence, non. Mais je crois que ça arrivera fatalement avant la fin du siècle. Vous ne croyez pas ? On est toujours sur le bord: La Grenade, Israël...

Je ne crois pas aux stratégies pacifistes. Il y aura toujours des fous, en Afrique ou ailleurs, qui auront la bombe atomique et qui s'en serviront.

LVR: Vous avez connu la guerre 39-45 ; est-ce que ça vous rend plus anxieuse ou plus vigilante devant ce qu'on vit actuellement ?

BG: Je ne sais pas. La France s'est déjà à moitié couchée pendant la guerre, en 40. La guerre de 14 aussi avait été une saignée, tous ces jeunes qui sont morts... Je ne sais pas quoi dire. Je suis complètement dans le cirage, je ne sais pas ce qu'il faut faire, mais je ne défile pas avec les pacifistes...

LVR: Pourquoi ? Vous ne croyez pas à leurs stratégies?

BG: Non, je n'y crois pas. Le pacifisme en face de l'URSS, qu'est-ce que ça veut dire ? L'Est est comme un bloc, qui ne bouge pas. Il y a déjà deux générations qui y sont restées...

Une amie a un ami polonais. C'était son amant, elle l'a rencontré deux ou trois fois là-bas. Il lui écrivait par l'intermédiaire d'un professeur japonais qui donnait des cours à Vienne et à Varsovie. Il vient de lui écrire : «C'est ma dernière lettre parce que notre professeur retourne au Japon, c'est fini. Tu me parles de tes vacances, vous buvez du Muscadet, vous voyagez sans demander d'autorisation. J'ai l'impression d'être un enfant derrière une vitrine, regardant des jouets qu'il ne pourra jamais s'offrir. Pour nous, la vie est un tunnel sans lumière...» C'est un gars de 40 ans, dessinateur et illustrateur de livres. Il lui dit : «Ne viens pas ici, je ne pourrais aller dans aucun restaurant ou aucun hôtel avec toi parce que tu es occidentale.» Un gars de 40 ans incapable de sortir de son pays, incapable de recevoir une femme pour faire l'amour. Enfin! C'est rien, faire l'amour n'est pas une activité politique... Combien de gens sont dans cette situation dans toute l'Europe de l'Est ?

LVR: Est-ce que vous vous projetez dans l'avenir? Vous imaginez-vous dans 10 ans, dans telle ou telle situation?

BG: Non, je vis dans le présent. Quand on a 63 ans... J'aime mieux ne pas y penser. J'ai déjà de la chance de pouvoir vivre mon présent comme je le veux, d'avoir de l'argent, d'avoir encore du goût pour le sport... Je dois dire que je suis heureuse.

Je ne suis pas heureuse de la marche du monde, ni de la presse en France autour de l'expérience socialiste. Il y a des tas de choses désolantes. Mais moi, personnellement, je suis heureuse. Je trouve que c'est un peu tard, j'aurais préféré l'être à 30 ans, mais bon, c'est déjà bien.

(... **suite à la page 69)**

3e FESTIVAL AU TEF

Une longue bouffée de création

Anne-Marie Provencher

Odette Gagnon et Marthe Mercure

Du 30 octobre au 5 novembre avait lieu à Montréal le 3e Festival de créations de femmes organisé par le Théâtre expérimental des femmes (TEF) autour du thème de l'écriture dramatique. Au programme, entre autres: six ateliers-rencontres, six spectacles issus de «workshops» et une soirée de performances de dix minutes ou moins. Comment ce Festival a-t-il évolué depuis 1980? C'est une des questions posées par Hélène Pedneault à Marie-Hélène Falcon, organisatrice d'événements théâtraux, dont le futur Festival de théâtre des Amériques, Lorraine Hébert, professeure et critique de théâtre, et Alice Ronfard, comédienne et auteure. Toutes trois ont été mêlées de près aux expériences théâtrales des dernières années. Leurs premières impressions ont-elles été les meilleures ?

M.H. Falcon : Ce qui m'a d'abord frappée, c'est l'audace extrême de la manifestation. Il faut du culot pour ne présenter que des choses neuves, inédites et même pas finies, certaines oeuvres ayant été travaillées en «workshop». Tout le travail de création s'est fait pratiquement dans le mois qui a précédé l'événement. Et on a eu de l'assurance et du professionnalisme quand même. Je pense que, depuis quelques années, il y a des femmes qui émergent et qui commencent à avoir des moyens de création très sérieux. Je pense à Pol Pelletier, à Louise Laprade, à Anne-Marie Provencher, à Odette Gagnon.

Ce que je déplore, par ailleurs, c'est le peu d'impact que ça soulève. C'était quelque chose d'absolument extraordinaire, et nous sommes 300 au maximum à l'avoir vu. Sur le plan de la vente de cet événement-là, il semble y avoir une timidité en disproportion avec l'importance de ce qui est présenté.

L. Hébert : Moi, ce qui m'a frappée, c'est l'assurance des femmes sur scène et une rigueur dans la structure dramatique que je n'avais pas vues lors des deux premiers festivals. Je sentais qu'elles n'avaient plus à prouver quoi que ce soit, elles *taisaient.* Mais rien de nouveau dans la thématique : je pense qu'on n'a rien de nouveau à dire, on a à *dire.* Ce n'est **ni** nouveau ni ancien. Toute la dimension scénographique était aussi très intéressante. Bref, on a vu des «professionnelles», selon un terme qui nous a trop longtemps fait peur.

Par contre, les performances du vendredi soir m'ont beaucoup déçue. Je sentais toujours cette présence mais aussi un goût d'être à la mode, de «faire performance», sans que le genre soit maîtrisé. Sauf peut-être ce qu'ont fait Odette Gagnon et Marthe Mercure dans **«La mappe».**

A. Ronfard : Mais ces performances de 1 0 minutes, c'est la LNI du Théâtre expérimental des femmes ! Elles en feraient tous les mardis soirs et elles rempliraient la salle à tout coup.

M.H. Falcon : Moi, je pense qu'on abuse du terme «performance». Je préférais l'expression du Festival de l'année dernière : des «bouffées de création de 10 minutes ou moins». Car c'est de ça qu'il s'agit : **«Liaisons** mal **ta propos»** est un extrait d'un spectacle de 90 minutes ; **«Pacing»** est un numéro de mime; Louise Cartier a fait un monologue et non une performance ; **«La mappe»** est un essai, mis en performance grâce à une trampoline ; Marie-Hélène Robert a fait un excellent monologue, mais comme Clémence le fait depuis 30 ans; Lorraine Desmarais a fait un numéro de trapèze. Où sont les performances ? De quoi parle-t-on ? Ça aurait pu être des pièces en un acte. Il faut dire que cette année le thème était «l'écriture dramatique»...

Les mots pour en rire

A. Ronfard : Je voudrais parler de l'humour qu'il y avait au Festival, il y en avait beaucoup. Lise Vaillancourt, le jeudi soir, c'était magnifique. Un humour un peu britannique, qui vient de l'assurance d'être sur une scène et d'être capable de prendre la place.

M.H. Falcon: J'ai l'impression que cet humour vient aussi d'une certaine volonté de rompre avec la tradition théâtrale. Les femmes ont envie de traiter autrement les problèmes qu'on traite depuis toujours. Le texte de Joanne Beaudry, par exemple, était extrêmement tragique mais en même temps plein d'humour. L'humour sert de distance.

A. Ronfard : Ce qui m'a étonnée aussi, c'est que les femmes se réapproprient l'histoire. Dans **«La mappe»** par exemple, on avait Karl Marx et Bertold Brecht comme personnages. Moi j'étais ravie de voir qu'on jouait avec toute cette culture, qu'on s'amusait avec.

L.Hébert: Cet humour, c'est vraiment notre sens du dérisoire. Et puis, je crois que les femmes voient rarement les choses de façon unidimensionnelle. En même temps qu'on fait une chose, on est ailleurs. Et je pense qu'on commence à admettre notre propre manière de voir les choses et qu'on commence à

l'imposer. C'est ce qui est arrivé pendant ce troisième Festival : nous commençons à croire en ce que nous faisons.

A. Ronfard : Mais j'aurais été intriguée de voir un spectacle lesbien. Il y a eu une grosse polémique parce que des hommes jouaient au TEF cette année, pour la première fois dans l'histoire des Festivals. Moi, j'ai trouvé ça correct mais j'aurais bien aimé voir un show de quelqu'une qui dise : voilà, c'est une mise en scène lesbienne !

Le «faussé» des générations

L. Hébert : Avez-vous remarqué la différence entre les propos des femmes de 20 ans et ceux des femmes de 40 ? J'ai de la misère avec les plus jeunes. Elles ne me rejoignent pas, ce qu'elles font m'apparaît léger et sans consistance. Ou bien c'est normal qu'il en soit ainsi, ou c'est une manière de dire les choses qui ne me touche pas, ou encore je suis rendue «straight».

M.H. Falcon : Moi j'ai très envie d'entendre - ce que je n'ai pas beaucoup entendu au Festival - des femmes de mon âge, de 40 ans. Mise à part «La mappe», je ne me suis pas sentie représentée et ça me manque.

L. Hébert : Il y a une censure sur le tragique, la mort, de la part des plus jeunes. Je le regrette, je pense qu'on peut encore voir des femmes déchirées par l'amour, des femmes victimes aussi. Les femmes de 20-30 ans ne semblent pas avoir le même rapport à la douleur, comme si elles l'avaient liquidée une fois pour toutes ou comme si elles avaient décidé qu'elles ne pleureraient plus.

A. Ronfard : Moi j'ai 27 ans, le tragique est quelque chose qui est à l'intérieur de moi et que je transporte. Ce n'est pas tellement une question de

Lise Vaillancourt

Photos : Anne de Guise

génération mais une question d'ouverture. Mais pleurer sur une scène, pour une femme, c'est devenu un maudit problème.

L.Hébert: En même temps c'est courageux. On a envie de voir sur scène des femmes qui prennent leur vie en main, pleines d'énergie. Mais on ne peut pas être pleine d'énergie en passant par-dessus la souffrance.

Et puisqu'il faut conclure...

A. Ronfard : Je ne pense pas que ce Festival soit vraiment représentatif de la création dramatique des femmes aujourd'hui. Je pense qu'il y a eu un choix artistique derrière tout ça. Les organisatrices sont des femmes qui ont développé une certaine recherche au niveau du théâtre et elles ont privilégié des textes qui allaient dans ce sens. Et c'est très correct. Mais ça s'adressait peut-être plus à celles et ceux qui sont intéressé-e-s par l'expérimentation théâtrale qu'au public en général.

M.H. Falcon : Où étaient les auteures dramatiques plus expérimentées comme Marie Laberge, Élizabeth Bourget, Maryse Pelletier, Suzanne Aubry... ?'

L. Hébert : Le Festival avait des objectifs précis : amener de nouvelles propositions en termes de contenu, de contenant, de pratique théâtrale, de recherche. Et, jusqu'à un certain point, la direction artistique a rejoint ces objectifs. Une chose cependant : j'ai malheureusement encore senti, à l'intérieur du Théâtre expérimental des femmes ou de l'organisation du Festival, une direction qui manque ouverture. Personnellement, je souhaiterais une ouverture tellement grande qu'elle rendrait toute expression possible...

Entrevue et montage :
HÉLÈNE PEDNEAULT

1/ Dans *les coulisses, Elizabeth Bourget et Suzanne Aubry ayant fait partie du comité de sélection*

VIDÉO

10 chandelles pour Vidéo Femmes

Une décennie, ça se fête; comme un chiffre rond qui indique le franchissement d'un premier cap et permet de cingler vers de nouveaux rivages... Belle image, n'est-ce pas? C'est qu'il sera justement question d'images dans les lignes qui vont suivre. Des images qu'une équipe de femmes, depuis dix ans, s'affaire à produire et à diffuser, pour témoigner, dénoncer et interroger.

Non, Alice, «c'est pas le pays des merveilles», surtout quand on subit le harcèlement sexuel «tous les jours, tous les jours», et que la folie des femmes reste un volcan qui gronde derrière «les mots/maux du silence». Vous aurez reconnu trois des vidéos ou films produits par Vidéo Femmes, extraits d'un catalogue où l'on retrouve toutes les grandes questions qui ont nourri l'espoir et l'inquiétude des femmes depuis dix ans : la violence, la santé mentale, l'avortement, etc.

Le bilan en chiffres : une trentaine de vidéos ou films maison, une centaine de vidéos-films distribués par leurs soins, un festival annuel qui a lieu depuis sept ans, des tournées régulières au Québec, des contacts de plus en plus serrés avec l'Europe, les États-Unis et le Canada anglais. Bref, une expérience unique au Québec et qui plus est à Québec. Je me souviens de Luce Guilbault, devant qui ont évoquait un jour l'inertie culturelle de Québec dans certains domaines (vieux problème) et qui répondit : «Oui, mais vous, vous avez Vidéo Femmes...»

Les filles des vues

Ce matin frisquet d'octobre, j'ai rencontré trois d'entre elles(lecollectif, qui n'a jamais été aussi important, réunit actuellement treize femmes), dans la maison qu'elles occupent depuis cinq ans, 10 rue Mac-Manon à Québec, entre haute et basse ville. Un immeuble vieillot, plein de recoins et d'issues imprévues, dont elles animent (et pour une fois le mot n'est pas trop fort) le deuxième étage.

«Mais comment avez-vous réussi à tenir le coup ?» En posant cette question, je pensais à tous ces groupes de vidéo et à ces collectifs divers nés dans l'euphorie des années 70 et trop vite disparus. De ceux qui ont vu le jour en 1 973 à la suite du Festival international de film et de vidéo qui eut lieu dans onze villes du Canada, il ne reste aujourd'hui que Vidéo Femmes et Women in Focus à Vancouver. Si ma question

semblait évidente, la réponse, elle, ne l'était pas : pour Linda, Nicole, Johanne et les autres, il n'y a jamais eu de recette magique ni de «ligne à suivre», mais une expérience au jour le jour, qui les a peu à peu soudées, au fil de leurs préoccupations personnelles. Quelques hypothèses cependant : l'arrivée régulière de sang neuf, de «nouvelles» qui d'année en année sont venues s'ajouter au noyau fondateur(Hélène Roy, Nicole Giguère, Helen Doyle) ; la bonne entente du groupe, qui s'explique, selon elles, par le mode de fonctionnement collectif auquel elles sont restées fidèles. Mais l'absence de hiérarchie ne signifie pas que tout le monde fait la même chose. Le principe de non-spécialisation qui était la marque distinctive de Vidéo Femmes à ses débuts et permettait à chacune de toucher à tout, a évolué et laissé place à l'affirmation des compétences particulières.

Prendre l'image comme on prend la parole

D'autant que le matériel utilisé, de plus en plus complexe, exige une maîtrise technique grandissante. La vidéo reste un médium accessible, mais on ne manie pas sans précaution et sans une formation poussée le 3/4" couleur. L'introduction de ce nouveau matériel, il y a environ quatre ans, a constitué un tournant : il coûte cher, il a fallu chercher à le rentabiliser, et de plus en plus, les «filles des vues» louent leur compétence et leur matériel à d'autres maisons de production. Et surtout, les améliorations techniques ont amené de plus grandes exigences sur le plan formel, avec un intérêt croissant pour la vidéo d'art. Le documentaire a lui aussi pris des directions différentes, avec par exemple l'introduction de la fiction (et donc l'expérience, nouvelle, de travailler avec des comédiens et des comédiennes).

Et pour les années à venir? De tous côtés, les avenues sont largement ouvertes et on ne saura où donner de la pellicule. Comme depuis le début, Vidéo Femmes répondra aux demandes des groupes de femmes et à leurs nouvelles préoccupations : le rapport des femmes à l'économie, au pouvoir, au travail. Le plus récent vidéo porte sur les femmes et le syndicalisme **(Question de privilège,** de André Gauthier et Nicole Pomerleau). Mais après avoir abordé pendant toutes ces années les grandes questions du féminisme et les problèmes très généraux des femmes, on parle aujourd'hui de tenir un discours plus intimiste, de se rapprocher du vécu quotidien des femmes et de nos propres désirs, d'où l'éclectisme des productions les plus récentes ou à venir, qui touchent des sujets susceptibles d'intéresser des publics diversifiés : la sexualité des adolescents, les filles et le rock'n roll, les femmes en prison.

Du côté de la distribution, les perspectives sont excellentes. **C'est pas le pays des merveilles** s'en va en Angleterre. Les productions de Vidéo Femmes sont également disponibles à Vancouver et à Paris, au Centre Simone-de-Beauvoir. Quant à la distribution des vidéos et des films des autres maisons de production, elle n'est pas négligée, au contraire. Par exemple, c'est Vidéo Femmes qui distribue le dernier film de Iolande Rossignol : **Rencontre avec une femme remarquable : Laure Gaudreault.**

Et l'argent?

L'avenir financier est-il aussi souriant ? «On passe le tiers de notre temps à faire des demandes de subvention», mais sans grand espoir puisque la vidéo n'est toujours pas reconnue par les organismes gouvernementaux. Pour la première fois, cependant, l'un d'entre eux a inscrit le mot «vidéo» dans son programme, ce qui a permis à Vidéo Femmes d'obtenir un peu d'argent. Encore moins l'espoir à long terme du côté de Radio-Québec et la distribution de **Tous les jours, tous les jours** par cette institution risque de n'avoir été qu'une heureuse exception. Le temps n'est pas au découragement pour autant. Vidéo Femmes a connu des moments beaucoup plus difficiles. Aujourd'hui son existence ne peut plus être remise en cause. Le groupe a tissé sa toile dans un rayon de plus en plus large et su s'entourer de collaborations toujours plus nombreuses.

Aussi ne comptez pas sur «les filles des vues» pour alimenter votre éventuel pessimisme ou partager votre mélancolie hivernale. Elle vous préparent un dixième anniversaire assaisonné d'enthousiasme, d'audace et de leur humour légendaire.

Les dix bougies sur le gâteau seront soufflées avec allégresse... surtout si vous êtes là !...

HÉLÈNE LAZAR

Programme de la «Vidéo-fameuse fête»

du 22 au 26 février à la nouvelle bibliothèque centrale de Québec, 350, boul. Saint-Joseph est

Cinq jours consacrés au vidéo-cinéma et aux femmes. Un événement multidisciplinaire regroupant les diverses artistes qui ont collaboré, de façon directe ou indirecte, avec Vidéo Femmes au cours des ans.

Une programmation de films et vidéos : des nouveautés, les plus récents vidéos d'art, une rétrospective des principales productions audio-visuelles faites par des femmes durant les dix dernières années et rarement ou jamais présentées à Québec.

Une installation : Le Labyrinthe, construit avec la collaboration de nombreuses artistes, illustrera sous une forme inhabituelle (et bien sûr à l'aide de vidéos) l'histoire de Vidéo Femmes.

Du théâtre, avec la présentation en «première mondiale» du dernier spectacle des FOLLES ALLIÉES...

Un forum autour de la conférence de Jovette Marchessault sur «L'image des femmes dans le cinéma».

Une exploration des derniers raffinements technologiques en matière de vidéo.

Des performances dont la chorégraphie «Chacun pour elle» de la danseuse Dena Davida, le 25 février.

Et un grand spectacle de clôture mettant en vedette des groupes de femmes (Pink Power, Blue Oil, Sylvie Tremblay).

L'équipe actuelle de Vidéo Femme :

Photo : Pierre Pellelier

Johanne Fournier, Linda Roy, Louise Giguère et Hélène Roy. Debout : Nicole Giguère, Nathalie Roy, Lise Bonenfant, Danielle Martineau et Lucie Godbout.

Photo: Centre de documentation Yvan Boulerice

Francine Larivée : Test 1, Mousses en situation, 1983.

ARTS VISUELS

Des femmes et des formes

Les expositions d'art visuel sont nombreuses dans une ville comme Montréal. Malgré le succès du Dinner Party de Judy Chicago, les présentations de femmes artistes, elles, sont plus rares. Christiane Poulin n'a donc manqué ni *Actuelles I,* la réunion de 23 artistes québécoises professionnelles dans le hall de la Place Ville-Marie (du 21 octobre au 1 2 novembre) ni *Expression 7F,* l'exposition à l'Atelier Transgression de sept jeunes artistes (du 15 novembre au 1er décembre).

Ce qui m'a frappée tout d'abord, en entrant à la Place Ville-Marie, ce sont les énormes cordes qui enlaçaient les deux étages frontaux du hall d'entrée. Cette perception nouvelle de l'intérieur d'un grand édifice augurait bien du reste de l'exposition. Je n'ai pas été déçue. Les 23 exposantes présentaient, chacune à sa manière, des démarches créatrices allant de la mythologie à l'écologie, en passant par l'intervention sociale et la biographie visuelle. Les médiums employés étaient tout aussi variés : acrylique sur toile, bois, cordes, laines, acier, aluminium, sable, crayons de couleur, tempéra à l'oeuf (peinture où les pigments sont liés avec de l'oeuf), lichen, roches, mousses et j'en passe.

Comme leurs consoeurs **d'Actuelles** I, les artistes **d'Expression** 7F avaient choisi d'exposer ensemble sans thème esthétique prédéterminé. Ces sept femmes nous ont montré leurs démarches et leur imaginaire à travers des expressions plastiques variées: surréalisme, expressionnisme, formes géométriques et installations d'éléments inspirés de formes organiques, le tout présenté sur des supports eux aussi très diversifiés. Au collectif des exposantes sont venues se joindre des poètes et des musiciennes qui nous ont conviées à un vernissage où les mots et les sons se mêlaient au vocabulaire de l'expression plastique.

Au-delà de la recherche esthétique, ces deux expositions nous ont proposé une réflexion sur la place qu'occupe la femme artiste dans l'histoire de l'art et sur le marché de l'art. L'histoire ne nous a légué que quelques artistes femmes représentant des courants artistiques reconnus: Sophie Tauber-Arp, Sonia Delaunay et plus près de nous, Marcelle Ferron, Françoise Sullivan et Irène Witthome. L'art des femmes serait-il moins professionnel que celui des hommes ? Pourtant, les femmes forment plus de la moitié de la clientèle des écoles d'art.

Voici, récoltées par Élaine Steinberg Kraut, administratrice de **Actuelles I,** quelques données intéressantes :

«Parmi les 1377 expositions individuelles organisées dans les 50 musées canadiens entre 1970 et 1979, 313 seulement ont été consacrées à des femmes artistes. En outre, 60% des artistes dont le revenu annuel tiré des ventes directes (galeries, musées, collectionneurs privés et sociétés, banques d'oeuvres d'art, gouvernements etc.) est inférieur 5 000$ sont des femmes. Autres chiffres éloquents : la collection de la Banque des Arts est constituée à 87% d'oeuvres d'hommes, et le prix moyen d'une oeuvre d'art réalisée par un homme est de 2 985$ alors qu'il ne dépasse pas 434$ dans le cas des femmes. Enfin, sur 300 établissements officiels au Québec, une vingtaine seulement ont répondu qu'ils présentaient les oeuvres d'une femme artiste au cours de la meilleure saison (octobre et novembre)».[1]

Ces chiffres montrent clairement l'isolement de la production des femmes, le manque de crédit accordé à leur travail sur le marché de l'art. C'est pour toutes ces raisons **qu'Actuelles** I a voulu présenter une formule ouverte au public et au monde des affaires, afin de «fournir des encouragements permanents et variés»[2] aux événements artistiques produits par des femmes. Dans ce cadre. **Actuelles M, III, IV** etc. seront autant de véhicules de promotion dynamiques pour l'art des femmes.

Mais il y a plus, selon l'historienne de l'art Rose-Marie Arbour: «Là où ces expositions donnent à réfléchir sur des rapports nouveaux et fructueux entre l'art et la politique, entre l'art et des préoccupations d'ordre socio-culturel, c'est dans la mesure où s'y manifeste l'attitude d'ouverture et de dé-hiérarchisation par et entre les femmes. C'est à travers de tels regroupements que peu à peu émergent et émergeront soit des affinités, soit des valeurs collectives».[3]

CHRISTIANE POULIN

1 / *Chiffres tirés du catalogue de l'exposition ACTUELLES I*

2/ *Catalogue de l'exposition ACTUELLES I, page2.*

3/ *Rose-Marie Arbour, catalogue de l'exposition ACTUELLES I,* **Les expositions collectives : un bilan,** *page* 45.

Bibliographie

* Kristeva Julia, «La femme, ce n'est jamais ça». **Tel Quel,** numéro 59, Automne 1 974.

* Robin Morgan, **The anatomy of freedom** Garden City, New York, Anchor Press/Double day. 1982.

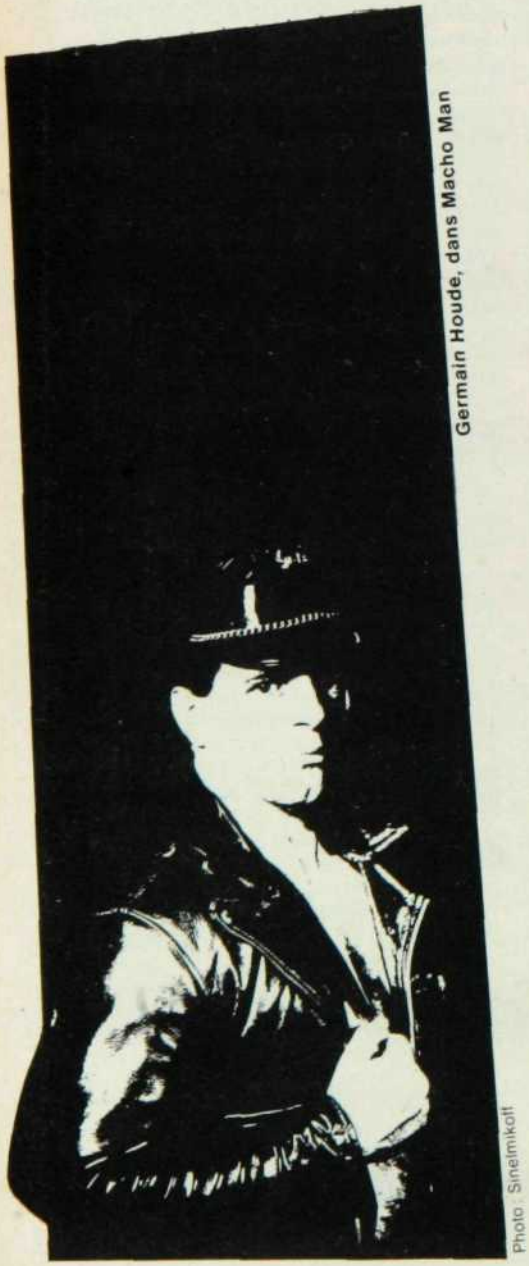
Revue **Intervention,** Spécial Femmes, automne 1980, numéro 7.

Catalogue de l'exposition **ACTUELLE I,** production d'Air Canada. Service des affaires publiques, 3 Place Alexis-Nihon, Mtl, 1983.

THÉÂTRE

Un théâtre de nouveaux gais

Après le théâtre des nouveaux hommes (voir LVR, juillet-août 83) y **aurait-il** maintenant un théâtre des «nouveaux gais»? A Montréal dernièrement, *Macho Man* de Jean-Pierre Bergeron,[1] et *La contre-nature de Chrysippe Tanguay, écologiste* de Michel-Marc Bouchard[2] ont abordé la question de l'homosexualité mâle de façon inhabituelle, puisque nous sommes encore peu habituées à voir le sujet traité franchement, malgré les déclarations récentes d'un Claude Charron. Ceci dit, les deux pièces sont comme le jour et la nuit.



Germain Houde, dans Macho Man

Photo : Sinelnikoff

Macho Man semble vouloir présenter l'homme gai «dernière vague», pour qui le cuir a remplacé les pastels, et le S et M[3], les dandinements efféminés... Bref, qui «niaise plus.»

C'est le cas d'Alain, l'unique personnage de la pièce, remarquablement bien rendu par Germain Houde : à force de faire des poids et haltères, de chercher des grimaces appropriées dans le miroir, toujours en quête du «look au boutte», de l'image tough du maître, il finit par devenir de plus en plus ridicule puis violent, pour finalement «capoter» au point de ne plus sortir de son appartement.

C'est une histoire qui ne tient pas debout, ai-je pensé en sortant. D'abord, parce qu'un «macho man», ce n'est pas ça, c'est un homme «qui fait sentir sa supériorité de mâle» (Petit Robert). Supérieur à qui pensez-vous? Aux femmes, bien sûr, et en tant que femme, je sais pertinemment que les machos ne s'embarrent pas chez eux (si oui, nous respirerions déjà beaucoup mieux), et que ce n'est pas leurs moues dédaigneuses ou leurs biceps» qui sont le plus à craindre. Et même s'il y a, en effet, une mode plus «tough» chez les gais en ce moment, le personnage d'Alain n'est guère plus qu'une caricature, une sorte de schizophrène qui passe d'une timidité désarmante à une agressivité comme il ne s'en fait plus. D'ailleurs, plus la pièce avance, plus on pense à **L'Homme blessé,** de Patrick Chéreau, qu'on a acclamé comme *le* film sur l'homosexualité mâle mais que j'ai trouvé insupportable : une histoire tirée par les cheveux et, surtout, une violence soutenue et sans raison, comme ça... Un des films les plus laids que j'ai eu le malheur de voir.

Et même si **Macho Man,** on veut bien le croire, tient à dénoncer cette violence plutôt qu'à l'affirmer, ce n'est pas convaincant parce qu'y manque la conscience politique qui éclaircirait tout ça: par rapport aux femmes, mais surtout par rapport aux gais. Car peut-on se dire gai et en même temps dédaigner toutes «ces grandes folles», ces gais un peu trop gais, comme le fait cette pièce?

Chrysippe Tanguay, c'est tout le contraire. Malgré ses apparences «flyées,» l'histoire se tient debout ; deux homosexuels s'affirment (à nous, tout au moins), vivent ensemble, veulent un enfant mais la mythomanie de Louis alias Chrysippe Tanguay leur cause des problèmes. C'est qu'il se prend pour un noble grec, grand conférencier écologiste capable de faire lever le soleil à 5 h 30 précises, par surcroît, et qu'il aime, aime le prince Laios, Jean Lapierre de son vrai nom. Mais celui-ci, mécanicien de métier, un jeune tough qui a découvert la tendresse dans un dortoir d'école de réforme, n'aime pas du tout ce tra-la-la.

Si l'histoire n'est pas ordinaire, les personnages, eux, sont réels. Ils ont de vrais problèmes, ça se sent, ça se reconnaît : le doute, la honte, peut-être surtout les fantaisies trop folles de Chrysippe, cachant entre autres sa terreur des femmes (les vraies). Ainsi, toutes les femmes ayant marqué la vie de «monsieur» défileront devant nous, mégères et autoritaires, effacées ou à moitié mortes, pas sympathiques, des «cadavres» dira la bonne-secrétaire-gouvernante Diane alias Marie, tenue d'interpréter ces personnages pour son employeur, jusqu'au moment où elle fera le procès de Chrysippe et avec lui, de cette fausse représentation des femmes.

Je ne vois qu'un accroc à toutes ces intrigues straights/pas straights, folles/pas si folles: le fait que Marie tombe amoureuse de Jean alors que le développement de la pièce n'en dépend aucunement, donnant ainsi la vague impression que les femmes s'acharnent à remettre les homosexuels sur le droit chemin. Autrement, la pièce affirme, il me semble, ce qu'il faut affirmer : l'homosexualité comme orientation sexuelle parfaitement «légitime» (j'ai d'ailleurs rarement vu deux hommes s'embrasser aussi bien sur scène), n'entraînant pas nécessairement un mode de vie «particulier». Et elle dénonce ce qui est à craindre: le censure, la peur, la culpabilité.

FRANCINE PELLETIER

1/ En reprise au Théâtre de Quat'sous, en novembre.

2/ Au Théâtre d'aujourd'hui. en novembre.

3/ Se réfère à sadisme et masochisme, mais est couramment employé, du moins dans la pièce, comme "slave" et "master".

livres

Lysiane Gagnon

La modération a-t-elle meilleur goût ?

Vivre avec les hommes, Lysiane Gagnon, Éditions Québec/Amérique, Montréal, 1983.

Lysiane Gagnon ne voulait pas taire un livre polémique, mais plutôt un ouvrage féministe qui s'adresse à tout le monde, femmes et hommes précise-t-elle lourdement. *Vivre avec les hommes,* paru tard cet automne, était déjà un best-seller (près de 20 000 exemplaires vendus) à la première tempête de neige (le 16 novembre, rappelez-vous).

Pourquoi un tel engouement alors qu'on se gausse tant à répéter que le féminisme est dépassé, trépassé? Voilà une réflexion élémentaire sur le féminisme au Québec où, à travers des témoignages, des statistiques, des références à l'actualité et à la vie quotidienne, la célèbre journaliste rend compte avec conviction de l'itinéraire sinueux et souvent rocambolesque des principales revendications des femmes d'ici. Bref, c'est un bon état de la question, encourageant de surcroît. Accessible, ce travail de synthèse journalistique fournira sûrement des arguments (statistiques et historiques) a la majorité des femmes, même à celles qui sont encore rébarbatives à l'étiquette féministe, tout en ayant déjà entrepris une réflexion d'autonomie.

Malheureusement, je reproche à Lysiane Gagnon d'avoir fait un livre où tout risque d'une réflexion le moindrement originale ou compromettante a été soigneusement évité. Je lui pardonne mal, également, de contribuer avec tout le poids de sa notoriété à enfoncer encore dans la tête des gens cette ségrégation de bien-pensant-e-s : il y a d'un côté les bonnes féministes modérées et de l'autre, les méchantes radicales qui détestent les hommes. Ad nauseam. De répéter encore que le discours lesbien est omniprésent (ah oui ?) dans la littérature féministe où il répand un véritable terrorisme idéologique. Et c'est réparti, mon kiki ! Comme si elle éprouvait le besoin de racheter sa crédibilité au moment où elle décide de prendre parti pour les femmes. Sans le vouloir (?), Lysiane Gagnon a fait un livre polémique.

Mais qui veut-elle tant apaiser? Sans cesse, à la lecture, j'ai eu le sentiment que c'est aux hommes qu'elle s'adressait. D'ailleurs, ils l'ont bien senti. Les confrères journalistes n'ont pas été longs à lui avouer que, pour une fois. un livre féministe ne les agressait pas. L'un d'eux s'exclamera même: «Enfin, un livre féministe qui s'adresse à l'intelligence ! ! !» Ce sont deux hommes qui ont ouvert les yeux de Lysiane Gagnon sur le féminisme autour des années 70. Aujourd'hui, elle congratule plusieurs d'entre eux - les «nouveaux» - qui changent de mentalité, qui acceptent le partage des tâches domestiques (seulement six minutes par jour de plus qu'il y a dix ans, selon les chiffres du Forum économique du CSF), qui prennent le temps de mieux connaître et aimer femme et enfants. Mais c'est tous les hommes, dirait-on, qu'elle cherche à rassurer, à encourager (quitte à les conseiller, dans un passage plutôt disgracieux, sur la meilleure façon de «flirter» les nouvelles femmes...), à persuader de moins s'agripper à leurs privilèges de sexe et à leurs idées reçues. Tout cela au nom d'un nouvel humanisme un peu mièvre.

Et c'est aux hommes qu'elle veut parler du féminisme actuel, réitérer son allégeance modérée, expliquer les luttes menées pour l'égalité des droits (vote, éducation supérieure, salaire égal), légitimer en quelque sorte certaines revendications des femmes sur la maternité, le partage des tâches, l'indépendance financière, l'infiltration des lieux de pouvoir décisionnels.

Mais elle ne rate pas une occasion de se démarquer, de se désolidariser de toutes celles qui, de plus en plus nombreuses, réfléchissent sur des questions plus impopulaires comme le salaire au travail ménager, le pacifisme et la démilitarisation, la pornographie et tous ces petits attentats quotidiens, ordinaires et répétitifs (violence familiale, inceste, harcèlement sexuel, viol) qui font partie des conditions de vie et de travail de l'ensemble des femmes. Misérabilisme et attitude victimisante de la lutte des femmes, dira-t-elle avant de rétorquer : «Pour une femme battue, il y en a bien neuf qui ne le sont pas !»

En féministe légaliste, misant sur le changement des lois et des mentalités, en intellectuelle libérale craignant plus la censure que les effets de la pornographie, Lysiane Gagnon n'a qu'un leitmotiv: envahir les lieux de travail rémunéré, gravir les échelons et accepter de prendre du pouvoir. Comme s'il suffisait qu'elle nous y invite, que nous en ayons envie, et que nous décidions de le faire. L'égalité des droits, même minimaux, elle devrait pourtant le savoir, est encore l'apanage des mieux nanties.

ARIANE EMOND

Le Québec patriarcal

Pour en finir avec le patriarcat, Armande Saint-Jean, Editions Primeur, coll. Opinions, Montréal 1983.

Le livre d'Armande Saint-Jean, je l'attendais depuis longtemps. N'y travaillait-elle pas depuis 79?... Commençons par le moins important : je n'aime ni la maquette de la page couverture- est-ce possible de manquer à ce point d'imagination? - ni le titre qui me semble prétentieux et ambigu. D'ailleurs, le titre original du manuscrit était Le *Québec patriarcal* Mais il paraît que par les temps qui courent le mot Québec n'a pas la cote d'amour auprès de l'éventuelle lectrice ou lecteur, dixit les papes du marketing.

Mais que cela ne vous arrête pas car c'est un beau gros et grand livre et le plaisir de lire un texte de cette qualité passe même par un certain confort visuel car la typographie ne vous arrache pas les yeux et la mise en page est bien aérée.

Photo: Denyse Coulu

Armande Saint-Jean

J'aime ce livre pour plusieurs raisons: parce qu'il est tantôt un essai, tantôt un document et même très souvent les deux à la fois. Parce que le syndicat du crime québécois, international et planétaire y est analysé, raconté à travers, bien sûr, la pensée et la réflexion de l'auteure, mais aussi en référant à la pensée radicale féministe, et plus souvent qu'autrement lesbienne, de la dernière décennie. La plus largement citée : Adrienne Rich. Mais aussi Mary Daly, Phyllis Chesler, Andrea Dworkin, Merlin Stone, Françoise Colin, Luce Irigaray. Et je l'aime encore plus, ce livre, parce qu'Armande Saint-Jean a trouvé source, élan dans la pensée des femmes d'ici, dans la culture des femmes d'ici. Entre autres : Louky Bersianik, Denise Boucher, Francine Lemay, Michèle Jean, Thérèse Laliberté, Francine Pelletier et surtout Nicole Brossard dont elle cite un texte remarquable rédigé dans les belles années du collectif des Têtes de pioche (p. 173, chapitre sur la violence).

Synthèse de nos conditions d'existence dans tous ces lieux de violence et de destruction de la conscience, ce livre pose aussi les jalons d'une réflexion sur le futur. Et cette réflexion me paraît d'autant plus plausible et pertinente qu'Armande Saint-Jean travaille sur le terrain, parmi celles «qu'on appelle encore, hélas, les femmes ordinaires»... «Mûrissement, approfondissement, consolidation...» c'est l'étape actuelle du féminisme québécois, nous dit-elle. Et dans ce sens, son livre est aussi une bouffée d'oxygène, un acte de reconnaissance. A lire sans faute.

JOVETTE MARCHESSAULT.
Étang aux Oies

Les feintes de l'escrimeuse

Notes de la salle de rédaction, Nathalie Pétrowski, Éditions Alberi Saint-Martin, Montréal. 1983.

Sans doute parce que je suis aussi journaliste (et non critique) **j'ai** des problèmes à commenter le recueil de Nathalie Pétrowski. D'abord **j'aime** en général l'insolence de son regard et le fait que son style d'écriture tranche autant sur la grisaille ambiante. Je connais aussi les affres de l'entrevue, la tyrannie du deadline et les jugements hâtifs qu'elle entraîne parfois, l'intimidation du pouvoir des autres et la satisfaction narcissique de voir jouer son propre pouvoir d'influence. Cette entreprise de collecte de textes et d'auto-critique m'a donc semblé intéressante. Mais mon intérêt «professionnel» a été déçu, justement, par l'inégalité du travail d'auto-critique annoncé. On sent trop souvent la justification, ce côté première-de-classe-qui-a-toujours-raison et, surtout, un réserve constante, un aller-retour de la lucidité (ou de la sincérité) qui fait que l'auteure se cache encore, prétendant se livrer. Du moins se livrer au jeu de la vérité.

Ce que le livre révèle de plus intéressant, ce sont les contradictions de Pétrowski elle-même. Et l'enfant prodige du journalisme québécois n'en manque pas. Elle en avoue quelques-unes en passant, bien sûr, mais sans creuser. Il est amusant de voir, par exemple, à quel point le féminisme comme référence d'analyse politique et culturelle est constant dans ses textes, très intégré et «naturel» dès qu'elle dissèque un Gérard de **Villiers** ou un gogo boy, à notre grand plaisir. Qu'elle refuse l'étiquette féministe comme la plupart des «libres-penseuses» dont ce beau métier est truffé ou qu'elle l'accepte, elle a de bons réflexes, comme on dit. Ça se gâte quand elle parle du féminisme ou des féministes ; le terrain est plus dérapant que la sous-culture des René Simard et Céline Dion, on sent l'escrimeuse mal à l'aise. Comme si la critique consistait à jouer constamment les choses les unes contre les autres (ex: «descendre» le côté granola de Paul Piché pour ensuite reprocher aux autres artistes de ne pas s'impliquer socialement comme lui ; faire un réquisitoire féministe contre les gogo boys ou les nouveaux objets sexuels mâles du cinéma américain et accuser ensuite les féministes de manquer de largesse d'esprit, etc.) elle prend alors le contre-pied de ses propres propos. Contre toute logique interne, à mon avis.

Je réagis d'abord en «militante»? C'est possible, mais cela n'exclut pas le désir de cohérence. Peut-être était-il un peu tôt pour ce jeu de la vérité-là?

FRANÇOISE GUÉNETTE

Georgie et Délira

Délira Cannelle, Jeanne-d'Arc Jutras, Éditions Québec/Amérique, Montréal, 1983.

J'attendais ce deuxième roman de Jeanne-d'Arc Jutras depuis longtemps. Après tout, son premier roman, *Georgie,* date de 78. Enfin la voici, pétante de santé mentale, d'humour. Cette fois, dans le sillage de Georgie, il y a Délira Cannelle, une petite native de Saint-Prépusse qui a pris le fixe, «le coeur sur l'flat» avec sa maladie des horoscopes, des bingos, pauvre comme de la pisse de chat dans la ruelle. Délira Cannelle qui lutte à sa façon contre la mort, le découragement, entourée de ses pétunias en plastique sur son balcon du grand Montréal. Pis Rosette Lanoix qui veille sur elle et qui a décidé de se recycler dans la vraie vie avec des cours sur le divorce. Pis Georgie qui a l'air de penser que «la politique c'est le top des sacrements... Une toile d'araignée coast to coast...» et que nos rares femmes politiques «sont bien trop polies avec les gars du gouvernement...» Georgie et son complice, son ami d'enfance, P'tit Maurice ; Georgie et sa mère qui mène une lutte à finir contre sa grosse laveuse Connor; Georgie et son premier amour, Irène, Irène dont le sourire lui passe à travers le ventre.

Toute une galerie de personnages des deux sexes drôles à pogner la crampe ou tristes à pleurer. Et c'est toujours juste et percutant. Poignant ! Décapant !

Ce qui me frappe aussi, c'est l'efficacité des dialogues, la force et la clarté des images. En terminant ce livre, l'ai pensé qu'il tenait autant du scénario de film que du roman et que Jeanne-d'Arc Jutras est une sacrée bonne dialoguiste. Pour faire parler aussi vrai, aussi dans le ton, il n'y a que Michel Tremblay.

JOVETTE MARCHESSAULT
Etang aux Oies

MARIE BRÛLE-T-ELLE?

"Le B-A, BA du féminisme... mais traité à la manière qui pogne ces temps-ci au théâtre: en chantant, en dansant, en riant."
Francine Pelletier
La Vie en rose, janvier 84

EN TOURNÉE JUSQU'AU 30 JUIN 1984

(celles, ceux) "qui cherchent à connaître l'état de la réflexion au sujet des rapports interpersonnels... ont intérêt à aller voir Marie brûle-t-elle."
J.-P. Bonhomme
La Presse, 24-10-83

SI CETTE CRÉATION VOUS INTÉRESSE COMMUNIQUEZ AVEC NOUS (514) 527-7477

Le Théâtre du Premier Mai
5450 Bordeaux,
Montréal
H2H 2A8

Alexandrie en 1930

Les *coïncidences terrestres*, Yolande Villemaire, Éditions de la pleine lune. Montréal, 1983

J'ai toujours eu une préférence pour les textes en prose de Yolande Villemaire, pensant que sa poésie n'avait pas ce petit mouvement, cette «grâce» de plus que l'on trouvait dans ses romans. Je me suis dit la même chose en lisant les deux ou trois premiers poèmes (ou textes poétiques) de son dernier recueil. *Les Coïncidences terrestres.* Et puis, par cette sorte de magie qui habite l'écriture de Yolande Villemaire, je me suis laissée prendre. Littéralement. 33 poèmes, à cause du «Chanel 33», à cause d'un chiffre et d'une secrète appartenance, 33 poèmes très brefs et, parfois, une page pleine sans ponctuation ni paragraphes comme un arrêt, une halte qui essouffle sans jamais reposer. Un livre s'écrit. Par cette femme rose certainement sage certainement folle qui est certainement celles dont elle parle, de Cléopâtre à Sarah Bernhardt Si Yolande Villemaire me disait que nous avons pris un thé à la menthe à Alexandrie en 1930, je la croirais, je crois même que je m'en souviendrais. Je suis née en 1 951 à Alexandrie, Égypte. Et jamais Québécoise ne m'avait tant (et si bien) parlé de mon pays natal. Jamais Québécoise n'avait écrit dans ses livres des mots arabes en français, n'avait «conté» l'arabe dans sa langue à (Y)elle. Et par cette magie certainement sage et certainement folle. Yolande Villemaire bascule les langues et les cultures, donne au sphynx le visage immortel de Greta Garbo, récite les phrases incantatoires du bouddhisme, égrène les chansons de Piaf avec un naturel inquiétant. Et tout prend sa place, tout semble entrer parfaitement et sereinement dans le jeu sans failles. Même les clichés font peau neuve et quand elle écrit «la vie en rose» on se doute qu'elle prenait un verre avec Piaf à Paris en 19...

Les *Coïncidences terrestres* transcendent les temps et les époques. Qui avons-nous rencontré? Qui avons-nous aimé à Giseh ou à Bangkok ? Où et quand sommes-nous venues au monde ? Et qui est vraiment celle que l'on nomme Yolande Villemaire en 1983 à Montréal, Québec?

ANNE-MARIE ALONZO

cinéma

My Fair Rita

Educating Rita. avec Julie Wallers et Michael Caine. Angleterre, 1983

Heureusement, ils ne se marient pas à la fin et n'auront jamais d'enfant. Ils s'embrassent à peine et cela suffit. *Educating Rita* est bien mieux qu'un film d'amour. C'est l'histoire intelligente d'une double libération. Entre la petite coiffeuse irlandaise désireuse de s'éduquer et le vieil universitaire alcoolique et blasé, s'établit une relation d'estime extraordinaire.

On est loin de *My fair lady.* Pygmalion est déchu, cocu, bedonnant et il ne croit pas plus en la primauté de la connaissance qu'en son statut social. Mais Rita, elle, tient à passer par là, à gagner ses jalons d'étudiante, à sortir de la médiocrité de son milieu de la maternité automatique, des samedis soirs de pub local, quitte à changer de tête, de mots, de mari... Tout, pour enfin *avoir le choix.* Cela l'oblige à des ruptures: mari, famille, quartier, tout y passe Deux ans plus tard, Rita est «éduquée», et toujours elle-même. Et lui, qui craignait tellement la transformation de son élève, comprend enfin la nécessité désespérée de sa démarche. Malgré l'affection, la séparation finale du maître et de l'élève est sereine: ils se sont «sauvés» l'un l'autre du naufrage. Mais qui était le maître et qui l'élève?

Le film est tourné en Irlande, où la procréation est un sacrement et l'avortement un délit gravement anticonstitutionnel. Réalisé sans prétentions, tout le film repose sur la performance de Julie Walters, une Rita extraordinaire, bien appuyée par un Michael Came très crédible.

Parce que le ton n'est jamais moralisateur, parce que Rita est tordante avec ses talons aiguille sur les pavés et sa franchise crue, parce que le rapport entre eux sonne vrai, cette histoire qui aurait pu être banale nous fait rire sans arrêt et nous touche profondément.

FRANCOISE GUÉNETTE

théâtre

Enfin sorcières

Marie brûle-t-elle. par le Théâtre du 1er Mai, à l'Atelier continu, nov. 83

Si ce n'était de la forme, certain-e-s diraient que la pièce est «dépassée», puisqu'il s'agit d'un thème souvent traité ces dernières années : le problème des rapports hommes/femmes, des uns au «travail», des autres «à la maison»... Le B-A, BA du féminisme, si on veut, mais traité à la manière qui pogne ces temps-ci, au théâtre : en chantant, en dansant, en riant. Et l'avoue que tant qu'à parler des rapports de force et de la toujours-pas-très - heureuse - condition - des - femmes, autant en rire de temps à autre.

Il y a d'ailleurs dans *Marie brûle-t-elle* quelque chose qui fait penser à l'*Enfin duchesses !* des Folles Alliées, avec moins de swing, moins de talent pour la chanson, aussi, mais avec une scénographie terriblement efficace. Et le fait d'engendrer le tout par le biais de deux sorcières - venues voir si nous avons «évolué», si elles ne sont pas mortes au bûcher pour rien - donne du souffle à la pièce, en plus de fournir une merveilleuse occasion de réhabiliter ces femmes plus sages que méchantes, préoccupation qu'on aurait pu, à mon avis, pousser plus loin. Car ce qu'on cherche dans un bon show, c'est aussi ce qu'on cherche en lisant, en écoutant, en voyageant... découvrir ce que nous ne connaissons pas encore.

FRANCINE PELLETIER

musique

Rendez-vous pour l'éternité

Photo : Ginette Clément

Louise Forestier

Louise Forestier, spectacle présenté au Théâtre du Quat-sous, du 18 au 29 octobre, et au Théâtre Félix-Leclerc, du 13 au 18 mars prochain.

Tous les superlatifs ont été utilisés pour encenser la performance de Forestier et son retour sur scène. Elle les méritait tous, largement. Louise Forestier possède tout ce qu'il faut pour être portée aux nues : une voix incomparable, un sens de la scène aigu, une maîtrise bien dosée des métiers de chanteuse et de comédienne, ce qui n'est déjà pas banal, une qualité de présence magique, de l'humour, et-autre bonheur-un choix heureux de beaux textes intelligents. Ajoutez à cela des musiques qui ont pris du poil de la bête ; comment ne pas se sentir comblée ?

Le spectacle que j'ai vu fin octobre rendait heureuse, si je peux m'exprimer ainsi. Non pas que Forestier y chante tellement la joie de vivre! Bien au contraire. Mais voir cette femme à la quarantaine avouée chanter si bien, et avec tant de lucidité, le défi de vivre chaque jour un peu mieux, d'aimer, de s'aimer, d'être bien aimée, de s'appartenir, de se réussir - les grands thèmes, quoi ! - ça fait du bien, ça émeut. Et Louise Forestier sait émouvoir jusqu'aux frissons.

Malgré le fait que l'aie trop senti par moments le soin maniaque apporté par «ses complices» (à l'éclairage et à la mise en scène) à tout placer, à trop ordonner ce si petit lieu scénique qu'est le Quat-sous, le spectacle était généreux, varié, drôle, le son splendide, parfois même duveteux. Je serais bien restée pendant l'éternité (plus un jour!) à l'entendre chanter, suspendue à sa voix, à ses traits mobiles et à ses bras - si beaux - qu'elle déploie comme des ailes.

Avec Forestier, l'appellation «chanteuse-interprète» se bonifie et prend des airs de grand art. Elle chante *Avec le temps* du vieux Ferré avec génie. Et désormais, elle offre de plus en plus de textes d'elle *(Alerte, Du blues dans l'air, Junkie Lady* et d'autres, dont le merveilleux *Cantic du Titanic)* et des textes de femmes ; Francine Ruel a beaucoup écrit pour ce spectacle et très bien.

Forestier a eu le pari modeste après cinq ans d'absence. Le Quat'sous, quant à moi, arrivait mal à contenir pareil talent ou, au contraire, le contraignait peut-être, trop. Le spectacle lui-même péchait parfois par trop de formalisme (les fausses sorties, les faux rappels, les trois costumes de scène pas toujours très seyants) et semblait trop tassé sur lui-même, tel un carcan rigide empêchant l'artiste de donner toute sa mesure - ou d'en déborder.

Maintenant qu'elle sait qu'on ne l'a pas oubliée, j'ai hâte de voir Louise Forestier se payer un spectacle où elle nous apportera davantage encore du nouveau - comme en deuxième partie - et où elle prendra toute la place qu'il faut, tout l'espace qui lui revient pour dire ce qu'elle a envie de dire. Je sais, on est souvent trop exigeante avec les gens qu'on aime.

ARIANE ÉMOND

Université de Montréal
Faculté de l'éducation permanente

P.I.A.F.

Perfectionnement des intervenantes et intervenants auprès des femmes

Un microprogramme de 15 crédits permettant de systématiser ses connaissances dans le champ des études relatives à la femme et de confronter la théorie avec sa pratique d'intervention.

Destinataire: Toute personne ayant 21 ans, possédant un DEC ou son équivalent et une pratique d'intervention auprès des femmes d'au moins 1 an.

Pour toute information et pour s'inscrire contacter:
Claudie Solar
343-6982

Beau, bon, standard

Parachute Club, au Spectrum, rue Ste-Catherine, Montréal, 27 novembre

Le Parachute Club est issu du groupe torontois Mama Quilla où performait déjà avec bonheur Lorraine Segato. Déjà à la fin des années 70, Mama Quilla avait réussi une percée appréciable pour un groupe de musique dit marginal c'est-à-dire composé exclusivement de femmes musiciennes, féministes et lesbiennes de surcroît. Mais si la vie des groupes est souvent précaire, la décision de Lorraine Segato de passer la rampe et de s'imposer comme musicienne et chanteuse était prise pour de bon. Elle nous revient donc avec son Parachute Club, une formation mixte de trois gars et quatre filles, formation intéressante et visuellement belle à voir ! Les gars y louent un rôle de base (batterie, guitare électrique, basse) discret mais efficace. Les femmes prennent le devant de la scène avec une aisance heureuse.

Le spectacle présenté au Spectrum fin novembre et intitulé Rise-up, comme leur disque (sur étiquette RCA) était solide et intelligent; un bon produit commercial, rythmé, chaleureux et généreux. Mais, quoique réussis, les effets sonores et visuels étaient parfois un peu confus, à force d'en remettre. Leur musique, elle, ne pêche pas par excès d'imagination et d'audace, louant à coup sûr sur les ramparts les plus connus du rocket du funk. La recette, à mon sens, est un peu simple, naïve et elle n'est pas utilisée avec toutes les nuances possibles. À la longue, elle devient répétitive et lassante. Quant aux textes, s'ils ne sont pas vraiment différents de ceux de Marna Quilla, proches des préoccupations féministes, en moins militants, ils sont plus légers, mieux adaptés au goût du jour.

Bref, Parachute Club c'est une soirée chaleureuse... et un bel emballage cadeau pour un cadeau standard.

DANIELLE LAPOINTE

Sainte Juliette, caressez-nous

Juliette Gréco, en spectacle au Théâtre St-Denis, Montréal, les23 et 24 novembre

Gréco nous est revenue, après 1 5 ans d'absence. À 56 ans. Toujours aussi mince, vibrante, «en voix», avec au répertoire les bons vieux classiques, Brel, Ferré, Prévert, les poètes quoi !

Et la magie |oue encore. Vêtue de noir, sans bijoux, presqu'immobile, seules ses mains parlent. Des mains qui s'envolent, qui soulignent et caressent les mots, les faisant renaître un à un. Cette technique d'interprétation très particulière encadre bien des chansons où le texte prime toujours sur la musique.

Mais il y a des bémols, et la salle ne s'y trompe pas. Cette façon de «sertir» les mots semble parfois mécanique et donne au spectacle un petit air emprunté. Une spectatrice expliquait ce malaise par le cadre physique du concert, une salle selon elle trop grande pour cette «diseuse» de cabaret qu'est Gréco. Ce qui reste convaincant dans un café devient caricatural sur une grande scène. Pour ma part, |e pense que si Gréco dépouillait ses gestes et sa manière, les mots n'y perdraient pas, bien au contraire...

Les mots... ceux justement que les |eunes sont venus entendre. Ils sont venus voir un «monument» de la chanson, leurs parents, leurs frères et soeurs aîné-e-s leur en ont parlé, avec la mention inévitable : une chanteuse qui «dit» quelque chose. Et c'est toujours vrai, du moins pour les chansons qui constituent son premier répertoire des années 50 et 60. Parce que pour moi, les nouveaux textes ne sont pas à la hauteur. Le *Pull-over,* par exemple, cette bleuette un peu moche, m'a semblée à peine plus signifiante que certaines ritournelles des |eunes auteurs-compositeurs tant décriés par nos parents. Et puis la séduction... On parle à un spectacle de Gréco, on exprime à haute voix ses appréciations. Mais doit-on roucouler quand elle roucoule, ronronner quand elle ronronne? Cette manifestation de séduction «animale» paraît un peu usée, et d'ailleurs, le public n'adhérait pas tout à fait au jeu. Les jeunes et même les personnes plus âgées ne s'y reconnaissent plus.

Mais Gréco réussit encore dans certains textes, notamment ceux de Brel. de véritables tours de force. Dans *J'arrive,* par exemple, qu'elle parvient à transfigurer en un véritable hymne à la vie dans toute sa complexité. Et c'est là, je crois, au delà des ans et des «tics», sa force permanente. Nous dire et nous redire ce quelle chante magnifiquement au début du spectacle : «Non, Monsieur, je n'ai pas 20 ans, la vie, moi, je tire dedans».

MADELEINE CHAMPAGNE

Parachute Club : Lorraine Segato

événements

1 000 femmes témoignent

En novembre dernier, avait lieu à Montréal le 4e Symposium québécois sur les homosexualités. 200 personnes, dont 40% de femmes, ont assisté à 32 ateliers portant sur la transsexualité, le SIDA, la pornographie, la pédophilie, le lesbianisme, le féminisme...

Un de ces sujets a retenu mon attention : il s'agit de la conférence de la psychologue Luce Bertrand intitulée *Lesbianisme : 1 000 femmes témoignent,* un avant-goût des résultats d'une recherche à paraître en mai. Que révélera ce Rapport Bertrand ? Les 1 000 répondantes sont toutes lesbiennes, ont entre 1 5 et 75 ans, proviennent de 1 32 localités québécoises, exercent 307 sortes de travail. 181 sont mariées, une vit en communauté religieuse, 42% sont en couple, 147 sont mères et 27 grand-mères. 15% d'entre elles se disent féministes radicales, 15% pas féministes. Et 85% jouissent! Aucune recherche n'a indiqué autant de satisfaction sexuelle chez les femmes en général.

Cette enquête est une heureuse initiative et un travail de patience: des centaines de femmes invisibles et inconnues sont apparues jaillissant, cette fois, de l'enfer des préjugés sociaux. Mais c'est peut-être une copie trop conforme du Rapport Hite et qui n'oppose que des chiffres aux préjugés: qu'auraient dit ces femmes si elles avaient pu parler en fonction d'elles, dans un autre cadre ?

MARIE-ANNE RAINVILLE

Photo : David Bradshaw

Deborah Hay et Pauline Oliveros

spectacles

Un duo fascinant

Deborah Hay et Pauline Oliveros, «The Well, a work in process», Musée des beaux-arts de Montréal, 8 décembre.

En danse, Deborah Hay est une sorte de monument. Dans ce courant savamment appelé «le post-modernisme», sa démarche de chorégraphe et de danseuse a fait école et sa renommée est internationale. Pour la première fois, elle était de passage à Montréal, en décembre, accompagnée d'une autre cheffe de file, en musique actuelle cette fois: Pauline Oliveros.

Haya dansé, au Musée des beaux-arts, devant une salle comble... et comblée, une de ses dernières chorégraphies : *The Well, a work in process,* dont Pauline Oliveros signe et interprète à l'accordéon la très belle trame musicale. Il y a des précédents célèbres de collaboration entre chorégraphe et musicien-ne : Stavinsky et Balanchine,Copland et Martha Graham, John Cage et Merce Cunningham.

D'ailleurs, son apprentissage en danse «post-moderne», Deborah Hay l'a acquis au début des années 60, au sein de la Judson Memorial Church à New York. Et Merce Cunningham était le leader de ce groupe d'artistes d'avant-garde et multidisciplinaires qui devait bouleverser la danse aussi profondément qu'Isadora Duncan l'avait fait au tournant du siècle, en répudiant le ballet classique au profit d'un mouvement plus libre et plus personnel.

Sur scène, l'image de ces deux femmes est saisissante et leur complicité retenue a quelque chose de très beau. À 52 ans. la carrure impressionnante, Pauline Oliveros fait penser à Gertrude Stein ou à un bouddha magnétisant. Sa musique est poignante. Jamais je n'avais entendu pareille sonorité provenir d'un simple accordéon !

À 41 ans, le corps musclé (sculpté), d'une élégance peu commune - presque sophistiquée- Deborah Hay a une présence envahissante. Elle a souvent répété qu'elle trouvait désagréable qu'on doive se creuser la tête pour découvrir le sens caché d'une oeuvre. Elle dit de ses chorégraphies : «Ce que je danse, c'est ce que vous voyez - quoi que vous voyiez.»

Moi qui ne la connaissais que de réputation, j'y ai vu une danseuse a la technique remarquable, minimaliste (personnellement, j'en aurais pris davantage) et extrêmement visuelle. Elle place et déplace minutieusement son corps dans l'espace, avec une belle imagination et un constant souci d'esthétique. Par moment, cette préoccupation esthétisante paraît gratuite, un peu précieuse, et devient même lassante dans la dernière partie de la chorégraphie, mais l'ensemble dégage une telle sobriété et une telle «santé» qu'il rachète les moments de formalisme pur Et comme la chorégraphie elle-même, la musique, toute méditative, s'inspire d'un lyrisme oriental mais transposé «here and now».

ARIANE ÉMOND

flash

livres

Laura qui?

Laura Laur, Suzanne Jacob, Éditions Seuil, Paris, 1983.

Qui est Laura Laur? Victime, instable, folle, libre? Le mystère plane... Sur ses deux frères et ses deux amants, qui ne la comprennent pas, qui l'aiment à la course : il faut bien la suivre. Chacun d'entre eux en tient, serrée entre ses doigts, une image parcellaire. Du sable. Gilles exige: «Je t'aime, dis-moi tout». Gilles est le personnage le plus douloureux du roman. Mais lui, on sait qui il est.

Qui est Laura Laur? Quelle importance. On l'aime, cette femme qui sent et pressent. Dont la présence fait le climat. Et les absences... Que fuit Laura Laur? La violence d'une question? Peut-être. La corrosion des sentiments ? Sans doute. «Je suis le frère de Laur. Il y a une chose que j'ai apprise avec elle c'est de ne pas savoir. Elle était contre. Elle était contre savoir une chose. Elle disait qu'une chose sue doit être perdue à jamais.»

Impossible, cependant, de «prendre» Laura Laur. Pas plus que Flore Cocon. Elles demeurent, imprègnent, fouettent, rattrapent. Des vagues sur un rocher. Même si elles se ressemblent peu. Même si elles ne se comparent pas.

Avec quels mots écrit donc Suzanne Jacob[9] Sûrement ceux d'un autre dictionnaire, sans définitions, sans catégories, dont elle nous livre, ICI et là, quelques pages, comme Flore cache sa révolte, comme Laura retient sa tendresse. Avec la même pudeur. La même intensité. Et puis, Laura Laur, quel beau nom...

ANNE-MARIE CLOUTIER

Gratuit

Faites marcher vos droits. Éditions Bureau Unterberg, Labelle, Jeanneau, Dessureault et associé-e-s, Montréal, 1983.

L'étude légale qui a publié ce vademecum du justiciable s'est séparé la tâche en divisant l'ouvrage en différents chapitres correspondant à des sujets aussi arides que les successions, l'insolvabilité ou la faillite ; mais elle aborde des domaines plus courants comme le droit de la famille, du logement et la protection du consommateur. De plus, voulant vulgariser, et ce faisant, dédramatiser le contexte juridique, les auteur-e-s ont consacré un chapitre à la procédure devant les tribunaux, à mon avis le meilleur de tous.

Mais on peut regretter que cet ouvrage laisse de côté des notions de droit fondamentales, celles dont parlent les éditoriaux de la presse écrite, à grand renfort de phrases aussi pompeuses qui sibyllines: qu'est-ce qu'une loi ? un règlement ? pourquoi une «première lecture»? qu'est-ce qu'une bataille de juridiction? la constitutionnalité d'une loi ? Je me rends compte en écrivant ces lignes qu'il y aurait là assez de matière pour un autre ouvrage, destiné celui-là à celles qui veulent «décoder» nos médias. Ceci dit, *Faites marcher vos droits* demeure une bonne initiative, et on peut se le procurer gratuitement en s'adressant aux endroits suivants :

Y.W.C.A. des Femmes, 1355 *boul. Dorchesterouest, Montréal, (514)866-9941*
Centre de référence et d'information pour femmes, 3585 *rue St-Urbain, Montréal, (514) 842-4780*
Librairie Aube-épine, 4050 *rue St-André, Montréal, (514) 524-9890*

CHANTAL SAURIOL

planète. En marchant dans la rue, Montréal devenait étrangement himalayenne. J'avais l'impression que seule ma robe très étroite qui me ficelait le corps, elle seule m'empêchait de me disloquer et de chuter au milieu du magma de cambouis urbain qui s'étalait sur le bitume.

Si toi tu refuses de comprendre cette fascination, c'est que tout simplement tu n'as pas vu ce que moi j'ai vu, la vision dépasse l'entendement et la description.

J'avais poussé au hasard une porte de boutique semblable à mille autres, j'avais immédiatement besoin d'une climatisation électrique pour faire cesser cette apnée qui me terrassait. Je me suis retrouvée à l'intérieur d'une boutique de tatoueur.

Au mur, il y avait une palette de couleurs permises à l'homme tatoué qui se tenait devant moi. Les couleurs miraient sous mes yeux dans un éclat spécifique ; des indigos, des blancs rosés, des rouges écarlates et des verts thé. des mauves et des lilas qui s'étendaient sans fin jusqu'à l'extérieur de la palette où trônait laconiquement la plus grande réussite du tatoueur : le noir pur. Également au mur étaient accrochés épars des calques japonais représentant des dragons affolants et tant d'autres reproductions toutes prêtes à être aiguillonnées à froid dans la chair des clients possibles. Je ne pensais à rien du tout. Je le fixais lui, cet homme qui se tenait devant moi avec toute une série de dessins qui lui serpentaient la chair.

Tu refuses toujours de comprendre ? Tu n'as pas vu Rock, tu n'as pas vu l'épaule ni l'avant-bras droit quand il pointait un calque dans l'espoir de me plaire, tu n'as pas vu non plus l'amorce du lézard qu'il avait sur le ventre, le lézard castanédien que je voyais quand la camisole se retroussait audacieusement, la peau du tatoueur qui se gonflait en mille alvéoles quand il se sentait observé, et surtout Rock, il faut que tu t'imagines l'alentour de la couleur, la ligne qui cercle étroitement le dessin, elle est de couleur noire, complètement noire, c'est le noir pur. Je sais, l'expression te semblera sonner faussement ridicule, pourtant vois-tu, ce ne sont pas mes mots, ce sont ceux de l'homme tatoué.

«Il y a seize couches ici» et son doigt suivait le labyrinthe foncé, «simultanément seize couches apposées l'une sur l'autre pour en arriver à obtenir le noir pur...»

J'avais des mots, des pensées cachées, des idées maussades tapies au fond de la tête et en superposition il y avait devant moi ce très bel homme qui déblatérait en adolescent sur le concept du noir pur. J'avais les yeux résolument rivés à son bras, j'étais hypnotisée. J'essayais de deviner le fond de la couleur, j'essayais de voir si sous cette kyrielle de tons il était du genre d'homme qui fuyait inlassablement d'un sein et d'un ventre à l'autre.

«Donnant donnant montre-moi ton ventre, je te montre mes fesses »

Une idée d'hystérique venait me traverser en éclair. Mais ma voix s'est étranglée complètement, la parole me fuyait et j'étais incapable d'articuler ma réquisition. Alors tous mes sens ont éclaté avec fracas et pourtant Rock ce n'est qu'à partir de cet instant que le scénario s'est vraiment articulé.

En allée quelqu'un d'autre s'avançait, j'entendais une voix off qui surnageait à cette saga. Dans le champ de vision réduit qu'il y avait entre son épaule et la boucle de sa ceinture, un bras nouveau et viril s'appuyait et donnait de la pression sur son ventre. Le bras dessinait pour moi au-dessus de la camisole la forme manquante, la partie invisible du dessin camouflé par le blanc du tissu. Je savais que ce bras me parlait, que chaque pore était une bouche qui psalmodiait une description, que la voix tentait vainement de m'atteindre et de me capter au-delà de ma stase. C'était inutile, je n'entendais pas. J'étais la femme yin, peut-être bien une

cliente possible pour le tatoueur, mais avant tout une grande voyeuse, une complice unique, celle qui leur manquait tant en cette journée suffocante de fin d'été. J'observais le rythme syncopé du bras qui orchestrait la description de ce dessin où primait la plus dense des couleurs. Alors j'ai levé les yeux.

Je me suis arrachée un moment à cette image captivante pour en arriver à regarder froidement le propriétaire audacieux et sans gêne qui enlaçait le torse à demi-nu de l'homme tatoué. Les deux hommes me regardaient avec amusement. Puis sans brusquerie aucune, comme si ce geste leur était inné, avec une harmonieuse complicité, ces deux hommes ont fixé lentement pour moi l'image de la Shiva, une Shiva aux articulations mouvantes, quatre bras colorés qui pianotaient l'air de la pièce.

Un unique tatoueur devant moi, un tatoueur à quatre bras et à deux têtes.

Le plus jeune des deux et le premier à me fasciner me dévisageait de ses deux grands yeux indigo. Bleu ! Mais bleu ! Et sur son bras la même couleur siamoise qui s'agite à l'entrée de son épaule. Le plus âgé des deux décrivait en suzerain privilégié sa propriété qu'il considérait comme la plus grande des réussites.

«Là mademoiselle, il y a douze couches, ici dix, par contre là ce n'est qu'une esquisse...»

À travers cette euphorie maquillée de roses saumonés et de noirs foncés j'imagine que les deux hommes sont dénudés sous la pluie, les deux hommes qui fondent, les couleurs qui se délavent et les deux tatoués qui redeviennent anodins, communs, sans plus rien d'hallucinant... Je ne voulais pas que cette image disparaisse, il me fallait rapidement penser à autre chose pour entretenir la magie. Alors j'ai imaginé tout simplement qu'ils avaient chaud. Ils transpiraient. J'imaginais la douleur commune et l'odeur âcre du sang mêlé à la peau, les tons qui s'altéraient et réapparaissaient successivement.

Mais le noir était noir et restera toujours noir.

Les tatoués avec les tatoués, l'amour avec le risque, la beauté de cet homme réservé au maître, mais noir c'est noir et invariablement on ne pourra jamais travestir ces choses-là.

Soudainement toutes les images se sont envolées sans aucune promesse de retour et je me suis retrouvée seule au milieu de la rue avec une goutte de sang qui perlait sur le haut de ma cuisse et une imagination qui finira sûrement par me tuer. Pour l'homme tatoué j'étais devenue une cliente possible et quand il m'a fait choisir au mur le calque qui me plaisait le plus, je n'ai eu aucune hésitation ; il n'y avait parmi tout cet étalage qu'un seul dessin comportant une unique couleur, c'était une minuscule illustration représentant un insecte mortel, une veuve noire.

C'est ce magnifique petit dessin qui me carbonisait le haut de la cuisse ; quinze autres rendez-vous pour le plaisir du spectacle que m'offraient les hommes tatoués. En cette torride fin d'été mon jumeau et mon siamois m'abandonnait au profit d'une autre, il n'était plus mon homme permis, j'étais la femme yin et possible.

Rock. Les mots sont les mots et les réquisitions camouflées deviennent à mes yeux aussi puériles que des jeux d'enfants. Ce que je n'ai jamais pu tolérer par la suite c'est qu'on me dise à moi que je suis vulgaire. Je ne fais pas partie vois-tu, je te le répète, de cette parade grotesque, de ces mots doublés, de ce jeu ridicule où il faut sans cesse arracher le loup au visage de ses partenaires.

Rock Larue.

Tu connais Marcel Duchamp, ce fameux Marcel Duchamp qui se travestissait en femme et qui écumait de plaisir à se faire appeler Rrose Sélavy... Les temps changent, maintenant on dit Rock Larue.

Rock is a rose- is a name- is a punk- is a punk- is a game- is a man - is a boy - is a rock -.

La vulgarité est dans un maquillage surchargé, la vulgarité est dans la chirurgie plastique, c'est dans l'asphalte brûlant, c'est quand on a froid et qu'on se fait dire effrontément qu'il fait chaud pourtant, la vulgarité c'est une fanfare avec une musique d'emprunt, c'est une Diva qui chante avec un micro camouflé entre ses seins... mais ce n'est jamais dans les mots ou dans les demandes sans raccourcis.

Rock. Ça t'a plu ma lettre zen ?

Tout ça pour te dire que j'ai égaré quelque part dans ton lit, dans ta chambre, sur la rue Mentana ou Napoléon, je ne me souviens même plus j'étais trop ivre, j'ai égaré ma précieuse petite perle du Japon, une belle petite perle bleu pâle que mon jumeau était allé cueillir expressément pour moi au fond d'une rizière orientale. Je voudrais que tu me la retrouves.

Rock. Au-delà de tous les «night cap» du monde entier il reste que je serai toujours fascinée par ceux qui portent une empreinte spéciale, ceux qui ont une griffe imprimée dans le repli du bras droit, ceux qui sont yin et qui sont yang. Les mots sont les mots, le noir est noir et comment dire encore, «rock with you was so nice»...

Vas-tu me dire enfin si tu as retrouvé ma précieuse petite perle, celle qui est minuscule comme le soufre d'une allumette ?

Moi vulgaire ?

Je t'embrasse, tu sais où...

LOUISE BOUCHARD

Suite de la page 5

Ces exemples, ces mots illustrent bien notre dilemme. La violence, banalisée, est devenue un moyen de communiquer, et quand nous nous sentons menacé-e-s, notre première défense. Et c'est ça qui est absurde. Parce qu'il faut bien voir qu'en temps de crise, toutes les stratégies connues - gel des armes ou équilibre des forces - ne servent à rien : ultimement, ce ne sont pas des armes qui font la guerre, ce sont des hommes et (de plus en plus) des femmes, avec leur conditionnement à la violence.

Alors, la réponse est-elle dans la non-violence? Des féministes le pensent, qui sont en train d'articuler une action féministe et non violente en passe de devenir l'avant-garde du mouvement pour la paix. D'après Elizabeth Dobson Gray, théologienne féministe américaine, une des raisons pour lesquelles nous nous retrouvons dans cette situation déplorable de pollution, de déchets radioactifs, de stockage de bombes, c'est que les hommes n'ont jamais appris à «se ramasser» - puisqu'il y a toujours eu une femme pour le faire. Même Gandhi, sexiste à ses heures, reconnaissait que «si par force on entend force morale, alors la femme est infiniment supérieure à l'homme. Si la non-violence est la règle de l'existence, alors le futur appartient aux femmes».[3]

Mais il y a un piège dans ce type d'affirmations, qui posent comme naturelle la non-violence des femmes sous prétexte qu'elles portent la vie. Partiellement vraies, elles présentent le danger d'idéaliser un comportement en fait conditionné. Il ne faudrait pas l'oublier : c'est en cultivant notre gentillesse, notre douceur, notre serviabilité, en faisant de nous des «faibles», que les hommes ont pu nous exclure du pouvoir. En continuant de nous définir à l'encontre du pouvoir, de la violence, des hommes, nous risquons de tomber à notre tour dans le déterminisme biologique, «l'idée la plus dangereuse qui soit au monde», selon Andrea Dworkin, et de faire alors «partie de la maladie qu'il faut guérir».

De plus, cette association d'idées - femme et non-violence - ne serait-elle pas une tentative de refouler nos propres sentiments violents face aux hommes et aux femmes qui nous provoquent? Je me souviens qu'enfant, je m'emportais facilement ; un coup de coude malencontreux suffisait parfois à me donner «envie de tuer». Vers l'âge de huit ans, on me fit sentir l'interdit, le «pas beau» de l'affaire - et j'arrêtai net. Malheureusement, peu après, je tombai dans l'oeil d'un petit dur qui, pour me prouver son attention, me traînait littéralement sur le gravier de la cour d'école. De «tueuse», j'étais vite devenue une victime, je n'avais pas tellement le choix. Même si personne ne veut être victime.

C'est d'ailleurs pourquoi, entre autres, le pacifisme a si souvent mauvaise presse, surtout auprès des hommes politiques ; ils s'imaginent que «si on les empêche d'être vainqueurs, il ne leur restera plus que le rôle de victimes».[4] Pour nous en sortir, il nous faut donc trouver autre chose que des stéréotypes.

Malgré toutes ses lacunes, la non-violence (terme hélas négatif et ambigu) demeure la solution la plus intéressante. Mais il faut la comprendre différemment, selon qu'on est un homme ou une femme, et savoir faire des nuances à partir de son expérience vécue. Les hommes devraient sans doute prendre la formule à la lettre, en plus d'apprendre le «nurturing», c'est-à-dire à prendre soin des autres ; les femmes, elles, doivent apprendre à être beaucoup plus agressives, à tenir leur bout, à ne pas éviter le conflit à tout prix. Il ne faut pas confondre la non-violence et la passivité. En fait, c'est une façon d'affronter le conflit sans nécessairement perdre les pédales. Sa tactique préférée, par conséquent, est la non-coopération, ou désobéissance civile : refuser de payer des impôts dévolus à la production militaire, refuser la conscription, faire la grève, etc. Comme, pour les femmes, le refus de se marier, de faire des enfants sans envie de verser le café pour le boss, sont autant de moyens de ne pas abdiquer son pouvoir face aux gens qui en détiennent davantage.

«Apprendre à regarder son adversaire en face, sans broncher, sans sourire, sentir sa colère et le droit à son corps et son espace, et puis pouvoir penser et respirer suffisamment pour réagir...» Voilà, revue et corrigée par des cours d'auto-défense, la conception que se fait de la non-violence une féministe américaine. C'est ici que le féminisme et la non-violence, tous deux convaincus de la nécessité de changer le monde, se complètent, sans doute essentiels l'un à l'autre à un moment aussi crucial de notre histoire.

Alors que le féminisme est la base de mon refus et de ma colère, l'action non violente est une façon de ne pas être paralysée par cette colère, de ne pas rester figée, d'imaginer une réponse. La non-violence me permet aussi de croire - et il le faut - que d'autres trouveront les moyens de changer comme nous, les femmes, avons su le faire. Surtout qu'ils et elles n'ont plus 13 ans.

FRANCINE PELLETIER

1/ *Peter Martin, «Rerunning the War» in MOTHERJONES, É.U., novembre 83*

2/ *Dans «Caldicott». PEACE CALENDAR, Toronto, novembre 83*

3/ *Judy Costello. "Beyond Gandhi An American Feminist's Approach* fo *Nonviolence"* Reweaving the Web of Life : **Feminism and Nonviolence.** New *Society Publishers, Philadelphia, 1982*

4/ *Karen Malpede, "A Talk on Feminism and Militarisme"* **Reweaving the Web of Life,** *op cit.*

Suite de la page 55

Je dois dire que je suis heureuse. J'aurais voulu l'être à 30 ans mais, bon, c'est déjà bien.

LVR: Vous avez été heureuse à partir de quand ?

BG: À des tas de moments dans ma vie, c'est sûr. Mais, comme Simone de Beauvoir, en acceptant beaucoup de choses. Peut-être trop. Mais après tout, j'aurais peut-être cassé des choses en étant plus dure ou radicale ? C'est difficile à dire...

LVR: Vous faites partie d'EXIT, une association qui aide les gens à se suicider. Pour vous, il est important de savoir que cette solution - le suicide - existe ?

BG: Oui. Je suis en santé maintenant mais je ne voudrais pas vivre diminuée, et dépendre de quelqu'un. J'admire les gens qui se suicident par «dégradation» : Montherlant, devenant aveugle...

LVR: Koestler et sa femme...

BG: Oui, mais il a entraîné sa femme ! Quel homme aurait suivi sa femme malade ? Elle n'avait que 50 ans. Elle avait encore du temps à vivre et lui était fichu. Je trouve ça malhonnête. Leur fils de 20 ans avait peut-être encore besoin que sa mère soit là, elle avait peut-être encore des choses à vivre. Une autre femme qui s'est laissée briser par l'amour. Une de plus.

Mais il est plus de 11 heures, la conversation s'interrompt. En attendant le taxi, Benoîte Groult sort de son sac quelques photos. Ses filles ? Son mari ? Mais non, ses maisons, en Bretagne, en Irlande... Cette maniaque de pêche nous a parlé plus tôt des oursins et des homards qu'on trouve là-bas, à marée basse. Nous nous extasions, en riant.

LVR: Où est-ce que vous logez?

BG: Au Ritz ! C'est la première fois de ma vie que je loge au Ritz. Vous voyez où mène le féminisme!

HÉLÈNE PEDNEAULT,
FRANÇOISE GUÉNETTE,
ARIANE ÉMOND.
PHOTOS DE LOUISE DE GROSBOIS

C·A·L·E·N·D·R·I·E·R

théâtre

Au café-théâtre La Licorne, **JOHNNY MANGANO AND HIS ASTONISHING DOGS.** de Michel Tremblay. Du 6 janvier au 4 février, à 20 h 30, relâche les lundi. 2075 boul. Saint-Laurent, Montréal. Inf.: Diane Miljours: (514) 843-4166.

À Tangente, **SIMILI SMILE,** un solo théâtre de Paule Ducharme. Du 6 au 15 janvier, à 20h30. 307 ouest, rue Sainte-Catherine, Montréal. (514) 842-3532.

Paule Ducharme

Au Théâtre expérimental des femmes, **LES DANDIGORES,** de Ginette Noiseux et Suzanne Valotaire. Le 14 février, à 20h30, au 4379 rue de Bullion, Montréal. (514) 844-0207.

À l'Atelier continu, en reprise, **SYNCOPE,** de René Gingras, avec Benoît Girard, Paul Savoie et Alain Zouvi (Voir critique de LVR, juillet 1983). Du 6 janvier au 11 février, à 20 h 30 1 200 est, rue Laurier, Montréal. Rés.: (514) 270-1178.

Au Théâtre de la Bordée de Québec, **SOLANGE PASSE,** de Jocelyne Corbeil et Lucie Godbout, avec Pierrette Robitaille dans une mise en scène de Robert Lepage. Du 4 janvier au 4 février, 1091 1/2 rue Saint-Jean, Québec. (418) 694-9631.

Disponible en tournée
MARIE BRÛLE-T-ELLE ? du Théâtre du 1er mai. Que peut-il se passer quand deux sorcières venues du Moyen-âge font un tour de balai dans la société moderne ? Inf.: Hélène Morin: (514) 527-7477.

De nombreuses créations collectives du Théâtre Parminou dont: **MOI C'EST PAS PAREIL... J'TRAVAILLE !** portant sur la solidarité à développer entre les femmes au foyer et les femmes travailleuses salariées, et **PENSIONS-Y BIEN !** qui aborde la situation des femmes face aux régimes de pension. Inf.: Daniel Jean: (819) 758-0577 ou C.P. 158, Victoriaville, Québec, G6P 6S8.

arts visuels

Lyne Lapointe récidive (Voir LVR mars 1983) avec **LE MUSÉE DES SCIENCES,** «installation» à l'ancien bureau de poste situé au 1 700 ouest, rue Notre-Dame à Montréal. Tous les jours du 15 au 26 février, de 11 h à 16h. Renseignements: (514) 843-5237.

RÉ-ÉVOLUTION ITALIENNE : le design dans la société italienne des années 80. Jusqu'au 8 janvier 84. Au Musée d'art contemporain, Cité du Havre, Montréal, (514) 873-2878.

VERS DES HORIZONS NOUVEAUX : la femme canadienne de 1870 à 1940. Cette exposition des Archives publiques et de la Bibliothèque nationale du Canada consacrée aux femmes (lettres, journaux intimes, gravures, procès-verbaux d'associations féminines, etc.) se poursuit jusqu'au 18 janvier, au Centre culturel de Longueuil, 100 ouest, rue Saint-Laurent, Longueuil. Pour connaître les autres activités du Centre, conférences de Marcelle Ferron (10 janvier) et de Lysiane Gagnon (17 janvier), projection de films de et sur les femmes, tél.: (514) 670-1410.

spectacles

Concert du groupe **ANONYMUS,** recréant la musique et les chansons du Moyen-âge et de la Renaissance. Le 13 janvier, à 21h15, au Adair Hall, Union Church, 24 avenue Maple, Sainte-Anne-de-Bellevue. Inf.: 879-4745 (jour) et 457-9182 (soir).

MOI C'EST CLÉMENCE QUE J'AIME LE MIEUX, Renée Claude reprend ce show exceptionnel de chansons et de monologues de Clémence. Joué plus de 150 fois déjà, c'est peut-être votre dernière chance. Du 25 janvier au 3 mars, du mercredi au samedi, à 20h30, au Théâtre Malenfant, 734 rue Saint-Jean-Baptiste, Terrebonne, route 25, sortie 17 est.

Photo: J. Claude Lussier

Renée Claude

Une **POÉSIE-PERFORMANCE** de et avec Geneviève Letarte (textes et voix), Serge Boisveret (piano) et Michel Tremblay (batterie). Du 6 au 20 février, à 22h, au café-théâtre Le Quartier latin, 4301 rue Saint-Denis, Montréal. (514) 843-4384.

ENTRE LE JAZZ, LE ROCK ET LA TENDRESSE : un spectacle bénéfice organisé par le Mouvement contre le viol, le 3 février, au Tritorium du Cegep du Vieux-Montréal, rue Ontario. Inf.: (514) 526-7972.

Photo: Camille Maheux

Geneviève Letarte

LE PIED DE ROI
ARTISANS
PRATIQUE LA MENUISERIE ET TOUTES SES FAÇONS
Re: p:

POUR VOUS, CHEZ VOTRE LIBRAIRE

6.50$

« J'aimerais que le mécanisme d'horlogerie des COÏNCIDENCES TERRESTRES fasse bouger d'un cran le mécanisme intérieur. »
Yolande Villemaire

•

STATION TRANSIT, à lire si on ne veut pas manquer le train ou la fusée.

la pleine lune

Geneviève Letarte

STATION TRANSIT

9.95$

Nicole Houde

La Malentendue

7.95 $

LA MALENTENDUE, une écriture farouche, un livre urgent, important. Un grand cri sorti du ventre de toute une société...

•

L'amour qui erre entre les pages de LA FEMME SINGULIÈRE est masqué. Il porte le visage de l'idéal et tue.

la pleine lune

Hélène Ouvrard

La Femme singulière

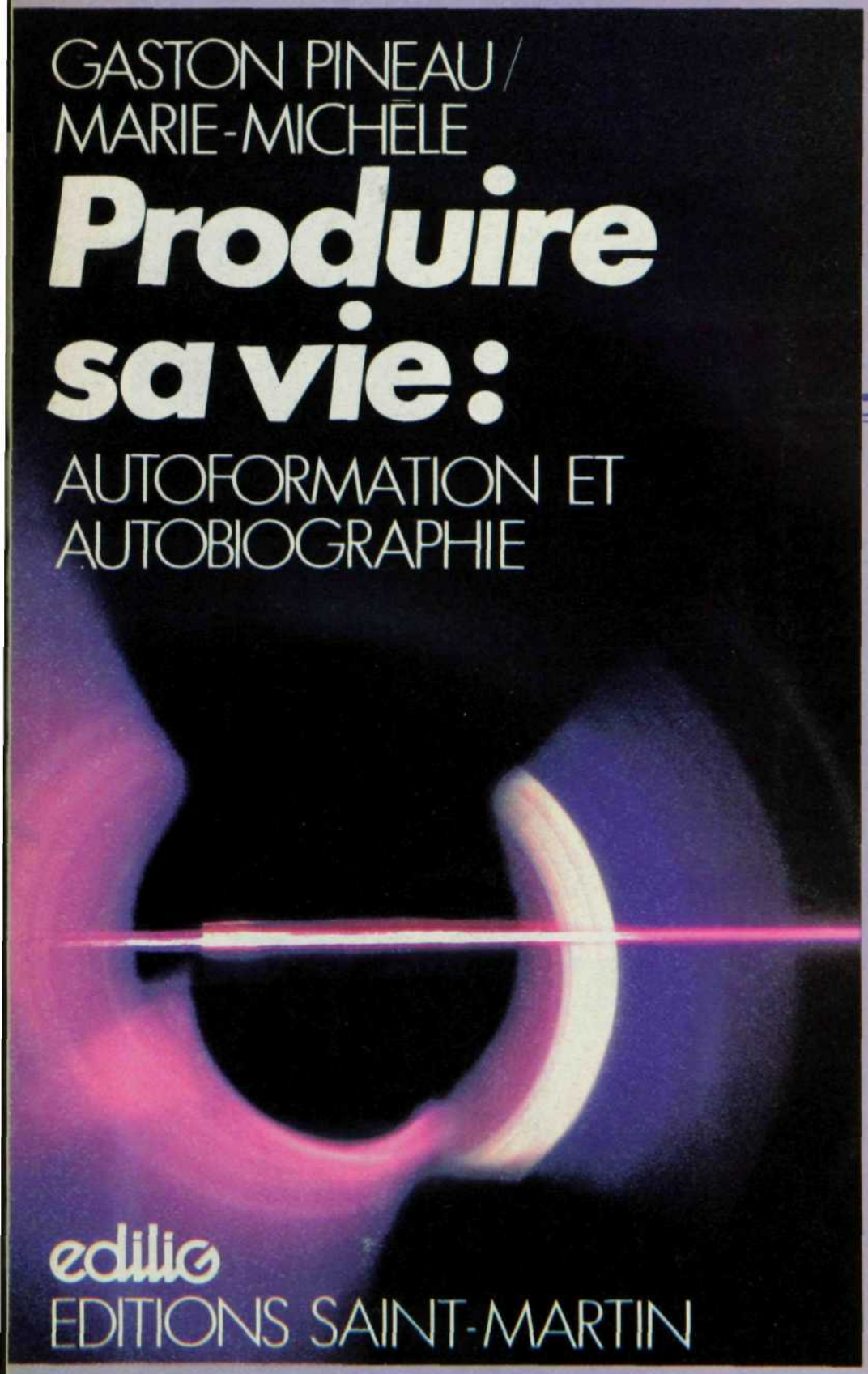
les éditions de la pleine lune
«textes dramatiques»

7.95 $

CHEZ VOTRE LIBRAIRE

PRODUIRE SA VIE : AUTOFORMATION ET AUTOBIOGRAPHIE

GASTON PINEAU ET MARIE-MICHÈLE



CE LIVRE EST LE PREMIER À PARAÎTRE SUR L'UTILISATION SYSTÉMATIQUE DE L'APPROCHE AUTOBIOGRAPHIQUE POUR EXPLORER LE PROCESSUS D'AUTOFORMATION DANS LA VIE QUOTIDIENNE. IL TENTE DE CLARIFIER LE CONCEPT MÊME D'AUTOFORMATION POUR LE DISTINGUER DU CONCEPT D'AUTODIDAXIE.

419 PAGES
EN VENTE EN LIBRAIRIE
19,95 $

ÉDITIONS SAINT-MARTIN
4073 ST-HUBERT
SUITE 201
MONTRÉAL H2L 4A7
TÉL. : 525-4346